Bouquerot
06
V.1
MRS

ROSAURE,

OU

L'ARRÊT DU DESTIN.

Chez A. Eymery, libraire, rue Mazarine, n° 30.

Delaunay, libraire, Palais-Royal, galeries de bois, n° 243.

Moncie aîné, libraire, boulevard Poissonnière, n° 18.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/rosaureoularrt01lafo

ROSAURE,

OU

L'ARRÊT DU DESTIN,

TRADUIT DE L'ALLEMAND D'AUGUSTE LA FONTAINE,

PAR MADAME LA COMTESSE DE M.....

TOME PREMIER.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE PIERRE DIDOT, L'AINÉ,

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL DE SAINT-MICHEL,

IMPRIMEUR DU ROI.

M DCCC XVIII.

ROSAURE,

OU

L'ARRÊT-DU DESTIN.

CHAPITRE PREMIER.

Prologue. — La Conscience.

Edelbach.

LE BARON DE WALSER AU COLONEL DE BERG.

PENDANT trois jours j'ai cherché tes papiers, mon cher frere, et je n'ai trouvé que ce que je ne cherchais pas... Une vieille affaire depuis long-temps oubliée. Julie m'aidait. — Qu'est-ce, mon père? s'écria-t-elle, en me présentant un paquet de lettres lié avec un ruban noir. — Je ne me souviens pas si c'est moi qui ai mis ce ruban, mais en vérité sa couleur!... Et la figure presque sombre de Julie!... Comme si la couleur de ce ruban lui eût fait pressentir le contenu de ces lettres!... Elle semblait éclairée par un trait de lumière. Le diable emporte toute superstition. J'étais là comme un enfant.

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

Julie commençait à lire avec un ton solennel (du moins il me parut ainsi). — *Le 7 de mai*, et s'interrompant, c'est précisément aujourd'hui, cher papa... Aujourd'hui? dis-je en lui arrachant le papier des mains; je voulais le jeter dans un coin, je ne sais quoi me retint. Peste soit de ces jeux d'enfants! Il me semble que le regard de Julie pénétrait dans mon cœur, et l'accusait. — Va, ma chère, lui dis-je, ce que je cherche n'est pas là. Comme elle s'en allait, son air semblait dire : Oh! c'est bien cela!

Quoique j'en parle avec légèreté... Oui, c'est cela même... et je le dis encore; au diable la superstition! n'est-il pas vrai, colonel? C'était précisément le 7 mai... et au même jour, cherchant des papiers... Allons, point de superstition, finissons tout ce verbiage. Deux heures après tout était oublié. J'allai au jardin; je m'y promenai de long en large, et je tâchai de me rappeler où j'avais mis tes papiers. Julie et Laurette, la fille du pasteur, jeune personne assez curieuse, étaient assises à l'ombre d'un pommier fleuri, et causaient familièrement. Laurette a une voix qu'on peut comparer à celle du rossignol qui chantait au-dessus d'elle,

ché dans les fleurs du pommier. Je m'appro-
ıe d'elles. La jeune fille, car il faut que je te
fasse connaître, est jolie comme l'Amour,
ɔnne comme un ange. Elle a des sentiments
evés, beaucoup de talents, et un air d'inno-
nce si séduisant, que j'ai senti la nécessité
éloigner de la maison mon fils George; car...
im!... ils jouaient toujours ensemble. Elle
t l'unique joie de ses vieux parents. Oui, il
'lait que Georges partît, quoique Julie m'ait
t ironiquement : Le ciel et l'enfer sont entre
x deux, mon père, vous n'avez rien à crain-
e. Mais je sais combien peu le ciel et l'enfer
ıt de puissance contre les mouvements d'un
une cœur... N'est-il pas vrai qu'il fallait qu'il
ırtît ?

Je m'approchai donc. Laurette, lui dis-je,
urquoi ne chantez-vous pas dans le mois où
ute la nature chante? Elle prit sa harpe, re-
rda en souriant ma fille, qui, répondant à sa
ensée, lui dit : Fort bien, allons, Laurette!
'le chanta d'un air mélancolique.

En vain le criminel, sombre amant de la nuit,
Invoque des tombeaux et l'ombre et le silence :
L'ange révélateur en tous lieux le poursuit,
Et du ciel qu'il bravait assure la vengeance.

Le crois-tu, mon vieux brave colonel? il m'a semblé qu'une lumière éclairait un précipice prêt à m'engloutir, et c'était le 7 mai, le jour même où un attentat fut commis!!!

Le soir je relus ces lettres; je rattachai le paquet avec le même ruban noir, et, sans y faire attention, j'écrivis ces mots : *le 7 de mai*... et... je souriais, je crois... L'affaire était oubliée; justement au même jour, voilà que Julie me la rappelle, comme si une furie avait voulu se servir de sa main pour me remettre un écrit... Et la chanson de Laurette!... N'est-ce pas?... Dis-moi;... si...

Le lendemain matin.

Je ressemble, cher colonel, à un enfant qui ayant peur la nuit demande de la lumière. Que veux-tu, on a ses jours de superstition comme ses jours de poltronnerie. Te rappelles-tu la journée de Bohême? J'étais si intimement persuadé que je succomberais dans cette terrible affaire, que je marchai à l'ennemi, pâle et tremblant, comme un pauvre petit milicien qu'on arrache des bras d'une mère éplorée : et pourtant j'ai bien fait mon devoir; je n'ai pas eu la moindre égratignure : voilà comme j'étais hier.

J'ai relu encore une fois ces lettres... Quelle idée que celle de la belle visionnaire (Adèle est son nom)... *Je vous conjure, au nom de l'heure des esprits, heure à laquelle j'écris cette lettre...* Aussitôt ma pendule sonna minuit, et la main froide de la mort glaça mes sens. J'ai honte de te le dire ; je sonnai, et me fis apporter du thé, seulement pour avoir un homme près de moi. Encore une fois, au diable la superstition ! A présent je trouve cela tout naturel. On a déja peur, mon cher, quand on pense qu'il y a sujet d'avoir peur. Oui (l'on en dira ce qu'on voudra), le voile sombre de l'avenir a déja par lui-même quelque chose de si effrayant, sur-tout quand il nous semble que ses plis commencent à se dérouler !... L'aventure de cette Adèle a laissé dans mon ame un trait déchirant... uniquement parcequ'elle m'est apparue !... Oui, colonel, elle m'est apparue comme un spectre, elle a passé comme une ombre. J'aurais donné ma vie pour qu'elle m'eût quitté avec des yeux pleins d'amour et de joie; mais son regard n'exprimait que la douleur, et je ne la revis plus !... Bah ! folie, illusion que tout cela !

Rappelle-moi au souvenir de ta fille, de ton

aimable Aurore : j'ai pour elle un amour vraiment paternel.

Je pense que les papiers que tu m'as demandés peuvent être chez le notaire Muller. Je crois me rappeler que l'acte fut dressé dans sa maison. Adieu, cher frère.

LE COLONEL BERG AU BARON DE WALSER.

Les papiers m'importent beaucoup ; je suis certain, mon cher Walser, qu'ils sont restés chez toi ; en conséquence je te prie de les chercher encore, et si le paquet au ruban noir retombe entre tes mains... Je ne suis pas précisément superstitieux, cher frère, mais je ne suis pas éloigné de croire qu'il y a dans la vie une minute qui rappelle à la mémoire une heure agréable ou désagréable, et que cette minute-là se revêt de la forme d'un bon ou d'un mauvais ange.

Ah ! mon ami... Ainsi donc le paquet au *ruban noir*, *le 7 mai*, jour où il retomba dans tes mains, la *chanson de Laurette*, le passage de la lettre d'*Adèle*, l'apparition et la pendule qui au moment même sonna minuit... Ces plis

du voile de l'avenir, s'ils commençaient à se déployer, mon ami, qu'en penses-tu?

Je ne sais pas un mot d'Adèle, mon cher Walser, à moins que tu ne parles de madame de Drausen, car elle s'appelait Adèle; s'il s'agit de cette Adèle de Drausen, et si tu es la cause de la douleur que ses regards exprimaient, ainsi que tu l'écris; alors...

Ah! si tu as blessé ce cœur, ce bon cœur d'ange, n'en doute pas, ce qui t'arrive est un message du ciel vengeur; alors, mon frère... Ah! je t'en supplie, Walser, fais-moi part de cette aventure. J'ai bien dit comme toi : peste de la superstition, mais je n'en suis pas moins persuadé qu'il existe une puissance invisible qui veille sur la vie et les actions des hommes. Semblables aux enfants qui passent leurs jours dans l'innocence, sous la protection de leurs parents, soumis à leur volonté, sans pouvoir s'en rendre compte, nous ne comprenons point l'intention des esprits supérieurs qui veillent sur nous. Mais, je t'en conjure, dis-moi ton aventure avec Adèle.

Aurore te présente son respect. Elle, par exemple, croit à tes esprits; elle assure qu'Éléonore et Julie y croient également; et celui

qui voudrait affaiblir la croyance de ma chère Aurore, je m'armerais de mon épée contre lui, comme s'il voulait empoisonner son innocence.

Ton George a passé chez nous. C'est un jeune homme aimable ; il paraît entreprenant et courageux. J'ai eu bien du plaisir à le revoir. Aurore est aussi prévenue en sa faveur. Tout va bien. Adieu ; ton frère.

CHAPITRE II.

L'acte des frères. — Le Majorat.

Voilà ce dont il s'agissait. Le baron de Walser, dont la conscience a paru agitée à la vue du ruban noir, était l'aîné des fils de sa maison, l'unique héritier des grands biens qui en dépendaient, et par conséquent du majorat. Gotthold, son frère cadet, ne devait avoir pour son partage que l'ordre de Malte, une charge dans un chapitre, son épée, et ce que son frère voudrait faire pour lui. Il était naturellement bon et enjoué ; mais, soit esprit de contradiction, soit par l'effet d'une répugnance invinci-

blo, il jura à sa mère et à toute sa famille qu'il ne serait ni chevalier, ni évêque, ni soldat. Il dit qu'il était maître de sa personne, comme son frère l'était de la sienne. Voyez donc, ajouta-t-il; un jour peut-être je haïrais mon frère s'il me fallait recourir à ses bontés. Et s'adressant à son oncle : Je crains que ce majorat ne porte en soi le germe d'une haine mortelle entre nous; quant à moi, je veux aimer mon frère;... oui, je le veux.

Il parlait sincèrement, car il pensait, avec une sorte de satisfaction, que, ne pouvant prétendre au bien paternel, il serait plus riche de sa liberté, qu'il préférait à tout.

Lorsque son ardente imagination lui peignait l'avenir sous les plus riantes couleurs, il répétait souvent : Non, je n'échangerai pas cet avenir contre un majorat.

Un jour il se jeta dans les bras de son frère, et lui dit, avec toute l'effusion de l'amitié fraternelle : Oui, c'est toi qui es ici le seigneur et maître; mes droits sur ton cœur sont les seuls que je disputerai tant qu'il me restera un souffle de vie. Mais son frère ne l'entendait plus; il regardait d'un air fier autour de lui; le mot de maître avait seul frappé son oreille et réjoui

son cœur. Dès-lors la moindre espiéglerie de Gotthold, une simple plaisanterie sur le majorat, lui semblait une offense à son autorité. Voyez, ne croirait-on pas que le diable s'en mêle, s'écria Gotthold? voilà déja l'effet du maudit majorat. Malgré tout il ressentait une tendre amitié pour son frère; mais le baron voulait du respect et de la soumission. Allons, allons, dit Gotthold en cherchant à bannir de son cœur tout sentiment amer...

C'est ainsi qu'ils parvinrent à l'adolescence; mais le maître se laissait toujours voir dans le frère aîné. Son regard, ses démarches, ses paroles, ses moindres mouvements, tout avait le caractère de l'autorité. Il observa toujours une froide politesse avec ses frère et sœur.

Quelques années s'étant écoulées, on reparla sérieusement à Gotthold de la croix de Malte. Il répondit avec fermeté: Non. Alors on n'eut plus de ménagement; on l'accabla de reproches amers; il mit dans sa défense de l'honnêteté et de la modération, mais il parla d'un ton qui ne laissait plus d'espoir.

Un jour, à la suite d'une discussion sur cet objet, mon oncle, dit-il en souriant, dans mes vers à Doris, à Philis, à Dorimène,

je mets un feu, une passion qui ne se concilierait guère avec le vœu d'un chevalier de Malte, et de ma vie je ne voudrais faire un vœu que je ne pourrais accomplir.

L'oncle fronça le sourcil, et toute la famille fut mécontente; le baron même prit le ton de la menace. Arrête, cher frère, dit Gotthold en prenant un ton plus grave, la menace ne te convient pas; mon père m'a donné la vie, elle m'appartient, et c'est un bien qui ne fait pas partie de ton majorat. — Ton père t'a aussi transmis la noblesse, il faut l'honorer. — Je sais fort bien que je suis le fils de mon père, quoique je ne sois pas son héritier. Bref, je veux rester libre.

Le baron se maria, et au bout d'un an son épouse le rendit père d'un garçon. A la naissance d'un second fils, il prit l'épée qu'avait rebutée son frère, et par plusieurs actions brillantes il s'acquit la réputation de chevalier sans peur. Gotthold, ayant fini ses études à l'université, parcourut, et presque toujours à pied, l'Allemagne, la France, l'Italie et la Suisse.

Le baron revint de l'armée, et Gotthold de ses voyages. Regarde, Gotthold, dit l'oncle en lui montrant la croix d'or dont son frère était

décoré; et toi, qu'as-tu fait? — Moi, répondit-il avec un sourire, j'ai appris à me passer de toutes les croix et de tous les majorats, pourvu que l'amitié de mon frère me reste... — Elle ne te manquera pas, ainsi que la fortune, dit le baron avec hauteur, si tu... — Seulement le frère, rien que le frère, car je te jure, par mon Dieu, que j'ai appris à me passer de tout cela, afin de te mieux aimer. Accorde-moi donc un sourire, et garde ce ton magistral pour tes valets... Allons, mon ami, ne sois pour moi qu'un tendre frère. On dit que nous nous ressemblons, et qu'on nous prendrait pour deux jumeaux; eh bien, nos cœurs doivent renfermer le même sentiment d'amitié fraternelle, et lorsque je suis heureux près de toi, je souffre de te voir prendre avec moi cet air dur et sévère. Ce n'était pas un faux enthousiasme qui, tandis qu'il parlait, faisait couler les larmes de Gotthold, c'était un sentiment profond. Il savait dès son enfance que son frère héritait des titres et de tous les biens de leur maison; mais son avenir était tout entier dans son cœur, dans sa vive imagination, et il souriait à la seule pensée qu'il était son maître.

Son frère lui tendit la main avec une sorte

de supériorité, et lui dit : Tu as un bon cœur, Gotthold, je le sais ; mais quelle tête ! Je ne veux pas te commander, je te conseille... Gotthold secoua tristement la tête : leur ressemblance était parfaite au physique ; mais le cœur...

Une tante qui avait assisté à leur entretien, et qui avait été dans sa jeunesse victime de semblables intérêts, fut extrêmement touchée de cette petite scène. Elle observait Gotthold, et vit bien qu'il parlait dans toute la sincérité de son ame.

Elle mourut, après avoir nommé Gotthold son héritier. Cette succession n'était pas considérable, mais le jeune homme la regarda comme telle. Le baron fut mécontent de cette donation, où il vit une injustice.

Gotthold se retira dans les terres dont il venait d'hériter. Les adieux de son frère furent solennels et froids. Puisse l'absence te faire oublier nos petits démêlés, dit Gotthold en essuyant une larme ! laisse-moi du moins emporter cette douce espérance.

CHAPITRE III.

Propriété. — Foire annuelle. — La Fiancée.

Gotthold arriva à Linsen. Suis-je maintenant plus riche ou plus pauvre, se disait-il en lui-même? Mais quand il passa le seuil de sa nouvelle demeure, qu'il vit à travers les grandes fenêtres de sa chambre un joli petit bois attenant au jardin, et dans l'éloignement des terres fertiles, il s'écria involontairement, et avec le sentiment du bonheur: A moi! tout cela à moi! Il sentit en ce moment que la vie lui était plus chère. Il était ivre de joie et d'espérance.

Il aperçut dans une allée du petit bois le ministre du village, se promenant avec sa jeune épouse: Voilà, se dit-il, la véritable image du bonheur; l'amour les a couronnés de roses, et, à leur dernière heure, cette couronne, changée en cyprès, sera l'ornement de leur tombeau.

Dans ce moment, le tableau d'un heureux ménage occupa tellement son esprit, qu'il lui fut impossible d'examiner le compte de ses revenus, présenté par son régisseur. Ce ne fut

que quelques jours après qu'il reconnut que ses biens étaient beaucoup plus considérables que sa tante elle-même ne l'avait cru. Tous les jours il se promenait dans les environs, habillé en chasseur, et disposé aux aventures.

Un jour il rencontra à deux lieues de Linsen plusieurs hommes qui se rendaient à une petite ville où il y avait une foire. Une femme et sa fille les suivaient : un regard jeté sur elles lui fit découvrir, sous le chapeau de paille de la jeune fille, deux grands yeux noirs, et la plus jolie figure du monde. Il salua l'une et l'autre; mais elles lui rendirent son salut de manière à lui faire croire qu'elles ne souhaitaient pas sa compagnie. Cependant elles eurent bientôt besoin de lui : il n'y avait pour passer un large fossé qu'une planche très étroite; d'un saut il le franchit, et en se retournant il vit qu'on avait été effrayé de son imprudence.

Il n'y a point de danger, dit-il; et, revenant sur ses pas, il offrit la main à la mère, qui, lorsqu'elle fut passée, lui fit de grands remerciements. Jeannette (c'est le nom de la jeune fille) mettait tantôt le pied droit, tantôt le pied gauche sur la planche, qui chancelait, tâchant de passer avant qu'il vînt à elle; mais il la pré-

vint. Elle le regarda d'un air embarrassé, et lui tendit la main en rougissant. Gotthold se trouvait heureux de la tenir, cette jolie petite main, qui, par l'effet de la peur, serrait de temps en temps la sienne. Lorsqu'elle se vit en sûreté, Jeannette retira timidement sa main, et lui fit une courte révérence pleine de graces. Il examina plus attentivement la mère et la fille : leurs manières ne ressemblaient aucunement à celles des artisans, et leurs vêtements, quoique très simples, avaient une sorte de recherche. Elles faisaient un commerce de rubans et de bourses de soie, ouvrage de Jeannette. Elles n'étaient pas au bout de la prairie, qu'insensiblement la conversation s'était engagée. La jeune fille avait une voix douce, ses expressions étaient choisies, son langage avait du naturel, de l'ingénuité, et pourtant de la finesse. La mère, voyant les soins empressés de Gotthold, jugea à propos de lui apprendre dans le cours de la conversation que Jeannette était fiancée.

Vous êtes fiancée ! dit-il vivement, et, la prenant par la main, vous êtes fiancée ! chère Jeannette ! Sans doute vous aimez bien votre futur ? Un hélas fut toute la réponse, et cet

hélas retentit au cœur du jeune homme, car il semblait être l'expression d'un amour malheureux. Quand se fera la noce? poursuivit-il; encore un hélas, accompagné d'un soupir; et elle baissait timidement les yeux. Gotthold comptait sur l'explication de cet *hélas*, et il ne l'obtint point.

La mère et la fille montrèrent de l'embarras en s'approchant de la charrette dans laquelle étaient leurs marchandises, et que conduisaient leurs compagnons de voyage. Gotthold respecta cet embarras; il tendit la main droite à Jeannette, et il lui sembla qu'elle la pressait en lui disant adieu. Elle le regarda long-temps tandis qu'il s'éloignait d'elle.

Si Jeannette n'était pas fiancée, dit-il en lui-même!... Qui sait?... Mais mon frère... Il vaut mieux que cela soit ainsi... Aimable fille, que Dieu te comble de ses bénédictions! et il vit entrer la voiture dans le village.

Mais il ne pouvait oublier la jolie figure de Jeannette, sa taille svelte, ses beaux yeux, sa douce main et son *hélas*.

Il était nuit lorsqu'il arriva dans la ville où se tenait la foire. Il était curieux de voir Jeannette dans sa petite boutique, et se proposait

d'acheter une bourse faite de sa main; il voulait savoir si elle mesurait ses rubans avec grace, et ne pouvait s'empêcher de rire de sa curiosité. Cependant, dit-il, il faut bien que je sache le motif de son triste hélas. O si mes lévres avaient pu le recueillir sur les siennes au moment où il en est sorti!...

Ce ne fut que le lendemain matin qu'il chercha à découvrir la petite boutique de Jeannette; et, lorsqu'il l'eut trouvé, il observa quelque temps en silence la manière gracieuse dont elle en faisait les honneurs. Il vit plus loin une marchande d'étoffes de soie: il acheta une robe d'une de ces étoffes, et courut, d'un air riant, vers Jeannette. Elle lui fit une petite révérence en rougissant; mais son regard était triste. Il lui demanda une bourse, de celles qu'elle avait faites elle-même; elle en chercha une, et, lorsqu'elle la lui eut donnée, il y mit de l'argent, en lui faisant entendre, d'un regard, tout le prix qu'avait pour lui un ouvrage de sa main; ensuite, tenant la bourse en l'air : Vous voyez, Jeannette, dit-il, j'ai de vous un charmant souvenir, mais ne vous refusez point à ma prière. — Que desirez-vous? dit-elle en soupirant. — Que vous acceptiez cette robe, et que vous la

portiez le jour de vos noces. En recevant l'étoffe qui lui était présentée elle ne put retenir quelques larmes. Il n'est plus, dit-elle, de bonheur pour moi. — Jeannette, chère Jeannette, qu'avez-vous? — Nous avons éprouvé un malheur difficile à réparer. Ah! M. Gotthold, je crains bien de ne pouvoir me servir de la robe que vous avez la bonté de m'offrir; et elle regardait cette robe avec tristesse.

Gotthold demandait une explication, mais il fallait qu'elle essuyât ses pleurs, et qu'elle vendît de ses rubans. En les mesurant son air était si modeste, ses bras s'arrondissaient avec tant de grace, que Gotthold aurait voulu lui voir mesurer tous les rubans de sa boutique, s'il n'eût desiré plus vivement encore une explication sur la cause de son chagrin. La mère arriva, et, sans apercevoir Gotthold, elle fit à sa fille un signe négatif. Son visage était si pâle et son regard si triste, que Jeannette toute tremblante pouvait à peine tenir le rouleau de ruban. Je vais faire une dernière démarche, dit la mère en soupirant.

Gotthold s'approcha d'elle, et la supplia de lui dire le sujet de son chagrin. Elle répondit à voix basse qu'on lui avait confisqué à la doua-

ne, comme marchandise étrangère, un paquet de dentelles de la valeur de soixante écus. Eh bien! dit Gotthold. — Eh bien! reprit la pauvre mère, ces soixante écus étaient toute notre fortune, et sur elle se reposait toutes mes espérances. Ma fille! ma pauvre fille! — Venez, bonne mère, venez avec moi dans ma chambre; je demeure ici près. Elle le suivit; il prit de l'argent dans son secrétaire, et offrit douze pièces d'or à la mère de Jeannette, qui le regarda avec un air étonné. Tranquillisez-vous, bonne mère, votre perte va être réparée. Qui peut maintenant empêcher le mariage de votre fille?

Quelque économes que fussent la mère et sa fille, la vente de rubans ne pouvait suffire à leurs besoins : elles s'entendaient peu au commerce, et avaient d'ailleurs les sentiments trop délicats pour y faire beaucoup de bénéfice. La mère était fille d'un curé de campagne; elle était plus propre à conduire une ferme, et venait de prendre à bail, près de la petite ville, un vaste jardin, avec des champs et des prairies. Les soixante écus perdus, et cent écus que le fiancé avait en dot, devaient faire les avances du bail. A présent, dit la mère, l'ave-

nir me semble effrayant. — Tranquillisez-vous donc; vous me rendrez cet argent quand vous le pourrez : d'ailleurs n'est-ce pas assez pour moi que de contribuer au bonheur de Jeannette?

Qui l'aurait cru, s'écria cette femme en jetant sur le jeune homme des regards de reconnaissance?

J'entends, lui dit-il, vous vous rappelez le moment où je vous présentai la main pour vous aider à franchir le fossé. — Sans doute; j'étais loin alors de penser que vous viendriez à mon secours dans la situation la plus pénible de ma vie.

Pendant que Jeannette, le deuil dans l'ame, était occupée de la vente de ses rubans, sa mère et Gotthold allèrent passer le bail du jardin, des champs, et de la maisonnette; le soir même elles y établirent leur domicile. Gotthold, sans les en prévenir, acheta le mobilier de la maison pour une somme double de celle qu'il avait déja payée.

Il observait avec délices l'empressement avec lequel la mère de Jeannette, en parcourant le jardin, relevait une branche, ou arrachait une mauvaise herbe, et, lui voyant ré-

pandre des larmes de joie, dans le sentimen de son bonheur, il devint pour ainsi dire s avide de ces larmes, qu'il envoya secrètemen chercher d'autre argent.

Vers la nuit, il alla retrouver Jeannette l'aida à fermer sa boutique, la conduisit sans rien dire au jardin, et, la remettant dans les bras de sa mère, laissa à celle-ci le soin d'annoncer à la fiancée l'accomplissement de ses vœux. Le lendemain matin il fut accueilli à la boutique avec le plus doux sourire, et par cette exclamation si touchante, ah! M. Gotthold!..

Il prend les rubans des mains de Jeannette les étale avec gaieté, et veut absolument le auner lui-même aux acheteurs, que la présenc de ce beau couple attire.

C'était alors que l'heureuse fiancée s'abar donnait dans l'ingénuité de son cœur au plu innocent badinage. Ah! disait Gotthold, qu ne puis-je passer ma vie à mesurer ainsi de rubans! je me trouverais tout aussi heureu que si je possédais ceux du Saint-Esprit, de Sainte-Anne, et de la jarretière. Mon Dieu qu'on me dise donc où est la différence! E tandis qu'il dînait dans la boutique tête à tête avec Jeannette : « Si mon frère me voyait ici

disait-il en lui-même, il est pourtant vrai que je n'échangerais pas cette place pour son majorat. » Et il se trouvait heureux, bien que la jolie fille avec laquelle il était fût fiancée.

CHAPITRE IV.

La boutique aux rubans. — Adèle. Le premier amour

Le troisième jour de la foire (elle en durait huit) arriva le prétendu de Jeannette. Au moment où il entra dans la boutique, elle jeta un cri de joie. Ils s'embrassaient, se prenaient les mains, se regardaient tendrement, se parlaient bas; c'était l'image d'un parfait bonheur. Gotthold, en les regardant, se disait: Jamais l'amour n'a réuni un couple plus intéressant. La bonté de leur cœur se peignait dans tous leurs traits. On parla du bon M. Gotthold qui vendait avec eux des rubans. Généreux jeune homme, s'écria Schauer du ton de l'admiration (la mère lui avait tout raconté). Jeannette, comme protégée par son amant, ne cacha point à Gotthold l'amitié qu'elle avait pour lui; elle

vanta la bonté de son ame, ses traits de bienfaisance, ses soins délicats, comme si elle eût été sa sœur. Dans l'épanchement de son cœur elle le nommait son ange tutélaire, et assurait qu'elle le chérirait toujours comme un frère. Le prétendu ajoutait à ses expressions par des regards pleins de reconnaissance.

Chacun reprit ensuite son attitude, les mains dans les mains, les yeux sur les yeux, et Gotthold, attentif, entendit qu'on projetait une promenade.

Jeannette l'ayant regardé, il lui dit avec une tranquillité apparente, mais faisant un grand effort sur lui-même : Promenez-vous; je sais le prix de tous vos rubans. Tenez-vous l'un à l'autre fidèle compagnie : la vie est trop courte pour qu'on ne doive pas craindre de perdre une seule minute de bonheur.

Jeannette, en sortant de son étroite boutique, et se trouvant près de lui, prit sa main, et la serra. Dans sa marche légère elle tourna plusieurs fois la tête vers lui, lui souriait, et lui faisait des signes d'intelligence. Ce n'était point coquetterie, non; la jeune fille, dans sa simplicité, connaissait le cœur de Gotthold. Il suivait de l'œil et d'un air à demi mécontent le

couple amoureux. Douce et sainte innocence! dit-il après un moment de réflexion; ce serrement de main, ces signes de tête, ces coups-d'œil en marchant, ne sont-ils pas l'expression du sentiment le plus pur? Il avait lu aussi dans le cœur de Jeannette, et n'y avait rien trouvé qui méritât un reproche; mais dès qu'il l'eut perdue de vue, il fit une attention sérieuse au rôle que lui, baron de Walser, jouait dans une boutique, une aune à la main. Il avait beau se dire qu'il était son maître, il éprouvait une sorte de honte en voyant quelques personnes jeter un regard sur le comptoir et sur lui. Il arrive ordinairement, quand on se trouve dans une situation embarrassante ou dont on pourrait rougir, qu'on cherche à s'en tirer en mettant les autres dans le secret de la plaisanterie qui vous y place. Ainsi Gotthold, baron de Walser, se livrait à mille folies devant les jeunes filles qui voulaient acheter des rubans, et finissait par s'amuser lui-même de sa situation. Après tout, disait-il, Hercule a bien filé près d'Omphale; il est vrai qu'Omphale était reine; mais Jeannette est si jolie.

rmi les acheteurs, il se présenta une jeune dame en habit de deuil; elle écarta son voile,

et d'une voix douce demanda du ruban noir. Gotthold eut peine à cacher sa surprise, causée, non par la grande beauté de cette jeune personne, mais parcequ'il crut la reconnaître; en effet, il l'avait rencontrée trois ans auparavant à Nuremberg, auprès d'un puits, célèbre dans la contrée, où les étrangers se plaisent à jeter des pierres afin de juger, par le bruit qu'elles font en tombant, de la profondeur de ce puits. La dame était près de Gotthold; il avait été lui chercher des pierres, et l'avait soulevée légèrement pour lui faire apercevoir le fond du puits. Lorsqu'elle se retourna vers lui pour le remercier, il n'avait pu voir sans émotion ses traits charmants, auxquels se joignait une extrême amabilité. Il lui demanda, ainsi qu'à sa compagne, si elle avait vu la chapelle impériale et la galerie des tableaux allemands. Elles avaient tout vu. Pendant qu'il était indécis s'il devait la suivre pour connaître sa demeure, elle était montée légèrement dans sa voiture, et avait disparu. Cette image charmante l'avait accompagné au-delà des Alpes. A son retour, il était allé visiter le puits, ou plutôt le lieu où il avait rencontré la belle inconnue, et c'était après trois années qu'il la re-

voyait dans sa boutique, où elle venait acheter des rubans noirs. Une douce pâleur rendait sa figure encore plus intéressante; il lui proposa la couleur rose, ou le rose de provins, comme étant la couleur de l'espérance et de la fidélité. Non, dit-elle en souriant, je demande du noir. — Quoi! déja du noir, du noir pour le printemps de la vie, pour le temps si court de la joie! Le noir convient à mon sort, dit la dame, souriant encore à l'observation du jeune marchand. Que je plains, ajouta Gotthold, le cœur affligé qui rejette une couleur moins sombre. Mais, madame, on sème des fleurs sur les tombes les plus chéries. Pourquoi la peine s'annoncerait-elle par le deuil? N'est-ce pas elle qui rend le plaisir plus vif?

En l'écoutant, elle le regardait d'un air grave, mais doux.

Il y a dans la vie, continua-t-il, des événements heureux ou malheureux qu'on ne peut jamais oublier. Par exemple, il en est un toujours présent à ma pensée, dont mon cœur s'occupe sans cesse, celui où près du puits de Nuremberg... — Et moi aussi j'ai été à ce puits. — Je le sais, madame: c'est moi qui vous ai donné des petites pierres pour y jeter, c'est

moi qui vous ai aidée à mesurer de l'œil sa profondeur; j'y puisai de l'eau que nous bûmes ensemble, et je dis alors : Que ne peut-on sonder la profondeur de l'avenir comme celle de ce puits. En me rappelant ce moment si heureux pour moi, ne dois-je pas être fâché que le noir convienne à la disposition actuelle de votre esprit? Alors, peut-être, vous auriez demandé la couleur de la joie. O mon dieu, dit-elle avec vivacité et oubliant tout le reste, c'était vous! Ah! oui... il y a trois ans... Et voilà encore que le hasard me ramène vers vous. Donnez-moi d'abord du ruban noir, ensuite donnez-m'en du rose en l'honneur de ce jour où j'étais si heureuse, et où je n'aurais pas donné un bout de ruban pour la faculté de voir dans mon avenir, tant le bonheur me paraissait certain. En ce moment elle fut frappée par la voix de Gotthold, son air noble, sa franchise, et le ton respectueux avec lequel il avait rappelé un moment agréable pour tous les deux. Elle fit en jouant avec le ruban un nœud qu'elle attacha sur son sein doucement ému.

Dès que Jeannette fut de retour, il lui rendit sa place à la boutique, et retourna tout

rêveur à son auberge. Il ne pouvait concevoir comment sa rencontre avec Jeannette avait pu lui faire oublier la belle figure de cette dame. Je jure, dit-il (en levant la main, au milieu de la rue, comme pour faire un serment), oui, maintenant je suis sûr que je n'oublierai de ma vie ces yeux bleus si modestes, ce sourire ingénu qui n'a point été étudié devant un miroir, cette voix douce comme l'haleine des fleurs, ce pudique regard.

Absorbé dans ses réflexions, il la retrouva parlant à son hôtesse; elle lui demandait une seule chambre, donnant sur un jardin, près de voisins honnêtes, et qui menassent une vie tranquille.

L'hôtesse haussait les épaules, comme si elle eût craint de ne pouvoir la satisfaire. C'est cela que vous cherchez, dit Gotthold? — Oui, et c'est ici que je voudrais avoir un logement. Les environs me plaisent.

Il lui offrit son bras pour la conduire dans un lieu où elle trouverait sans doute ce qu'elle desirait, et il la mena dans le jardin de Jeannette. Il dit quelques mots à la mère, ensuite il montra à madame Drausen (car c'était elle) la chambre du second, dont la vue était ma-

gnifique. Ces gens-là, madame, lui dit-il, vous aimeront, et vous les aimerez. Le logement fut loué; la mère de Jeannette ne demanda que vingt-quatre heures pour tout arranger.

Je croyais que vous étiez étranger à la maison, M. Gotthold, dit Adèle qui l'avait entendu nommer. — Je le suis aussi; je ne connais votre hôtesse que depuis peu; elle est aussi étrangère.

Au bout de deux jours Adèle entra dans sa nouvelle demeure. Elle était accompagnée de son fils, qui n'avait qu'un an, et de sa femme de chambre. Son logement lui parut très commode; il était agréablement meublé; elle y trouva même un piano et de la musique, et elle apprit qu'elle devait cette aimable attention à Gotthold. Les vases de fleurs, et tout ce qui servait à embellir le logement, étaient dus encore aux soins de Gotthold. Mais, mon dieu, quel est donc au vrai ce M. Gotthold? demanda-t-elle un jour à Jeannette. — Un ange, madame. — Oui, mais un ange marchand de rubans. — Eh! non, vraiment. Alors Jeannette lui raconta comment ils s'étaient rencontrés en chemin, comment il les avait retrouvées dans la boutique. Ses yeux étaient humides des larmes

de la reconnaissance pendant qu'elle lui parlait de sa bonté, de sa générosité; et le cœur d'Adèle commençait à battre bien fort.

Mais M. Gotthold était parti; il avait cependant promis à Jeannette d'assister à ses noces. Quand se feront-elles? demanda Adèle en rougissant, et elle n'aurait pas rougi davantage si elle eût dit : Quand reviendra-t-il?

CHAPITRE V.

Le jour des noces.

Gotthold, en partant le matin de Linsel, cherchait à se dissimuler qu'il avait deux objets en vue; les noces de Jeannette, et.... Adèle: ensuite il voulait se persuader qu'il lui importait peu d'arriver si vite : il s'arrêtait donc auprès de chaque personne qu'il rencontrait, disant des paroles sans suite; puis il prit place dans une voiture de berger, comme un bon Espagnol qui veut faire sa sieste. Quelques minutes après il se remit à marcher; il déclamait contre l'espèce féminine, et contre Adèle. La Vénus de Médicis est elle-même composée

de quelques douzaines de pièces dépareillées, ajoutées... Diogène dit de lui-même : Mes paroles sont le miroir de ma vanité ; ma langue est l'esclave volontaire du mensonge ; et une femme jeune et jolie, qui n'entend jamais que des flatteurs, qui ne voit que des admirateurs!...

Tout en déclamant ainsi il arriva deux heures plus tôt qu'il n'avait pensé à la porte du jardin où demeurait la déesse de l'Amour, composée de trente pièces dépareillées, et il se glissa pour ainsi dire furtivement comme l'aurait fait un voleur.

Il fut reçu par un cri de joie ; mais la mère de Jeannette était tout occupée des préparatifs de la noce, et la jeune fille avait à se concerter avec son prétendu pour le lendemain, et pour un demi-siècle dont elle promettait de faire pour lui, de chaque heure, une heure de jouissance céleste. Gotthold s'approchait tantôt de la mère qui n'avait que des mains pour travailler, et point d'oreilles pour l'entendre ; tantôt de la fille qui avait tout, mais pour un seul...

Enfin Adèle descendit ; elle s'était chargée de faire la couronne de myrte pour la fiancée, et des bouquets pour les gens de la noce.

Il faut convenir qu'une jeune femme auprès d'une fiancée a l'air d'une nouvelle mariée. Mais n'y a-t-il pas du danger à tresser une couronne nuptiale de concert avec un jeune homme dont le cœur est aussi brûlant que celui d'un fiancé ? Gotthold, dans la timidité d'un premier amour, ne prononçait que des mots sans suite. Il prenait les fleurs que coupait Adèle, et les mettait avec soin dans des corbeilles. Adèle pouvait à son aise considérer la belle figure de Gotthold, et ses grands yeux pleins de l'amour, dont le myrte qu'il lui présentait à genoux était le doux symbole. Ainsi, sans se parler, ils s'entendaient. Leurs cœurs étaient d'intelligence, et pour savoir qu'ils s'aimaient ils n'avaient pas besoin de se dire *Je vous aime.*

Ils se trouvèrent dans le jardin avec les fiancés. Un connaisseur eût été embarrassé de dire quel était le couple qui allait être uni.

La lune se levant répandait sa douce clarté sur la plus belle nuit et sur les heureux amants. Gotthold était sur le point de partir; la mère de Jeannette s'écria : Dieu nous préserve qu'à la veille d'un si beau jour M. Gotthold, notre bienfaiteur, couche sous un autre toit que ce-

lui que nous devons à sa générosité ! Restez, ah! restez; j'ai pourvu à tout.

La mère conduisit Gotthold dans une petite chambre qui n'était pas éloignée de huit pieds de celle d'Adèle : il pouvait l'entendre marcher et causer avec son enfant. Leur imagination faisait pour ainsi dire disparaître le faible mur qui les séparait. Au premier rayon de l'aurore, tous les deux levés étaient aussi gais et aussi frais que s'ils avaient bien dormi. Gotthold, craignant de troubler le sommeil d'Adèle, ouvrit le plus doucement qu'il était possible sa fenêtre couronnée par un cep de vigne; il parcourait des yeux le jardin, ignorant qu'Adèle, qui n'avait pas plus dormi que lui, avait ouvert sa fenêtre avec une égale précaution. Il regardait le ciel et les champs, mais sans rien voir; il n'était occupé que de ses pensées d'amour.

Jeannette, de son côté, s'était glissée sans bruit par la porte du jardin : elle s'approcha d'un banc de gazon qu'ombrageait un pommier fleuri; là elle se mit à genoux, les yeux pleins des larmes de bonheur, et tout bas adressa au ciel son ardente prière. Gotthold suivait tous ses mouvements, et fut ému de cette

action touchante. Innocente créature, se dit-il, que demandes-tu? Des jours comme celui-ci? Ciel tout-puissant, pourquoi ne peux-tu accomplir ses vœux? Pourquoi ne compte-t-on dans la vie que le matin de l'enfance, le jour de fête de la jeunesse, le jour ardent de la virilité, et la nuit de la vieillesse? Pauvres humains!

Il vit arriver la mère, qui, trouvant sa fille bien-aimée en prières, leva les mains au ciel, puis les reporta sur la tête de son enfant, comme pour la bénir. Jeannette se jeta dans les bras de sa mère, et reposa sa tête sur le sein maternel. J'ai, dit-elle, demandé à Dieu du bonheur. — Mais n'es-tu pas heureuse? — Oh! tant!... Je suis plus heureuse que toi, puisque je ne forme de vœux que pour ton bonheur.

Dieu clément et bon, dit Gotthold, que j'étais injuste! La vie de l'homme est un jour de fête, et la vieillesse n'est que la soirée de la veille du jour de l'an.

Schauer se joignit à eux : ils s'assirent sous des arbres, et lorsque le souffle du zéphyr fit tomber sur eux une pluie de fleurs, que le rossignol fit entendre son chant mélodieux, que toute la nature sembla se réveiller, et que

le soleil éclaira de ses rayons ces heureux fiancés, il jura de jouir du même bonheur, et d'aimer pour la vie son Adèle. Ce qu'il avait pensé, il le lui dit, sur-tout le serment prononcé avec le sentiment profond dont son cœur était plein.

Adèle fixait sur lui ses yeux brillants d'amour avec un sourire céleste, ensuite elle les baissa tristement, et dit avec un soupir : M. Gotthold, je n'étais pas heureuse... Elle resta long-temps les yeux baissés et livrée à ses réflexions.

Chaque moment augmentait leur amour; chaque minute du beau jour qui se préparait enflammait leurs cœurs davantage. Adèle habillait Jeannette, et Gotthold posait la couronne sur ses beaux cheveux, lorsque le ministre arriva.

Sous un berceau formé d'arbustes odorants, un banc de gazon servit d'autel. Là, en présence du dieu qui lit dans les cœurs, Schauer et Jeannette firent le serment d'amour et de fidélité. Le respectable pasteur bénit leur union. Touché de la candeur de ces nouveaux mariés, il dit, avec une douce satisfaction, à Adèle et à Gotthold : Je viens d'unir ce couple pour qu'ils soient heureux dans cette vie et

dans l'autre. Il s'arrêta quelques instants, et ajouta en souriant : Je suis prêt aussi à vous unir, et à couronner l'amour que je crois lire dans vos yeux.

L'incarnat de la pudeur colora le visage des amants : ils gardèrent le silence. Tout le reste du jour on voyait sur leur figure l'expression d'un bonheur céleste : il leur semblait que jamais l'infortune ne pouvait les atteindre.

Cependant Adèle, comme pour mettre son cœur en garde contre les paroles du pasteur et l'amabilité de Gotthold, tenait presque toujours son fils dans ses bras, et, quand elle parlait à Gotthold, elle n'osait lever les yeux sur lui: mais le son de sa voix était plein d'affection ; il avait la suavité du parfum des fleurs.

La vive gaieté à laquelle ils s'étaient livrés le matin se changea insensiblement, le soir, en une tendre mélancolie. Jeannette observa qu'il ne serait pas bien qu'un jour de noces finît sans qu'on eût chanté ; elle invita Adèle à leur donner ce plaisir. Adèle rougit encore ; mais Jeannette réitéra sa prière, en disant que refuser quelque chose à une nouvelle mariée n'était pas de bon augure. Adèle se rendit à

cette aimable invitation; mais en chantant elle était si émue, que Jeannette, pour qu'on vît moins son embarras, se mit à l'accompagner.

Gotthold écoutait, appuyé contre une fenêtre, et soutenant sa tête de sa main. L'air qu'Adèle avait choisi était si tendre... Lorsqu'elle eut chanté, il courut à Jeannette, la serra dans ses bras, et dit: Oh! Jeannette! Jeannette! Son émotion était visible.

Quoique la nouvelle mariée eût quelques jours avant fait sur lui une vive impression, elle n'ignorait point à qui cette exclamation s'adressait. Elle regarda Adèle d'un œil significatif, et celle-ci rougit encore.

Le soir, Gotthold se retira sans qu'on s'en aperçût, mais après avoir dit à la mère qu'il reviendrait le lendemain matin. — Déja, cher Gotthold? — Il faut que je sois seul quand quelque chose m'affecte vivement... Oui, j'ai besoin d'être seul.

Lorsqu'il fut parti, la mère rapporta à Adèle ce qu'il lui avait dit. Alors plus de jeux, plus de chants; la gaieté avait fui avec Gotthold; les gens de la noce se séparèrent, et Adèle alla rêver à un sentiment qui ne pouvait plus se

cacher, à l'amour le plus pur, le plus innocent, le plus noble qui ait jamais embrasé deux cœurs.

CHAPITRE VI.

L'hommage. — Le Bal masqué.

A la pointe du jour Adèle était au jardin. Y attendait-elle Gotthold? Oui, sans doute, mais elle ne le savait pas. Ainsi que cela arrive lorsqu'on a été toute une nuit livré à une rêverie d'amour, il revint avec une tête ardente et un cœur brûlant. Il avait passé cette nuit au haut d'une colline, au clair de la lune, sous la voûte étoilée du ciel. Le chant mélodieux du rossignol rendait plus doucès ses idées de bonheur; il avait erré dans un avenir embelli par les charmes d'Adèle. Son imagination, remplie de ces flatteuses illusions, rendait son amour plus expressif, plus vif, et pourtant plus timide. Il courut vers elle, prit sa main, y imprima le plus tendre baiser, et soupira d'une voix émue. O Adèle! chère Adèle!

Adèle, voulant toujours combattre son pro-

pre cœur, tâchait de le défendre contre le son de voix avec lequel Gotthold avait prononcé son nom. Elle changea la conversation, parla du beau jour qui se préparait, des gouttes de rosée brillant sur les arbustes en fleurs, et de toutes les beautés que la nature étalait à son réveil. Gotthold l'interrompt pour lui décrire la nuit délicieuse qu'il avait passée, ayant sans cesse son image devant les yeux, et l'esprit uniquement occupé de l'inexprimable volupté de deux cœurs étroitement liés par la sympathie. Chacune de ses paroles embrasait le cœur d'Adèle. La fraîcheur de la matinée lui fit inviter Gotthold à monter dans son appartement, car où pouvait-il aller? Mais, troublée, et craignant ses transports, elle se mit à son piano, qu'elle toucha légèrement et sans suite. Elle voulait se lever, Gotthold l'invita instamment à chanter l'air de la veille. Elle le satisfit, et les mêmes sons l'électrisèrent comme ils l'avaient déja fait. Lorsqu'elle cessa, il prit sa main et la posa sur son cœur. Adèle ainsi que lui étaient fortement émus. Lorsqu'il eut quitté sa main, ses bras l'enlacèrent: il la pressa tendrement sur son sein. Elle le regardait en tremblant; quelques larmes cou-

lèrent de ses yeux : lui-même, craignant ses transports, quitta subitement la chambre ; mais le regard qu'il lança sur Adèle lui fit connaître à-la-fois le feu dont il était embrasé et la confiance qu'elle devait avoir dans sa vertu.

Croira-t-on qu'elle se trouvait heureuse d'être seule ? Les indifférents ne le comprendront pas ; mais ceux qui sont sous l'empire d'un premier amour le sentiront comme elle, car son cœur lui disait sans cesse : Tu es aimée autant que tu aimes. Et se promenant dans sa chambre, l'esprit vivement agité, elle répétait : Il m'aime ! il m'aime ! Autour d'elle tout semblait prendre une nouvelle existence. La nature s'embellissait à ses yeux de tout le charme d'un amour naissant. On ne goûte qu'une fois cette félicité suprême, et souvent elle coûte bien des larmes. Adèle faisait-elle cette réflexion? non. La joie qu'elle éprouvait lui faisait oublier ses peines passées ; l'avenir était pour elle sans nuages.

Elle était dans cette disposition lorsqu'elle revit la famille de Jeannette. Gotthold entra ; leurs regards se rencontrèrent, le calme y régnait, on n'aurait pu y rien voir d'offen-

sant pour la vertu. Amour et confiance, voilà ce qu'ils exprimaient. Ils étaient ensemble comme deux enfants qui n'ont qu'envie de jouer et de rire, et qui ne se parlent pas. Ils évitaient toute expression qui aurait demandé qu'on s'expliquât.

Gotthold avait entendu dire à Jeannette que madame de Drausen n'avait pas de fortune : à peine y avait-il fait attention. Un jour Jeannette lui demanda où il demeurait. — A Linsen, dit-il. — A Linsen, répéta Schauer, où le baron de Walser a son domaine ? — Oui, et ce baron de Walser c'est moi. La mère, la fille, Schauer sont étonnés et se lèvent de leurs siéges avec respect. Adèle tressaille, et se félicite intérieurement d'avoir aimé Gotthold avant de savoir qu'il fût baron de Walser. En ce moment son amour sortit de la vie idéale, et se trouva placé dans un monde réel, sans toutefois être plus tendre. Elle continua de l'appeler Gotthold ; ce nom avait plus de charme pour elle, mais le nouveau titre devait autoriser le lien qui déja les unissait — Mon Adèle, disait-il... Et elle répondait de l'accent le plus doux : Mon cher Gotthold !

Jeannette et sa famille se doutaient bien

qu'il y aurait encore des noces. — J'ai quelque affaire de famille à régler, lui dit Gotthold, ensuite... — Ensuite, dit Adèle lui présentant sa jolie main... Il la pressa sur son cœur, et prit un baiser sur les lèvres de son amie.

Elle aussi avait à écrire des lettres à la famille de feu son mari. Elle devait prendre des arrangements pour son fils, dont les biens étaient sous la tutèle d'un oncle... — Après cela, cher Gotthold... — Après cela, dit-il?... Pour réponse il n'eut qu'un regard, mais... Qu'ils étaient heureux! Pauvres amants!

Le capitaine Palmer, le compagnon d'armes et l'ami le plus intime du frère de Gotthold, s'était rendu à la cour, à Edelbach; les deux amis s'y rencontrèrent. A la suite d'un dîner un peu gai, ils se rappelaient, avec des éclats de rire, leurs galanteries et leurs folies de jeunesse. — Nous étions deux fiers gaillards, Walser; mais ce n'est rien en comparaison de Gotthold, ton modeste frère, ton frère sentimental. — Eh bien! — Eh bien, la plus jolie fille qu'on ait jamais vue dans une boutique... Parbleu, il faut que je te conte cela. J'avais été à Sandberg pour y acheter des chevaux; je me promenais le long des boutiques de la foire,

et la fille la plus charmante... Ton frère a bon goût... Bref, j'achéte une bourse de la jeune marchande, et j'observe le terrain. J'y retourne une seconde fois; j'y trouve la petite fille et ton frère, oui, ton frère lui-même, occupé près d'elle à mesurer des rubans. Il recevait l'argent, et disputait sur les prix, comme s'il n'avait fait autre chose de la vie. — Mon frère! cela n'est pas possible. — Ton frère, oui, ton frère, cet hypocrite qui à chaque mot un peu libre rougissait comme une demoiselle. Nous savions aussi nous déguiser autrefois. Mais en plein jour! dans une foire! à la vue de tant de monde! un baron Walser dans une boutique!... Cela est vraiment original. — Tu plaisantes! A Sandberg? — Oui; je me retirai, et j'envoyai mon valet Godefroy les épier tous les deux. Celui-ci, le lendemain matin, me rapporta que le baron de Walser avait logé la mère et la fille dans une jolie maison entourée d'un grand jardin, hors de la ville; qu'il avait meublé la maison, etc. etc... Diable soit de tes grands yeux et de ton front rembruni! Que reste-t-il à un cadet, s'il n'a pas un petit commerce et un ménage modeste, qui, conviens-en, mon cher, peut offrir au

moins autant de charmes que le tien. — Tu ne connais pas le caractère de Gotthold. La fille t'a-t-elle paru innocente? — Je ne le parierais pas, mais j'en jurerais du moins; la pudeur se peignait dans ses grands yeux noirs, et, à ce que dit mons Godefroy, la connaissance de ton frère avec la jeune fille semblait être de fraîche date : à présent elle doit être à lui. — Celui qui est capable de se montrer dans une boutique en plein jour, en vue de toute une ville, peut faire plus, et Gotthold... — Il l'épouserait? — Il en serait capable; tu ne connais pas cette tête écervelée, je crains que déja il ne me haïsse. — Je ne trouverais rien à dire à cela, car c'est le diable qui doit avoir inventé ce maudit droit d'aînesse; mais je lui ai souvent entendu parler de toi; il t'aime. — Tout le monde me le dit; mais, mais... Quand je me mets à sa place... Non, il ne peut m'aimer; et si la fille est innocente, si elle l'est réellement, et s'il l'aime... Avec ce maudit principe qu'il ne doit rien à sa famille, absolument rien. « On ne m'a donné que la vie, dit-il, elle m'appartient, j'en veux disposer. » S'il aime cette fille... Il faut m'en assurer... J'irai moi-même. Il se fit faire la description de la maison et du jardin

CABINET DE LECTURE
DE Mme BOUQUEROT

où demeurait la jeune marchande de rubans.

Il était aisé de voir, quoiqu'il ne voulût pas en convenir, qu'il craignait de rencontrer Gotthold. Enveloppé dans une ample redingote, avec des bottes très larges, et la tête couverte d'une grande perruque, on pouvait le prendre pour un vieillard valétudinaire. Il ne prit avec lui qu'un cocher inconnu à Gotthold, et Godefroy, le valet du capitaine Palmer, garçon rusé, habile en fait d'espionnage, et depuis plusieurs années accoutumé à servir des intrigues.

Ils arrivèrent à Sandberg. Godefroy teignit de noir les blonds sourcils du baron, et, avec une eau préparée, donna à son visage le teint jaune d'un malade. Le baron lui-même ne se reconnaissait plus dans le miroir qu'il lui présentait.

Ce déguisement était bien nécessaire, car il avait avec son frère une telle ressemblance, qu'on les avait souvent pris l'un pour l'autre dans leur enfance. Ainsi travesti, Gotthold lui-même n'aurait pu le reconnaître.

Godefroy, après avoir pris des informations, vint dire au baron que son frère était connu dans la maison sous le nom de Gotthold. — Il n'y est pas pour le moment, mais il est attendu

pour le jour des noces de la fille. — Comment ! de la marchande de rubans ? — D'elle-même. Ses noces se feront dans huit jours. — En es-tu sûr ? — Très sûr. J'ai vu le fiancé ; un beau garçon, jeune, robuste, tel que je lui serais fidèle si j'étais fille, et si les filles peuvent être fidèles...

Le baron, content de cette nouvelle, jeta sa perruque dans un coin, et dit : Fais mettre les chevaux à la voiture, et partons. — Mais, monsieur le baron, outre la marchande de rubans, il y a encore une charmante fille, demoiselle ou dame, je ne sais pas au juste ; les plus habiles s'y trompent ; mais à cela près, belle !... belle comme le jour. Un pauvre diable dirait comme la nuit, car alors le travail et les créanciers le laissent en repos. — Et mon frère aussi compare tout ce qui est beau dans ce monde à une belle nuit. — Au surplus, belle comme le jour ou la nuit, voyez-la, monsieur le baron, et vous ne direz plus que belle comme Adèle (c'est ainsi qu'on la nomme). — Et que m'importe cette autre femme ? — Beaucoup, beaucoup, monsieur le baron, attendu que c'est aussi monsieur votre frère qui a logé cette dame dans la même maison. — L'autre

aussi, dis-tu ? — Oui, l'une loge chez l'autre. L'une, charmante blonde, est belle comme le jour; l'autre, brune piquante, est belle comme la nuit. Par ce moyen, voyez-vous, monsieur le baron, votre frère a rapproché le jour et la nuit, afin d'en mieux faire la comparaison. — Allons, au fait. — J'y suis. Monsieur votre frère a logé là cette Adèle, et Linsen n'en est qu'à trois lieues. Alors... — S'il en a deux à-la-fois, il n'y a plus de danger. Fais mettre les chevaux. — Oui, s'il en a deux; mais la blonde a l'air d'une personne qu'on n'a qu'en l'épousant, et... et... ma foi, si nous partons, je me lave les mains de ce qui arrivera.

Godefroy, dont l'intrigue était l'élément, ne voulait pas laisser échapper une circonstance qui pouvait le rendre nécessaire au baron, qui payait bien. Il inventa donc quelques particularités qui firent reprendre à Walser sa perruque, et lui inspirèrent le desir de voir les choses par lui-même.

Godefroy se hâta de louer un pavillon attenant au jardin, et tout près de la maison qu'habitait Adèle. Le baron en prit aussitôt possession, et une heure après, à la faveur d'une lunette d'approche, il vit Adèle parée,

non seulement de ce que la jeunesse et la beauté ont de plus attrayant, mais aussi du charme magique que son imagination prêtait à une personne qu'il croyait être la maîtresse de son frère.

Maîtresse ou femme, se disait-il, qu'il est heureux! et déja son cœur était également enflammé par l'amour et la jalousie. Il peut choisir à son gré, tandis qu'il est de mon devoir de ne contracter qu'un mariage de convenance. L'amour et toutes les divinités célestes le protégent; il va boire dans la coupe du bonheur; et moi!...

Godefroy était resté assis à la porte du jardin : voyant Adèle s'approcher, il lui adressa la parole ; elle lui répondit en souriant, et le baron sentit plus vivement l'impression qu'il avait reçue. Godefroy retenait un sourire perfide à la vue de la lorgnette que Walser tenait toujours à la main; puis retournant près de lui : Si votre frère est fidèle, dit-il, je le plains, car plus il le sera, plus vous serez infidèle au lien qui vous unit. — Vraiment, Godefroy, l'air honnête et candide de cette Adèle ne me laisse pas l'espoir de... Oh! dit le valet en l'interrompant, celle qui se livre à l'un peut

se livrer à l'autre ; il n'y a que le premier pas qui coûte, j'ai appris cela chez mon maître ; et il se réjouit intérieurement en voyant le sang monter à la figure du baron, et percer la teinte jaunâtre dont elle était habituellement couverte. — Allons, dit-il, celui-là ne se tirera pas facilement du piége qui lui est tendu. Il avait raison. Le baron portait un regard sombre autour de lui. — L'hypocrite, s'écria-t-il, parlait de l'amour comme d'une chose sacrée. Il l'appelait une fleur céleste que le moindre souffle du desir profanait. Et cette divine innocence, il... L'hypocrite! Mais suis-je bien sûr?.. Que ne donnerais-je pas pour savoir?...

La veille de la noce il aperçut son frère et Adèle cueillant des fleurs. Son cœur fut oppressé par la jalousie. — Voyez, se disait-il, l'air familier qu'il a près d'elle! Comme il savoure de ses regards la tendre expression des siens! Comme il recueille avec avidité les douces paroles qu'elle lui adresse! Il me prive de tout cela; voilà comme il a toujours été! Ne m'a-t-il pas enlevé l'amour de nos parents, l'attachement de nos domestiques? J'étais leur maître, ils me craignaient; et lui, qui n'était

rien, s'en était fait aimer. N'ai-je pas entendu (j'en suis encore saisi de rage) mes sœurs qui disaient aux gens de la maison : O si Gotthold commandait ici ! S'il était le seigneur et maître !... Comme on pleurait à son départ !... Et pour moi des salutations glacées qui semblaient me dire encore : Si Gotthold était maître ! Ne m'a-t-il pas fallu épouser une riche héritière.... Maudit majorat ! Linsen devait m'appartenir : ma tante s'avise de le lui léguer, et le voilà plus heureux que moi. Maudit majorat !...

Il regarde avec plus d'attention. — Non, les égards respectueux qu'il a pour cette belle personne prouvent qu'elle n'est point à lui. Ce n'est point ainsi que se conduit un homme avec une femme dont il n'attend plus rien...

En ce moment je parierais qu'il lui fait l'offre de sa main ; mais, d'après nos lois, il n'en peut disposer. Je n'oublie pas qu'il doit à son nom, à ce nom qui est le mien !... Puis, frappant du pied de colère : Il faut encore qu'il me rende témoin de sa félicité... Je crois entendre la voix d'une furie qui m'adresse ces mots : *Bonheur à lui! Malheur à toi!*

Le lendemain, il vit (car la jalousie lui

avait ôté le sommeil, comme l'amour et le voisinage d'Adèle en avaient privé Gotthold), il vit à la pointe du jour son frère regardant par sa fenêtre, après avoir écarté les feuilles de la vigne dont elle était en partie couverte. Il sonna Godefroy. — Regarde, mon frère est déja éveillé. — Vraiment oui, répondit le valet en jetant un coup-d'œil sur la croisée. Il n'en faut plus douter, la belle est à lui; vous tiriez hier une fausse conséquence de sa conduite respectueuse envers elle. Elle est à lui. Cette fenêtre est celle d'un cabinet dépendant de la chambre à coucher de la dame. — Comment? — Voyez-vous, monsieur le baron, la première chose à laquelle je m'applique quand je fais partie d'un état-major, c'est de prendre une connaissance exacte du terrain. Regardez en bas, c'est là que loge toute la famille de la mariée; en haut, Adèle occupe une assez belle chambre. Tout à côté se trouve une autre petite chambre à coucher à la fenêtre de laquelle se montre en ce moment la bienheureuse figure de votre frère. — Sors, lui dit le baron en fureur. Godefroy sortit. Walser reprit son poste, et vit Jeannette sortir de la maison, aller au jardin, se mettre

à genoux, et à l'arrivée de sa mère se jeter dans ses bras. Ce spectacle si touchant ne fit aucune impression sur le cœur de son frère. Il s'écria, en fermant sa fenêtre avec violence : Quelle bande d'hypocrites ! Mais aussitôt il la rouvrit, voyant trop, et pourtant voulant toujours voir. Adèle et Gotthold, se donnant le bras, parlaient d'un ton animé. — Elle est à lui, s'écria le baron ; peut-être même est-elle sa femme ! Il aura contracté un mariage secret. Mais non, puisqu'il la cache à tous les yeux, c'est sa maîtresse. L'hypocrite ! l'heureux hypocrite !

Son valet rentre. — Tu avais raison, Godefroy, elle est à lui. — Elle est sa femme ? — Non, pas sa femme, non, mais sa maîtresse. Après avoir répété elle est à lui ! il rongeait ses ongles de dépit. — Je veux partir, ajoute-t-il avec emportement. — Partir, dites-vous ? Ah ! si mon maître avait vu Adèle, je parierais sur ma tête qu'il aurait dit : Je resterai.

Le traître Godefroy avait enlacé le baron dans ses filets. Egaré par la jalousie et par de perfides conseils, il resta. Le possesseur du majorat, un frère, conçut l'idée d'enlever une

maîtresse, une épouse adorée au pauvre Gotthold, de le priver d'un bien qui lui était plus cher que la vie.

Fallait-il qu'un mauvais génie lui montrât Adèle parée de tous les charmes de l'innocence, de tous ceux que lui prêtait l'imagination de Walser!

Gotthold partit pour Linsen; Walser vit Adèle, et, après lui avoir parlé sous son déguisement, il jura de l'enlever à son frère. Godefroy apprit que la dame était veuve d'un M. de Drausen.

Le baron renouvela son serment, et quand son frère revint il reprit sa place d'observateur. Il vit croître l'amour du jeune couple depuis le bouton timide de l'espérance jusqu'à la fleur brillante du bonheur. Il surprit Gotthold donnant à son amie un baiser; baiser plein d'innocence encore, mais auquel vont succéder bientôt ceux que l'amour donne et reçoit avec tant d'ivresse. Walser jura de nouveau que, dût-il perdre à jamais l'amitié de son frère, il deviendrait l'heureux possesseur d'Adèle.

Godefroy vint lui apprendre qu'on parlait des préparatifs de nouvelles noces, de celles enfin

du baron Gotthold avec Adèle de Drausen, lesquelles se feraient à l'automne, dès que les membres des familles respectives auraient été prévenus.

A cette nouvelle le baron s'abandonna tout entier au pouvoir diabolique qui s'était emparé de lui ; il ne cacha plus à son confident l'excès de la passion dont il était dévoré. Il demanda son secours, ses conseils. Godefroy sourit et reçut du baron une bourse pleine d'or, avec promesse d'une somme triple de celle qu'elle renfermait, si le succès couronnait son entreprise. Le scélérat réfléchit, calcule, et son plan infernal est dressé... Pauvre Adèle!

Le prince venait de mourir. Une fête devait être donnée à son successeur. Le peuple, suivant l'usage, croyait voir l'âge d'or dans un nouveau règne, et se livrait à une joie bruyante. Même à Sandberg il devait y avoir le matin grand tire d'oiseau, à midi grand repas, et le soir, ce qu'on voit rarement dans une petite ville, un bal masqué. La bonne Jeannette se réjouissait, comme si la fête eût été pour elle ; elle se proposait de se déguiser en *Flore*, son mari en *Zéphire*. Gotthold aussi aimait beaucoup les fêtes publiques ; mais Adèle éprouvait

une sorte de tristesse dont elle ne pouvait se rendre compte : elle aurait préféré une promenade avec son ami à ces réjouissances tumultueuses. Pour le baron, il les regardait arriver avec plaisir. Godefroy avait remis l'exécution de son plan à ce jour, où le désordre pouvait le favoriser.

Gotthold était levé avant que la cloche eût sonné. Il donnait le bras à Adèle, se promenait avec elle dans la foule joyeuse, écoutait le bruit de la petite pièce de canon, lisait les inscriptions des arcs de triomphe, s'attendrissait devant la maison du pauvre, ornée de feuillage et de guirlandes, et souriait aux chants et aux danses. Adèle, entraînée par l'exemple, prit aussi part aux divertissements, et se mêlait dans la foule. Ils s'amusèrent beaucoup au tire d'oiseau et à tout ce spectacle populaire. Je suis, disait Gotthold, plus heureux que le prince même. Adèle partageait son bonheur.

Ainsi se passa ce jour de fête publique.

Avant de rentrer à la maison ils traversèrent un joli petit bois qui y conduisait, et, pour se délasser, s'assirent au pied d'un arbre. Gotthold, pressant Adèle contre son cœur, la supplia de hâter le jour de leur union. Elle

avoua avec candeur qu'elle le desirait autant que lui; mais l'intérêt de son fils exigeait qu'elle attendît l'arrivée d'un papier bien important pour la fortune future de cet enfant.

Ils rentrèrent, et soupèrent seuls, les gens de la maison n'étaient pas de retour de la fête.

Charmant prélude du bonheur domestique! Avec quel plaisir Gotthold voyait Adèle mettre leur petit couvert, et comme il avait peine à contenir ses transports! Ils étaient seuls dans cette habitation; la joie publique l'avait animé, un peu de vin lui donnait plus de vivacité : Adèle s'en aperçut; et, pour le mettre dans une autre disposition, elle l'entretint de tous les tourments qu'elle avait éprouvés dans son court mais malheureux mariage. Elle calmait ainsi des feux trop ardents.

Cependant elle jugea nécessaire de dissiper l'obscurité qui les entourait. — Ah! ma chère Adèle, je te vois toujours; ton charmant visage est sans cesse devant moi; mais ce soir je veux le couvrir : et il lui essayait un masque, et tout en parlant il la pressait fortement dans ses bras : elle eut beaucoup de peine à s'en dégager. Elle alla chercher son fils, qui, s'éveillant, répondit par un sourire à ses caresses.

Adèle, tenant son enfant, était pour Gotthold un objet sacré ; il contemplait avec une sorte de vénération celle qu'il devait un jour rendre mère, et trouvait qu'une femme était pour ainsi dire deux fois belle lorsqu'elle remplissait le plus saint, le plus tendre devoir. L'heure de se rendre au bal était arrivée. Adèle, après avoir endormi son enfant, le posa doucement dans son berceau, lui donna un baiser, s'habilla, et ils partirent.

Gotthold avait un domino noir ; Adèle était déguisée de la même manière. En entrant dans la salle de danse ils trouvèrent Jeannette qui valsait avec l'air de la plus grande gaieté. Ils prirent part à la danse, et Gotthold embrassait avec délice la taille de nymphe de son amie. En valsant ils traversaient la salle au milieu d'une foule enivrée.

Lorsqu'ils furent dans la salle des rafraîchissements, Gotthold dit à Adèle : Je te supplie de ne valser qu'avec moi. Cette danse voluptueuse ne convient qu'à l'amour, et je serais jaloux si un autre pouvait sentir sous sa main le battement de ton cœur. Elle le lui promit.

En ce moment on leur offrit du punch. Gotthold en but ; Adèle refusa. — A la santé de

notre nouveau souverain, s'écria un des convives, en lui présentant un verre de vin de champagne. La danse l'avait échauffée, altérée, elle accepta. Peu après un inconnu s'approcha de Gotthold, lui prit la main, et lui dit tout bas : Mon dieu, Walser, quel heureux hasard t'amène ici ? Je t'ai reconnu au son de ta voix ; est-ce bien toi ? Dieu soit loué. C'est toi que je desirais trouver. Il ôta son masque. Gotthold ôta aussi le sien ; il fixa l'étranger, et lui dit : Ma ressemblance avec le baron de Walser vous aura trompée ; je suis son frère : et vous, si je ne me trompe, vous êtes le capitaine Palmer ? — Pardonnez, monsieur le baron, mais j'aurais donné beaucoup pour trouver votre frère. Je voulais l'engager à venir au secours d'une fille infortunée, aussi aimable qu'elle est à plaindre. — Pourquoi pas moi, capitaine ? Il s'agit de secourir une femme ! ne suis-je pas un homme ? Au surplus, j'ai entendu dire que vous sauvâtes la vie à mon frère ; vous devez compter sur la reconnaissance de quiconque s'appelle Walser : c'est mon nom. Que puis-je faire ? je suis prêt. — Il faudrait que vous eussiez la bonté de me suivre un instant. Il n'y a pas une minute à perdre. — Je vous

suis, mon capitaine. — Cela peut vous prendre quelques jours. — N'importe; je suis prêt. — Puis-je compter sur votre épée et sur votre discrétion? Mais ne me demandez point où nous allons. — Capitaine, je m'appelle Walser: j'ai pour le libérateur de mon frère un bras, de la discrétion, et un cœur ardent. — Mes chevaux sont prêts. — Je suis à vous; je vais seulement dire un mot à ma compagne.

Il retourna vers Adèle, et lui dit bas à l'oreille: Il faut que je te quitte à l'instant même, peut-être pour quelques jours: une affaire pressante. — Avec l'étranger qui te parlait? — Avec lui; nous allons monter à cheval.

Il remit Adèle à Jeannette, et partit avec le capitaine. Adèle le suivait des yeux. — Que peut-il avoir? Toute la journée il m'a paru n'être point tranquille. Elle se perdait en conjectures.

Dix minutes après entra dans la salle le baron de Walser, habillé précisément comme l'était Gotthold: habit vert, domino noir; (Jeannette, trois jours auparavant, avait bordé d'un ruban rouge celui de Gotthold, et Godefroy s'en était aperçu, même taille, même tournure. Adèle le vit venir; lui, s'approchant

d'elle comme furtivement, posa le doigt sur sa bouche, lui fit un signe, prit son bras, et l'emmena hors de la salle. — Paix, paix, mon Adèle, dit le baron avec la douce voix de Gotthold. — Pourquoi, mon ami? Qui te rend aujourd'hui si singulier? Et cette affaire avec l'étranger? — Elle est arrangée; mais point de question, je t'en supplie. Viens, ma chère Adèle.

Ils traversèrent rapidement le chemin et le jardin, jusqu'à sa chambre, à peine éclairée par une petite lampe. Le baron jeta son masque et son domino. Il tendit les bras à Adèle, qui s'y précipita. Mon ami, mon Gotthold, lui dit-elle, achève de dissiper je ne sais quel trouble, quelle crainte dont je suis saisie. Quel était cet étranger? où voulait-il te conduire? Walser, sans lui répondre, pressa l'amante de son frère sur son sein brûlant de desir, et prit plusieurs baisers sur ses lèvres. — Vois-tu, Gotthold, je redoutais ces transports, lorsque tout-à-l'heure.. —Adèle! mon Adèle!.. Il la serrait avec force dans ses bras. La table fut renversée, la lampe s'éteignit. Ils se trouvèrent dans l'obscurité. Adèle était vivement agitée. Beaucoup d'amour, le désordre de la journée, l'obscurité, les soupirs

de celui qu'elle croyait Gotthold, l'assurance d'un prochain mariage, tout conspirait pour troubler son ame et ses sens. L'odieux ravisseur n'avait que la crainte d'être reconnu, et que sa passion ne fût pas satisfaite; mais tout cède à ses infames desirs. L'amour, la vertu, la candeur, deviennent sa proie; le crime est consommé...

Il se jeta aux pieds de madame de Drausen, prit ses mains, les porta à sa bouche enflammée, et lui jura un amour éternel. — O malheureux! dit Adèle fondant en larmes; moi qui m'étais confiée à toi, qui t'avais fait le dépositaire de ce que j'avais de plus précieux, de l'honneur! Tu viens de flétrir ce cœur qui t'adorait!...

Elle ralluma la lampe. — Hélas! dit-elle les yeux baissés et d'une voix étouffée, de longtemps je ne pourrai jeter sur vous des regards de joie, comme je le faisais il y a quelques jours. Malheureuse! malheureuse! Ce matin, au lever de l'aurore, j'étais pure comme elle, et demain... — O! porte sur moi tes beaux yeux, femme charmante! Agrée l'hommage de mon cœur: il est à toi, à toi pour toujours.

pardonne à mon amour; ce jour sera le plus beau de ma vie.

Adèle le regarde avec inquiétude; son langage l'étonne; quelque différence dans les traits... Le baron continue: Laisse-moi admirer ta beauté céleste, bonne et tendre amie; resserre les liens qui viennent de nous unir.

Adèle se retirant: je ne te connais plus; tu m'inquiètes; d'où naît ce désordre. — Adèle, je vois en toi toutes les divinités qui rendent heureux. Ma bien-aimée! Quel doux nom! C'est ainsi que ton compagnon t'appelait.

Tandis qu'Adèle le regarde, la frayeur succède à la surprise. Elle pose la main sur son cœur, comme pour savoir si elle existe. — Gotthold, s'écrie-t-elle toute troublée, si tu m'aimes, si je te suis chère, ne me parle donc plus d'une manière si étrange; en vérité il me semble à présent que tu n'es pas toi-même; et si je te voyais pour la première fois...— Chère Adèle, je suis ton amant; oui, ton amant pour la vie. Quoi! tu pâlis! Madame de Drausen a distingué des traits qui ne sont point ceux de Gotthold.

Depuis long-temps je te suivais dans la salle

de bal; tu me vois, tu viens à moi en me tendant la main : mon ame éprouve un doux frémissement. Je nomme Adèle, tu prends mon bras, me conduis ici, et... — O mon Dieu! ô mon cher, mon bien-aimé Gotthold, prends pitié de ton Adèle; dis-moi que tu es bien toi-même, je t'en supplie à genoux... — Ce nom, Adèle, ce nom de Gotthold est celui de mon frère : je suis le baron de Walser. On dit que je lui ressemble d'une manière étonnante. Tranquillise-toi, je t'en conjure; une malheureuse méprise... Adèle s'évanouit; il la prit, la porta sur un fauteuil, et se tint respectueusement éloigné d'elle. Lorsqu'elle eut repris ses sens, il lui dit d'une voix affectueuse : Chère Adèle, veuillez faire attention à ce que je vais vous dire. Une fatale méprise nous a jetés dans l'embarras où nous nous trouvons; je vois que vous êtes l'amante de mon frère Gotthold. Je suis arrivé hier dans cette petite ville; l'ennui m'a conduit au bal.

Ici Adèle le fixa avec l'air du doute, et lui dit d'une voix altérée : Votre vêtement? — Le même que porte Gotthold; c'est notre usage depuis notre enfance. Mon domino, par l'effet du hasard, s'est trouvé aussi le même que celui

de mon frère ; vous concevez l'importance de lui cacher les aventures de cette soirée.

Adèle penchait sa tête sur son sein, soulevé par une profonde douleur. — Grand Dieu, s'écria-t-elle en élevant les mains au ciel, faut-il que je sois obligée de lui cacher quelque chose? — Oui, ce qui vient d'arriver; n'êtes-vous pas innocente? Quel est votre crime? Votre amour pour mon frère. Quel est le mien? D'avoir joui d'un bonheur que je croyais devoir au plus doux sentiment de la nature. Femme charmante! Ma bien-aimée. Il s'approcha d'elle. — Eloignez-vous, s'écria-t-elle avec un mouvement d'horreur. — Vous ne pensez donc pas, ma chère, que la nécessité du secret doit établir entre nous des relations de confiance, même d'intime amitié; oui, il faut que nous soyons amis, bien bons amis. — Amis, dit-elle avec amertume; et elle murmura tout bas : l'amie de mon assassin!

Il s'approcha encore, et voulut prendre sa main. — Sortez, sortez, cria-t-elle de toutes ses forces, et, traversant la chambre avec la rapidité de l'éclair, elle entra dans le cabinet où dormait son fils, le prit dans ses bras, se mit à genoux, et, élevant la voix, dit au baron

qui l'avait suivie : Ose maintenant m'approcher. Songe que Dieu te voit, te juge, et veille sur l'innocente créature que je tiens.

Le baron reste interdit. Une lampe nocturne répandait sur cette scène une sombre clarté. La figure calme et douce de cet enfant, la pâleur de la mère, son regard animé, le ton solennel de son interpellation, le remords qui commençait à se faire sentir, rend Walser muet et immobile : il lui semblait voir la main du Tout-Puissant prête à le frapper. Adèle, gardant la même attitude, lui réitère l'ordre de sortir. — J'obéis, dit le baron, mais il faudra nous revoir. — Jamais, jamais, dit Adèle avec fermeté. — Mais réfléchissez à quel point vous dépendez de moi. — Je ne puis penser à autre chose qu'à ne point rester avec vous. Faut-il que j'appelle du secours ? — Eh bien, je vous écrirai ; il faut que je vous fasse savoir comment vous devez vous conduire avec mon frère ; car, pour Dieu ! qu'il ignore toujours... Adèle garda le silence ; il partit.

Elle remit l'enfant dans son berceau, tomba épuisée sur un fauteuil, et se livra au plus violent désespoir. Elle sentait douloureusement que, dût cette heure funeste rester un secret

pour Gotthold, elle n'en serait pas moins la plus malheureuse des femmes.

Lorsqu'elle put réfléchir, elle soupçonna que le baron appelait un hasard l'effet d'un plan combiné. Gotthold lui avait déja parlé de sa ressemblance avec son frère. Mais un même habillement, un même domino bordé d'un ruban pareil ! Cette rencontre au moment du départ précipité de Gotthold ! Cependant où le baron avait-il pu la voir? Et quel homme se jetterait ainsi dans un abyme de méchanceté ? Gotthold lui avait parlé de son frère avec estime, quelquefois avec une sorte d'enthousiasme. Non, un malheureux hasard avait tout causé.

Elle se déshabilla en versant un torrent de larmes. Tour-à-tour elle prenait des résolutions opposées l'une à l'autre. Enfin elle se coucha, pour n'être point exposée aux regards de Jeannette qui ne pouvait tarder à rentrer. Hélas ! elle eût voulu se cacher à tous les yeux.

Le sommeil, qui adoucit les peines du corps et les inquiétudes de l'esprit, a moins de pouvoir sur les souffrances du cœur. Madame de Drausen, en se levant, était pâle, et avait les yeux mouillés de pleurs, dont la source ne devait

jamais tarir. Sa seule réponse aux questions de ses amis fut : Gotthold est parti.

Lorsque Walser rentra chez lui, Godefroy, allant à sa rencontre un flambeau à la main, lui dit en le regardant fixement : Votre figure, monsieur le baron, ressemble à celle d'un homme qui n'a pas réussi. — J'ai réussi, Godefroy; elle m'a pris pour mon frère : la victoire était facile, mais... — Quoi donc, mais? Je hais ce maudit mot, qui ne s'accorde pas avec une bonne fortune. Si vous avez réussi, il n'y a point de mais. — Oui, Godefroy, j'ai réussi. — Elle est donc à vous? Vous soupirez. Le baron lui raconta comment les choses s'étaient passées. — Elle est à vous, monsieur le baron, en pouvez-vous douter? Il faut lui laisser le loisir d'arranger, de former un plan ; c'est bien la moindre chose. Elle ne tardera pas à voir qu'elle n'a de ressource que dans votre discrétion; c'est ce que comprend le mieux une jeune et jolie femme. — Je crains qu'il ne lui vienne dans l'idée que tout ceci n'est point l'effet du hasard, mais bien un projet concerté. — Tant mieux si elle le croit : elle n'en concevra que mieux qu'elle est dans votre dépendance. — Mais comment parvenir à lui parler? — Ecrivez

d'abord. — Et mon frère? — Oh! pour lui, de la manière dont nous nous y sommes pris, il court les champs pour huit jours au moins, et vous connaissez assez les femmes pour savoir qu'en huit jours on arrange bien des affaires avec elles. Godefroy reçut encore une bourse pleine d'or, et le lendemain Walser écrivit à madame de Drausen une lettre, dans laquelle il peignait l'excès de son amour. Il lui demandait un rendez-vous, prétextant qu'il avait des choses importantes à lui communiquer. Son messager devait aller prendre la réponse dans quelques heures.

L'infortunée lut la lettre : à chaque phrase elle sentit de plus en plus que tout devait être un secret pour Gotthold ; elle n'ignorait pas qu'elle était au pouvoir du baron, mais elle était résolue à lui opposer toutes les forces de son ame.

Ah! disait-elle, Gotthold va revenir. Lorsqu'il me dira : Mon Adèle, ma bien-aimée, nous voilà donc réunis pour toujours! Dans quelle attitude, avec quels regards pourrai-je le recevoir? Que lui dirai-je? Chaque mot sera un mensonge.

Elle se détermina à aller cacher dans une

profonde solitude sa honte et une infidélité à laquelle pourtant elle n'avait eu aucune part. Elle répondit au baron, lui reprocha la cruauté avec laquelle il lui rappelait un accident dont son cœur était brisé, et qui en avait arraché jusqu'au germe de l'espérance; elle l'invita à l'instruire de ce qui pouvait intéresser le bonheur et le repos de Gotthold; mais elle refusa absolument le rendez-vous qu'il demandait.

Sa lettre était l'expression d'un cœur plein de noblesse et de bonté; mais chaque phrase était empreinte du vif sentiment d'un malheur dont il était seul la cause.

Ce que le baron éprouva à cette lecture ressemblait aux remords; malheureusement son mauvais génie, Godefroy, était là. — Eh bien, lui demanda-t-il, où et quand la belle dame vous parlera-t-elle? — Jamais, dit Walser d'un ton d'humeur. — On a raison de dire que le diable n'est pire que lorsqu'il se fait saint. Quoi! vous êtes dans l'embarras de lui parler? Allons, allons, monsieur, du courage. — Mais, reprend le baron, elle me refuse net. — Mais elle vous a répondu. — Si tu savais ce qu'elle m'écrit! — Des mots, toujours des mots, et les huit jours vont s'écouler. — Enfin, que

puis-je faire à présent? — Ce que je vous avais dit de prime abord; lui faire connaître toute la vérité, lui dire que vous avez été entraîné par une violente passion; que les résultats de cette soirée peuvent être plus dangereux qu'elle ne le pense. Il faut l'effrayer. Dites-lui que si elle vous refuse un rendez-vous, vous lui ferez connaître combien elle est en votre pouvoir. Le temps est précieux, monsieur le baron, n'en perdons rien; sur-tout dites à la belle que votre aventure n'a pas été l'effet du hasard.

Le baron n'osait se reconnaître lui-même pour un scélérat. Il écrivit de nouveau à madame de Drausen; il la conjura, par le désespoir et le repentir auquel il était livré, de lui accorder un rendez-vous, dont elle-même marquerait la durée. Il espérait à son tour mériter, par ses regrets, un généreux pardon. Mais jurait qu'il ne partirait point sans l'avoir vue, sans lui avoir fait ses adieux, dût-il l'aller chercher au milieu des gens de sa maison, même auprès de son frère. Il terminait sa lettre par tout ce que l'amour peut dicter de plus touchant et de plus persuasif.

Il ne reçut point de réponse.

Eh bien? dit Godefroy. — Elle ne veut point

répondre, s'écria Walser avec amertume. — Vous avez paru trop bon, monsieur le baron. — Démon maudit! Mais j'écrivais à un ange. — Allons, monsieur, quand faudra-t-il mettre les chevaux?

Le baron ne l'écoutait pas. Il se remit à son bureau, et supplia encore une fois Adèle de lui accorder la faveur d'une seule minute d'entretien; il avait à lui proposer le seul moyen propre à assurer pour la suite son repos, et le secret inviolable qu'il fallait garder avec Gotthold. — Veuillez, ajoutait-il, veuillez, adorable Adèle, vous rendre, à huit heures du soir, sous le tilleul qui est à vingt pas de votre jardin, je vous y attendrai jusqu'à dix.

Adèle lui répondit par son messager: Je n'ai à parler qu'à un seul homme sur la terre de l'affreuse méprise qui m'a livrée à vous, dans une position dont vous avez si cruellement abusé. Vous avez agi avec moi non en homme, mais en scélérat. Oui, c'est à votre frère, à lui seul que je me confierai; il est aussi noble, aussi généreux que vous êtes infame. Je lui dirai le piége dans lequel vous m'avez fait tomber, les poursuites par lesquelles vous m'outragez encore. Ce cœur que vous avez déchiré

me dit que je ferai mon devoir en lui avouant tout, et qu'en cherchant à le tromper je serais en quelque sorte complice de votre crime. Je m'estime encore assez, et je vous méprise trop, pour consentir à un rendez-vous. J'attends votre frère; j'ai décidé de mon sort, Dieu décidera du vôtre.

Eh bien? demanda Godefroy. — Elle refuse; elle ne veut ni me voir ni m'entendre. — Vous ne lui avez donc pas dit les suites que pourrait avoir l'aventure? — Non. — Tant pis.

Le baron, conservait l'espérance de trouver Adèle; il se rendit à huit heures sous le tilleul, et l'attendit jusqu'à dix, mais en vain. Il l'aperçut se promenant dans le jardin; elle paraissait abymée dans la douleur: il en fut peu touché. La nuit il lui écrivit qu'il l'aimait depuis longtemps; que, dans le désespoir de sa passion, profitant de la ressemblance extraordinaire qu'il y avait entre son frère et lui, il avait imaginé la tromper sous un déguisement pareil à celui de Gotthold. Maintenant, ajoutait-il, je n'écoute plus que la voix du désespoir: redoutez-en les effets. Un homme réduit à cette extrémité ne revient jamais sur ses pas; il avance, attaque, renverse, détruit tout ce qui s'oppose à sa vo-

lonté; s'il faut qu'il périsse, il entraîne avec lui l'objet qui l'a réduit dans cet état. Pensez-y, Adèle; un amour dédaigné est plus terrible que la haine. Il faut absolument que je vous voie. Je vous ai suppliée; à présent j'exige. Je vous le répète, redoutez ma vengeance; elle tomberait non seulement sur vous, mais encore sur Gotthold.

Non pas aujourd'hui, mais demain. Telle fut la réponse que fit Adèle d'un main tremblante.

Tu avais raison, Godefroy, demain elle viendra. Je lui ai fait d'horribles menaces, et cependant j'aurais voulu être encore refusé, je l'aurais nommée un ange, et je me serais maudit. — C'est une femme, monsieur le baron: je l'ai toujours dit; ce sexe rit d'un amour timide, et pardonne tout à l'amour entreprenant. Ah! les femmes! les femmes!

Quoique le baron eût dit qu'il aurait voulu être refusé, il attendait avec une vive impatience l'heure du rendez-vous; il n'y en avait plus qu'une à s'écouler lorsqu'il reçut cette lettre d'Adèle.

« Monstre, quand tu liras ce billet je serai « à l'abri de ton pouvoir, de cet amour qui ne « serait qu'un poison pour moi. Homme vil,

« cœur infernal, es-tu content? Tu as pour « toujours rendu malheureux un frère qui t'ai- « mait; tu m'as precipitée dans un abyme d'hor- « reur et de honte. Je te maudis à l'heure où « les esprits infernaux apparaissent, heure à « laquelle j'écris ces lignes... Dieu! je n'en puis « plus; serais-je assez heureuse pour mourir? « Et toi, le plus méprisable de tous les êtres, « comment la nature a-t-elle pu imprimer sur « ton front un seul trait de l'homme vertueux? « Toi, plus haïssable que le péché même! Lâche « assassin! Je me meurs. Qu'à chaque instant « du jour le Dieu vengeur du crime remplisse « tes oreilles du nom de ton malheureux frère « et de l'infortunée Adèle. Qu'à ce cri tous tes « plaisirs soient empoisonnés. »

Après avoir lu cette lettre, Walser se livra à un emportement convulsif. — Godefroy, elle est partie! s'écria-t-il; cours vite, prends des informations.

Une heure après Godefroy revint. Adèle était partie à minuit avec son fils et sa domestique. Schauer, son hôte, l'avait accompagnée. Personne de la maison ne connaissait le lieu où il l'avait conduite; Adèle l'avait engagé par serment à n'en rien dire. On ne savait autre chose,

sinon qu'il fallait qu'il fût arrivé un grand malheur à la belle dame, car depuis le départ de Gotthold elle avait l'air bien triste.

Schauer, de retour, ne manqua pas à son serment.

Godefroy disait : Monsieur le baron, votre frère va arriver. Et le baron répondait : Oh! quand il apprendra... — Il n'apprendra rien, disait encore le valet, soyez tranquille ; votre Adèle est une héroïne, puisqu'elle est partie sans aller au rendez-vous où j'aurais parié ma tête qu'elle se serait trouvée ; mais il faut plus que de l'héroïsme pour avouer certaine aventure. Elle dira tout à votre frère, hors le vrai, et il ne saura rien, je vous en réponds. Maintenant, ce qui nous reste à faire est de nous éloigner d'ici. Le baron et son confident partirent.

CHAPITRE VII.

Les Frères,

Gotthold et le capitaine Palmer couraient à cheval sur la grande route. Dès le matin ils

étaient déja à cinq milles de Sandberg. Le capitaine fit à Gotthold le récit touchant et vraisemblable des malheurs d'une fille charmante, victime de la séduction, de sorte que le bon Gotthold jura de parcourir l'Allemagne, un mois entier s'il le fallait, pour secourir l'infortunée.

Dans chaque ville le capitaine semblait prendre des renseignements sur le sort de la jeune personne. Enfin, après avoir fait faire beaucoup de chemin à son trop confiant compagnon, il dit qu'il venait de recevoir une lettre qui lui apprenait qu'elle était sauvée, et en lieu sûr. Il commençait à se repentir de s'être prêté à tromper Gotthold, dont chaque jour il pouvait mieux apprécier l'esprit, le cœur, et les qualités aimables.

Pendant leurs courses Gotthold l'entretenait de son amour, de la beauté, de la candeur d'Adèle. Alors le capitaine était sur son cheval comme sur un brasier ardent, sur-tout un matin où (car il avait reçu du baron une lettre qui lui annonçait la méprise d'Adèle), quand il entendit vanter sa candeur, son innocence, il aurait voulu être à son régiment, ou plutôt dans un

ésert, aux frontières de la Bosnie. Lui qui n'avait jamais connu la peur, était tremblant devant Gotthold. Il lui fit ses adieux avec une émotion visible, le remercia de sa loyauté et de son dévouement, retourna à sa garnison, prit un congé de six mois, et fut les passer à Vienne pour n'être point exposé aux regards du frère de son ami Walser.

Gotthold prit alors la poste, et revint gaiement à Sandberg, empressé de revoir sa bien-aimée.

A peine a-t-il dit quelques mots à Jeannette, il monte vite à l'appartement d'Adèle : Jeannette et sa mère l'y suivent, en s'efforçant de retenir leurs larmes. La mère dit: Ah! M. Gotthold, Adèle est partie.

Gotthold reste immobile ; et voyant la mère et la fille tout en pleurs : Où est-elle allée ? s'écria-t-il.

La mère rapporta le peu qu'elle savait de ce départ précipité, appuya beaucoup sur l'air profondément triste qu'avait la dame depuis le départ de Gotthold, et dit qu'on la porta presque évanouie dans la voiture; que Schauer l'avait conduite, mais qu'à son retour il n'avait rien voulu dire.

On alla chercher Schauer qui était dans les champs. Il remit à Gotthold un paquet de lettres. Celui-ci le délia, et décacheta d'abord une lettre d'Adèle ; il lut :

« Je n'ai que des choses cruelles à t'appren-
« dre, cher Gotthold. Une douleur mortelle me
« laisse à peine la force de tenir la plume ; tu
« verras les mots tracés par ma faible main
« presque effacés par mes larmes.

« Ton frère, oui, ton frère, la nuit de ton
« départ, m'a indignement trompée. Ta taille,
« ta voix, tes habits, ton domino. Ah ! fatale
« ressemblance ! Il m'a séduite, déshonorée,
« assassinée, perdue. Il a jeté le masque, et
« m'a montré son ame dans toute sa laideur. Il
« nous menace tous deux. Je t'envoie ses let-
« tres et mes réponses. Comment pourrai-je te
« revoir, Gotthold ? Non, cela n'est pas pos-
« sible.

« O mon ami ! Je vais cacher ma vie et mes
« larmes à tous les yeux, sur-tout aux tiens.
« Il le faut. Comment celle qui a été livrée à
« ce barbare pourrait-elle se présenter avec
« toi à l'autel ?

« Aimée de toi, je croyais que le malheur ne

« pourrait jamais m'atteindre. Je croyais que « Dieu qui lit dans les cœurs souriait à un « amour aussi pur que les anges, qu'il protége- « rait deux cœurs qu'il avait unis; et il m'a aban- « donnée, et il a permis qu'un monstre flétrît « la femme destinée à l'homme vertueux !... Je « t'aimerai, je te pleurerai toute ma vie. Quoi ! « dans cet état d'abjection ! forcée de fuir celui « que j'adore, cachée dans une profonde soli- « tude !... Voilà le sort affreux réservé à ta mal- « heureuse amie. Lorsque tu liras cette lettre « je serai loin, bien loin de toi... Infortuné « Gotthold, tu croyais trouver à ton retour « amour et bonheur: et cet adieu !... Une éter- « nelle séparation !... Voilà tout ce qui te reste « d'Adèle.

« Si je t'avais caché... Ton frère m'en a donné « le conseil, et m'a menacée... Mais c'eût été « m'assimiler à lui; c'eût été m'avilir : même « dans tes bras j'aurais senti le remords ! O mon « bien-aimé, plains la malheureuse Adèle. »

Gotthold était en proie à des sentiments de douleur et de vengeance. Il descendit précipitamment au jardin pour savoir de Schauer où était Adèle, l'innocente Adèle; mais Schauer

était incapable de manquer à son serment. Il dit qu'il ignorait le lieu de la retraite d'Adèle; qu'il l'avait conduite à une distance de huit milles, et qu'il l'avait quittée selon ses ordres.

Gotthold monta à cheval, et prit le chemin qu'Adèle avait suivi avec le mari de Jeannette. Mais, dans l'endroit où celui-ci prétendait l'avoir quittée, personne ne put dire ce qu'elle était devenue.

Il revint, relut encore une fois la fatale lettre. Ce n'est qu'alors qu'il jeta les yeux sur celle de son frère et sur les réponses d'Adèle. Son empressement à voler sur ses traces l'avait seul occupé jusque-là.

Est-il possible? dit-il élevant la voix et répétant cette exclamation avec un accent déchirant; il versa un torrent de larmes. Quoi! je pleure! quoi! toutes les sources des larmes d'amour ou de pitié ne sont donc pas taries dans un cœur mortellement offensé? O monstre! ne crois pas qu'elles soient pour toi. C'est sur Adèle, c'est sur moi que je pleure. Et tu as été te cacher à l'ombre des tombeaux de nos aïeux! Ne vois-tu pas que ton crime, plus effroyable que le premier fratricide, a brisé les chaînes

de la mort, et rappelé à la vie nos respectables parents? Les voilà; ils viennent à mon secours, ils te maudissent.

Ses yeux étaient enflammés, ses cheveux se dressaient: il était debout, dans l'attitude d'un homme qui menace d'un poignard. Il avait prononcé ces derniers mots d'une si forte voix, que la famille de Jeannette se précipita dans sa chambre; mais il ne les vit point. Il poursuivit dans une espèce de délire. — Ombre de ma vénérable mère, je t'implore; vois la douleur de ton malheureux fils. Te voilà: approche, et dis-moi pourquoi un assassin et moi avons également puisé la vie dans ton sein. Que ne s'est-elle changée en poison la première goutte que nous avons sucée à cette source qui devait être pour nous une source d'amour! Tu n'aurais pas quitté la nuit des tombeaux à la clarté d'un jour sanglant. Vois-tu, ma mère, le soleil s'obscurcir dans de sombres nuages? Au lieu d'une rosée bienfaisante, ces nuages ne répandent que des gouttes de sang sur la terre frappée encore de la malédiction d'un Dieu, dont la foudre va pulvériser un nouveau fratricide. Ombres, éloignez-vous! vous tentez en vain de me retenir: le ciel demande vengeance! vengeance! En

parlant ainsi il marchait à grands pas, écartant des bras Jeannette et sa mère. Il tomba dans un fauteuil, sans voix et sans mouvement. La jeune femme s'approchant lui dit : Bon Gotthold, ne connaissez-vous plus vos amis? — Ah! te voilà, mon Adèle (prenant Jeannette pour madame de Drausen); te voilà, mon ange; mais pourquoi pleures-tu? Nous allons être si heureux! Ah! regarde-moi; que je voie tes beaux yeux pleins d'amour se fixer sur ton Gotthold, sur ton époux bien-aimé.

Jeannette sanglotait. Il se leva vivement, porta sur elle un œil égaré; tous gardaient le silence: il s'écrie ensuite d'une voix déchirante : Je croyais que c'était elle! Je le vois, mon malheur n'est que trop certain. Enfin, épuisé, il perdit entièrement l'usage de ses sens. Ses amis, désolés, crurent qu'il allait expirer. On employa tous les moyens de le rappeler à la vie. Une respiration courte et pénible fit connaître qu'il existait encore; mais, hélas! pour souffrir. Peu à peu il ouvrit les yeux, et dit : Qu'est-il donc arrivé? — Pour l'amour de Dieu, lui répondit la mère, revenez à vous. Vous invoquiez des esprits; vous parliez de sang, de fratricide, de vengeance, de malédiction. J'en

suis toute tremblante. Voyez-vous des esprits, monsieur? Dites-nous donc ce que vous voyez? — Je vois un avenir sombre, terrible, où la lumière ne pénètre pas. — Cher Gotthold, recourez à la prière.

A la prière! il mit sa main à son front, couvert d'une sueur froide. Schauer s'approcha de lui, et lui dit tout bas : Mon cher monsieur, tâchez de vous remettre, songez que ma femme et sa mère ignorent... — Je vous en prie, monsieur, qu'on me laisse, dit Gotthold d'un ton de douceur. J'ai été profondément offensé; oui, l'offense est telle qu'aucun abyme, pénétrât-il jusqu'à l'enfer, n'est aussi profond. De grace, qu'on me laisse seul.

Schauer emmena sa mère et Jeannette, qui étaient inconsolables. — Non, dit Gotthold en se levant, le monde ne dira pas que j'ai condamné mon frère dans cette colère bouillante où jettent l'amour, la jalousie, et la vengeance, quoique j'aie appelé sur sa tête la malédiction de nos parents... Mais n'est-il pas coupable, plus coupable que s'il m'avait ôté la vie qu'il a remplie d'amertume? Non, je ne peux plus revoir ce frère orné de toutes les vertus, plein du sentiment de l'amitié fraternelle, ce frère

autour duquel mon imagination aurait placé tous les anges du ciel. Il est mon assassin, celui d'Adèle. Il a effacé de son cœur et de sa mémoire le jour où notre vertueux père, expirant, prit nos mains, les serra, et nous donna sa bénédiction; le jour non moins douloureux où notre mère, cet ange de bonté, prête à aller rejoindre l'ame bienheureuse de son époux adoré, nous dit: Mes fils, ne vous séparez jamais; soyez aussi unis que vous l'avez été dans mon cœur maternel; soyez les plus tendres des frères: que j'emporte dans la tombe la douce idée que vous vivrez pour vous chérir. Que Dieu vous bénisse dans tout le cours de votre vie comme je le fais en cet instant.

Non, non; il ne doit rester au coupable dans la nature ni excuse, ni refuge. La main vengeresse de Dieu doit en tous lieux s'appesantir sur lui.

Etait-ce donc le feu dévorant de la volupté, ou la haine pour un frère, ou l'enfer qui agitait son cœur et le poussait au mal? O ciel! Sous ma figure! Le scélérat! Il a pris ma voix pour m'enlever une épouse qui m'était si chère; il a à-la-fois blessé mon cœur d'un trait mortel et couvert son front d'une honte ineffaçable. S'il

avait agi dans l'ivresse du vin, ou dans l'ivresse plus forte d'une passion déréglée ;... mais, non : son plan était concerté, réfléchi. La volupté même est empreinte de plus de vertu qu'il n'y en avait dans sa volonté. Non, la grace est muette, la pitié ne peut naître, le pardon est impossible... O monstre ! je vais, oui, je vais... Et en partant il prit tout-à-coup le chemin d'Edelbach, le cœur plein d'une douleur affreuse et de la soif de la vengeance.

CHAPITRE VIII.

L'orage. — La Vie humaine. — Le Voyage.

Gotthold, en allant aux terres de son frère, ne pensait qu'à se venger : sa vie lui était à charge, comment aurait-il pu vouloir épargner celle du coupable? Tout en marchant il mettait ses sinistres projets en système, et cherchait à les couvrir du manteau d'une vertu héroïque. Les anciens, se disait-il, ont fait l'éloge de la vengeance ; le cœur y applaudit, la justice même l'autorise. Il me semble que le lâche hypocrite ne fait une vertu du pardon qu'afin

de pouvoir, avec impunité, blesser autrui dans son honneur, envahir ses biens, ou attenter à sa vie. Il entra dans une église, où il entendit un sermon sur l'oubli des injures. Ce sermon lui déplut. A la sortie du village il vit une jeune femme assise devant une chaumière, et allaitant deux enfants : il ne s'y intéressa point. Ce sont deux jumeaux, dit la mère avec un sourire, tous les deux garçons. Il fit quelques pas en arrière. La mère continua d'un air satisfait : Quand je les vois tous les deux s'attacher à mon sein, quand j'aperçois leurs petites mains se chercher, je pense avec joie, ne le pensez-vous pas aussi monsieur? qu'ils sauront partager ensemble la bonne ou la mauvaise fortune; qu'ils se tendront réciproquement une main secourable, qu'ils se chériront !

Gotthold se mit à fuir comme un insensé. — Au diable, dit-il, les paroles de cette femme; Walser n'a-t-il pas puisé l'existence à la même source que moi? et n'a-t-il pas foulé aux pieds les lois les plus sacrées de la nature?

Le lendemain il arriva aux limites des terres de son frère : il avança dans le bois, en s'écartant de la grande route pour n'être reconnu de personne.

Mais le ciel commençait à s'obscurcir ; comme il descendait dans le vallon, les éclairs brillaient, les vents sifflaient à travers les arbres des forêts. Gotthold avançait, le front calme, et saluant à peine un vieillard qui, de sa porte, observait la marche de l'orage. — Monsieur, lui dit le brave homme, entrez ici : le nuage approche. — Je n'en ai pas le temps, mon père. — Vous en avez le temps, à moins que vous n'ayez quelques bonnes intentions qui ne souffrent pas de retard.

A ces mots, Gotthold s'arrête; il regarde le vieillard : c'était un cultivateur, mais son visage avait des traits nobles ; une douce sérénité brillait dans ses yeux. — Voyez, poursuivit le vieillard, les eaux vous arrêteront en chemin. — Quelles eaux ? — Celles qui viendront du débordement des rigoles, causé par l'averse. — Dans quelques heures elles s'enfleront comme la juste colère des hommes. — Je pense, dit le vieillard, que la colère ne peut jamais être juste. Et il cria dans la cabane : Marie, apportez-nous des sièges. Si vous voulez, monsieur, nous regarderons de ce toit les effets de l'orage. La fille apporta des escabeaux. Ils s'assirent.

Le nuage était presque au-dessus d'eux ; les

éclairs se succédaient rapidement, les coups de tonnerre redoublaient, la pluie tombait par torrent.

Voilà un temps épouvantable, bon père, et vous demeurez sous un toit exposé à toutes ses injures. — L'orage passera ; le toit est protégé par cette montagne. Voyez-vous, monsieur, comme les nuages se rompent là-bas? Il serait à souhaiter qu'il y eût dans le cœur de l'homme un mur contre lequel les orages des passions pussent ainsi se briser.

— Ne faut-il pas qu'il y ait des orages dans le cœur de l'homme?

— Oui, sans doute; mais il faudrait que l'homme, au lieu de s'y laisser entraîner comme un papillon, s'élevât au-dessus comme un aigle. Il y a assez de tempêtes excitées par un malheureux destin sans qu'on y ajoute encore celles de ses passions. Celui qui pourrait maintenir son ame dans un état de tranquillité se procurerait un grand bien. N'est-ce pas un beau coup-d'œil que celui du port sur une mer calme, où des vaisseaux ne donnent aucun signe d'agitation ?

— La vie de l'homme a-t-elle un port?

— Oui, le sommeil et le tombeau ; le som-

meil chasse le trouble du cœur, et le transporte dans un monde idéal, où il lui procure des rêves agréables.

Qu'êtes-vous donc, mon père ? dit Gotthold regardant le vieillard d'un air étonné ; votre habit annonce un paysan, et cependant vous ne l'êtes pas. — Je le suis ; qui vous prouve le contraire ? — Le langage dans lequel vous exprimez vos pensées. — Monsieur, quoique simple cultivateur, mon père vécut dans l'opulence. L'homme veut toujours s'élever. Je fus envoyé à une université ; j'avais de l'ambition, je voulais être plus que mon père. Tantôt poussé par les orages de la vie, tantôt sachant les dominer, j'ai reconnu enfin qu'il ne pouvait y avoir pour moi de repos que dans l'état de mon père. Mais, monsieur, ajouta-t-il avec un peu d'émotion, je n'y trouvai point entièrement ce bonheur tant desiré, quoique bien résolu à borner mes vœux. J'eus une femme qui n'était point née pour mon état : l'amour rend tous les sacrifices aisés ; mais ma mère n'avait pas eu, comme ma compagne, des sacrifices à faire. Ma fille, que vous venez de voir, est bien née dans cet état, mais il me semble que c'est une tourterelle dans un nid de fauvette ; elle y

est née, mais ses ailes dépassent de beaucoup le nid!... Je n'ai point été malheureux; j'espère que ma fille, mon unique appui, ne le sera point. J'ai vendu mes champs; ma cabane, je vais la quitter : vous voyez que je me laisse encore une fois embarquer sur une mer orageuse; j'espère que nous n'en souffrirons pas trop; j'ai préparé à ma chère Marie un sort plus favorable ; c'est beaucoup.

Le vent qui changea, poussant la pluie avec violence sous le toit, ils entrèrent dans la cabane.

Marie était tout occupée à ranger, à emballer; le père et la fille devaient quitter dans deux jours leur modeste asile.

Ma chère Marie, dit le vieillard, nous n'avons ici d'adieu à faire à personne, à moins que ce ne soit au repos dont nous jouissions. Marie, souriant, suspendit son travail, et dit : Malgré nos espérances, il m'en coûtera de quitter ces collines, ces chênes élevés, ces vallons silencieux, et notre cabane.

Gotthold était surpris de la tranquillité avec laquelle le vieillard sortait d'une retraite paisible pour se jeter dans un avenir obscur et incertain. Mais Gotthold n'en faisait-il pas au-

tant? Cependant le calme qu'il affectait n'était qu'apparent; il cachait les nuages qui s'amoncelaient dans son cœur.

Il voulait partir; le vieillard l'engagea à passer la nuit dans la cabane. — Voyez, monsieur, le nuage plane sur la montagne; où voulez-vous aller? vous ne pourrez la franchir.

— Il le faut, brave homme, s'il plaît à Dieu.

— Vous voyez bien que ce n'est pas sa volonté, à moins que vous ne vouliez aller au secours de quelque malheureux. Dans ce cas, je vous conduirai jusqu'au haut de la montagne.

— Non, je ne vais point au secours d'un homme; mais si j'allais pour en punir un!

— Etes-vous son juge? — Oui, oui, s'écria Gotthold, paraissant contenir avec peine un mouvement de colère, il m'a offensé.

— Laissez donc une nuit au coupable pour son repentir, et à vous pour la réflexion; vous sentirez que vous ne pouvez être juge dans votre propre cause. — Je peux l'être, oui, par le ciel, je peux l'être. — Vous n'êtes pas de sang-froid, jeune homme; votre œil est en feu, vous êtes entraîné par l'orage des passions, comme

le papillon, et vous ne savez pas, comme l'aigle, porter votre vol au-dessus des nuages.

— Ecoutez : on déshonora ma femme.

—L'action est affreuse! — Et c'est mon frère! — Elle est encore plus horrible! Mais alors Dieu, la nature, et les esprits, sont entre vous et la vengeance. — Dieu ne doit-il pas juger les crimes? — Il les juge, parcequ'il est Dieu. Vous êtes homme, et vous haïssez. La haine est un mauvais juge. Voudriez-vous conduire votre frère sur un échafaud, aux yeux du peuple? — Non! mon Dieu, non. — Vous ne voudriez pas être son bourreau, et vous voulez devenir son assassin! — Quand la loi se tait la haine peut parler. — Pour l'amour de Dieu, ne partez pas, jeune homme. Le droit est pour vous, mais il sera encore pour vous dans un an. Laissez au temps le soin d'étouffer en vous la colère et l'esprit de vengeance. Pardonnez à votre frère. — Que je lui pardonne! ce serait un acte de faiblesse. — Soit; mais le souvenir de cette faiblesse vous accompagnera dans la vie comme un ange tutélaire; à chaque faute que vous ferez vous-même il portera dans votre ame ce doux mot : *Pardon*. — Quoi! je par-

donnerai à mon assassin ! — Donnez-lui du temps pour qu'il puisse faire décider cette question par celui qui nous juge tous. Une longue vie, lorsqu'elle est vertueuse, peut tout réparer. Voulez-vous précipiter dans les enfers la moitié de vous-même, avant qu'il ait pu faire pénitence, et vous y précipiter avec lui, pour que vous soyez vengé? Il déshonora, dites-vous, l'objet de votre amour; pour commettre une action aussi horrible, il faut qu'il y ait été entraîné par une passion infernale. — La passion est-elle une excuse? — Quand vous voulez tuer votre frère, n'y êtes-vous pas excité par la passion de la vengeance? Et la vengeance n'est-elle pas pire que l'amour de la voulpté? Je vous en supplie, réfléchissez avant votre départ : si dans ce moment rien ne vous arrête, vous serez doublement coupable, car moi, votre bon ange, je vous donne un avis salutaire; mais ni un ange, ni même un homme ne l'ont peut-être averti : peut-être la voix d'un séducteur l'aura attiré et lui aura montré la route.

Gotthold pensa à Palmer, à la manière dont il l'avait promené comme un fou pendant qu'on précipitait Adèle dans un abyme de malheurs. Tous les poignards du crime et du désespoir

frappèrent encore une fois son cœur; il quitta précipitamment le vieillard, et courut sur la montagne par un chemin qui était encore impraticable.

Avant de mettre le pied sur le domaine de son frère il fallait qu'il passât par Kaltenthal, où était le caveau de la sépulture de ses ancêtres. Un frère lai, de l'ordre des cordeliers, vieillard de quatre-vingts ans, habitait un petit ermitage près de la chapelle, et était chargé de l'entretien des lampes qui l'éclairaient.

Gotthold regardait d'en haut la petite tour qui se voyait à travers les arbres dorés par le soleil couchant. Il était incertain s'il entrerait dans la chapelle. Il descendit lentement la vallée, et arriva près de l'ermite qui faisait sa prière du soir.

Si ma faible vue ne me trompe, dit le vieillard, vous êtes le baron Gotthold : je n'espérais revoir aucun des deux frères; graces à Dieu je les ai vus tous les deux, car il y a quelques jours que le baron de Walser vint ici. — Mon frère est venu ici? — Oui, et il est allé visiter les tombes de vos ancêtres, qui depuis deux cents ans sont déposées dans ce lieu. — Et

moi, vénérable père, je veux aussi les voir. — C'est fort bien fait; l'homme devrait de temps en temps visiter les tombeaux, et sur-tout ceux de ses aïeux; cette vue, monsieur le baron, porte quelque consolation dans l'ame.

Le pieux ermite, ayant pris une lumière et la grosse clef rouillée, descendit avec Gotthold de la chapelle dans un grand caveau souterrain.

Gotthold, à la vue de ces cercueils, fut saisi d'une vive émotion. — Connaissez-vous tout ici? dit-il au père à voix basse. — Je connais mieux les morts que les vivants, répondit le vénérable vieillard: ces deux tombeaux, monsieur le baron, sont ceux de vos père et mère.

Un saint respect s'empara de Gotthold; il posa sa main sur son cœur, qui battait fortement. — Quel est, dit-il, ce grand cercueil? — Deux frères y reposent; votre grand-père Paul et son frère Joseph. Je les ai connus tous les deux: ils ne vécurent pas en frères; ils se haïssaient. Le baron Joseph, qui était le cadet, mourut à la fleur de son âge des chagrins que lui avait causés son frère: celui-ci ne lui survécut pas long-temps; à sa dernière heure il voulut qu'on plaçât son corps dans le cercueil de son frère, afin, disait-il, que nous soyons réu-

nis. Hélas! il avait attendu trop long-temps.

Oh, mon Dieu! dit Gotthold extrêmement troublé : et il se mit à genoux devant le cercueil où deux cœurs aigris par la haine avaient confondu leur poussière. Des larmes abondantes coulaient de ses yeux. — Oui, monsieur le baron, il y a quelque chose de bien touchant dans le tombeau de deux frères. Et le vôtre, celui de notre seigneur?... — Mon père, lui avez-vous montré ce cercueil? — Oui, et comme vous il m'interrogea. Tandis que je lui racontais ce que je viens de vous dire, il devint pâle comme la mort, et si tremblant que j'en fus effrayé. A genoux dans la même place où vous êtes présentement, et mettant les mains sur ses yeux, il s'écria d'une voix lamentable: O mon frère! mon frère! Moi, vieillard, je fus obligé de le soutenir en le conduisant au haut de l'escalier, tant ses jambes étaient tremblantes. Quand nous fûmes à la chapelle, il voulut encore savoir des détails sur les deux frères ennemis. Ah! s'écria-t-il, si vous m'aviez raconté cela il y a un mois!...

Il resta long-temps assis sur les marches de l'autel, les yeux fixés à terre, secouant sa tête de temps en temps; et lorsqu'il partit, je l'en-

tendis encore deux fois dire, avec un long soupir: Ah! mon frère! mon frère! Monsieur le baron, lui dis-je, votre frère et vous êtes encore vivants. S'il y a de la division entre vous, grace à Dieu il n'est pas trop tard pour le pardon, comme il l'était avec le baron Paul.

—Graces à Dieu, il ne l'est pas pour moi, vénérable père, dit Gotthold. Il mit la main à son front, resta long-temps dans cette attitude, ensuite il arracha un feuillet de son portefeuille, et écrivit au crayon le billet suivant:

« J'étais en chemin pour t'aller trouver, « homme pour qui rien n'est sacré; j'allais, le « cœur navré et animé par l'esprit de vengean- « ce... Un ange protecteur t'a conduit dans le « caveau de nos ancêtres, au tombeau de notre « grand-père et de son frère; moi, j'y suis entré « guidé par l'ange conciliateur. Je t'écris ceci « sur le cercueil qui contient les cendres de ces « deux frères ennemis: que Dieu leur fasse grace « comme je te pardonne; mais nous ne nous « reverrons jamais.

« Ton frère, GOTTHOLD. »

Il cacheta ce billet, et pria le vieil ermite de

le porter à son frère, à Edelbach, mais seulement dans trois jours.

Vous êtes si près, monsieur le baron.

— Trop près, mon père, croyez-moi, trop près. Il se mit encore à genoux près du cercueil des deux frères, pria pour eux, ensuite donna un baiser religieux aux tombeaux de son père, de sa mère, et invoqua l'intercession de leurs ames bienheureuses auprès du Tout-Puissant pour qu'il daignât calmer sa blessure, et lui donner la force de supporter ses maux.

Après avoir fait de riches dons à l'ermite, il retourna au lieu d'où il était venu, et frappa à la cabane du cultivateur.

C'est vous! dit le vieillard qui avait craint d'apprendre une mauvaise nouvelle; et, approchant sa lumière du visage de Gotthold, Dieu merci, vous souriez; quel bon ange vous ramène?

—L'ange conciliateur; il m'est apparu, grace à vous, mon père. Vous avez attendri mon cœur; deux morts l'ont ébranlé. Je suis mieux; veuillez me donner un gîte.

On lui servit un repas frugal.

Quand je pense, brave homme, dit Gotthold d'un air réfléchi, que tout n'est que néant, que l'orgueil et l'envie sont les maîtres de notre existence, je regarde ma vie en pitié. Il n'est que trop vrai, le bonheur n'est qu'un songe, et le réveil est le malheur. — Oui, monsieur; mais ce songe tient si fortement à la vie des hommes, que si on l'en détachait il ne resterait autre chose que la faux destructive de la mort. — Et si le monde céleste était un rêve de l'avenir! — Alors la vie serait entre deux beaux rêves; mais la vertu est au-dessus de tout; elle ajoute un charme à ce bonheur que vous nommez un songe; elle donne au malheureux qui veille un contentement intérieur, et la douce espérance d'un bonheur réel dans le céleste séjour.

La voix du vieillard devenait plus tendre, son visage était radieux, le calme d'une ame où le remords n'est jamais entré se peignait dans son regard élevé vers le ciel.

Une lueur de cette heureuse sérénité pénétra dans l'ame du jeune homme. Il tendit la main à son hôte, et lui dit: Dès ce jour, bon père, nous sommes inséparables; je vous accompagnerai par-tout. — Je ne veux point profiter

d'un moment d'enthousiasme : demain nous en parlerons ; mais je bénis le ciel de ce que je vous vois aujourd'hui plus tranquille.

Gotthold se jeta sur son lit.

La douleur d'avoir perdu sa chère Adèle se changea en une tendre mélancolie qui ne le quitta plus.

Le lendemain il fut sur la plus haute montagne ; il s'assit sur la pointe du rocher le plus élevé. Au-dessous de lui étaient d'épaisses forêts ; plus bas, d'un côté, des prairies fertiles, arrosées de rivières ; de l'autre, des villes et des villages. Après avoir admiré les beautés sublimes de la nature, il porta ses yeux et son esprit vers le Créateur, et pensa qu'il ne pourrait retrouver sa chère Adèle que dans son sein. — O mon Dieu ! s'écria-t-il, ai-je encore long-temps à rester sur cette terre ? Abrége la route au pauvre voyageur privé de sa compagne.

Il lut encore une fois la lettre de son amie, et y aperçut ce que son désespoir l'avait empêché de lire. Dans un post-scriptum étaient ces mots :

« Je te demande, cher Gotthold, comme « une preuve d'amour, de ne faire aucune dé- « marche pour découvrir ma retraite. »

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

Je t'ai donc perdue pour toujours! s'écria-t-il, mon Adèle, ange de douceur et de bonté, céleste créature (des larmes d'amour et de peine coulaient le long de ses joues)! Je t'obéirai, je ne te chercherai pas, mais je serai inconsolable. Ame pure! il est un lieu où nous nous réunirons pour toujours. Et l'écho répétait : *Pour toujours.*

Il descendit lentement la montagne: le vieillard venait au-devant de lui; son absence l'avait inquiété.

Hier, mon père, lui observa Gotthold, vous m'avez dit : Nous en parlerons demain. Eh bien, dès ce moment je reste avec vous. Aucun mortel n'a parlé comme vous à mon ame. Vous vous êtes nommé mon ange tutélaire; soyez-le donc toujours, soyez le protecteur, le guide d'un infortuné dans cette vallée de larmes.

— J'y consens, bon jeune homme, dit le vieillard en lui tendant la main.

— Votre nom, mon père?

— Hagemann.

— Eh bien, Hagemann sera mon nom, car veux être votre fils. Dès mon enfance le sort a été contraire. Je me sens dégagé des obligations que mon titre m'imposait. N'ayez au-

cune crainte de mon changement; si le lieu où vous devez fixer votre séjour vous est indifférent, allons bien loin d'ci; j'espère que nous y trouverons, vous plus de bonheur, moi plus de repos.

— Dieu le veuille!... Mais vous m'intéressez; vos desirs sont les miens.

Ils retournèrent ensemble à la cabane. Gotthold dit qu'il avait à terminer une affaire à Sandberg. Ils convinrent de l'endroit où ils se retrouveraient.

J'ai oublié, dit le vieillard, de vous demander votre nom. — Gotthold; je ne veux pas quitter ce nom : il m'a procuré un bonheur divin, détruit, hélas! par un homme portant un autre nom qui m'appartient également, mais que je ne veux jamais entendre prononcer. Ainsi je m'appellerai Gotthold-Hagemann. Consentez-y, je vous en prie.

— Comme il vous plaira. Mais vous pouvez vous réserver le droit de changer à nos conventions ce qu'il vous plaira par la suite.

— Non, non; donnez-moi votre nom, et je vous donnerai en échange une tendresse vraiment filiale.

Le vieillard lui tendit les bras. Ils se serrèrent

mutuellement avec émotion. Ainsi se fit le pacte d'une inaltérable amitié.

Une heure après Gotthold prit le chemin de Sandberg.

Il n'eut pas de peine à faire consentir Schauer et sa famille à venir avec lui à sa terre de Linsen.

Regardez, dit-il à Schauer, après être descendu de voiture, et traversant à pied avec lui des champs fertiles : vous serez, je crois, ici dans votre élément. Ces terres sont susceptibles d'améliorations. Il y a long-temps que j'ai l'intention de vous établir dans mon bien.

—M'y établir, monsieur le baron, dit Schauer ouvrant de grands yeux, mais en quelle qualité ?

— En qualité de mon ami, et de mon régisseur pour la vie.

— Je ne possède rien, monsieur le baron.

— Mais vous avez mon amitié, ma confiance. Mes terres ne peuvent être mieux régies que par vous. Prenez connaissance des titres, faites vos conditions ; mais hâtez-vous, car il faut que je parte.

Schauer parcourut à cheval les possessions de Gotthold ; il calcula, examina les comptes,

et dit : Vous êtes riche, monsieur le baron. — Oui, je le suis : ces terres rapportent plus que ma tante ne le croyait, car on la trompait. Dépêchez-vous de rédiger le bail : je veux qu'il soit de vingt ans : sur-tout, mon ami, n'oubliez pas que Jeannette sera bientôt mère ; je desire que vous et les vôtres soyez heureux.

Schauer rédigea le bail suivant l'intention de Gotthold, qui trouva encore trop considérable la rente qu'on voulait lui faire. Enfin, après un combat de générosité et de délicatesse, ils tombèrent d'accord. Gotthold dit à quel nom et à quelle adresse ses revenus devaient lui être envoyés. Ils retournèrent au salon où étaient Jeannette et sa mère, qui paraissaient un peu embarrassées dans ces beaux appartements.

A présent, cher Jeannette, dit Gotthold, je suis votre hôte ; c'est vous qui êtes maîtresse ici. Les riches moissons que vous voyez vous appartiennent.

La joie animait le teint de l'heureuse Jeannette.

Quoi ! tout, dit-elle, regardant moins les champs que les beaux fauteuils de satin, les glaces, le lustre, en un mot tout le riche

ameublement, et elle regardait son mari comme pour lui dire : Est-ce bien vrai?

Oui, ma chère, nous régirons les biens de notre bienfaiteur. — Oh! que vous êtes bon, monsieur le baron ; je remercie le ciel de nous avoir donné des cœurs dignes de votre généreuse confiance. — Ne m'appelez pas davantage monsieur le baron, Jeannette, ne suis-je pas ce Gotthold, votre compagnon dans la petite boutique de rubans. Rappelez-vous la planche étroite du fossé. Ce petit chemin qui vous semblait périlleux vous aura conduite à un heureux sort.

— Ah! s'écria Jeannette, votre main bienfaisante nous a fait passer rapidement de la mauvaise à la bonne fortune : mais je n'oublierai jamais la petite boutique. — Ni moi, dit Gotthold en soupirant, car il pensait que c'était là qu'il avait revu Adèle. Jeannette lut dans sa pensée, et, par un coup d'œil significatif, lui fit entendre qu'elle comprenait ce qui se passait dans son cœur.

Vous la retrouverez, lui dit-elle ; le ciel doit ce prix à vos vertus.

Gotthold leva les yeux au ciel. Ensuite il

embrassa précipitamment l'heureuse famille, et disparut comme un éclair.

Généreux Gotthold, dirent en même temps Schauer, Jeannette, et sa mère, ne goûterais-tu pas un jour le bonheur, quand tu le répands sur nous avec tant de délicatesse !

Ce ne fut qu'une heure après le départ de leur bienfaiteur qu'ils parcoururent les vastes appartements.

Mon Dieu ! dit Jeannette en essuyant avec son tablier des larmes de joie, je suis donc maîtresse ici ! Ah ! bon Gotthold ! Et elle pensait encore à la boutique.

Gotthold arriva à la ville où l'attendaient Hagemann et sa fille.

Où irons-nous maintenant ?

Gotthold proposa de se diriger vers Hidelberg. Ils achèteraient une ferme et beaucoup de terres labourables. Hagemann n'entendit pas sans trouble nommer cet endroit : il était né dans les environs : il accepta avec plaisir.

On partit, et on voyagea à petites journées, afin de trouver un beau site et une retraite telle qu'ils pourraient s'y établir. Quand ils eurent trouvé ce qu'ils cherchaient, Gotthold en ins-

truisit Schauer, qui seul connut cette demeure, où il lui envoyait les revenus de ses terres sous le nom de Hagemann.

Jeannette et sa mère ignoraient ce qu'était devenu Gotthold; car, quoiqu'il les aimât beaucoup, il avait dit à Schauer: « Pour qu'un se-« cret soit bien gardé, il ne faut pas mettre les « femmes dans la confidence. »

CHAPITRE IX.

LAURETTE A ISABELLE.

Sois tranquille, Isabelle, Georges est parti; mais, fût-il ici, il n'y aurait plus je crois de danger. Ma mère, qui s'était aperçue que le jeune homme me suivait par-tout, et que les regards qu'il me jetait à la dérobée étaient expressifs, en conçut de l'inquiétude, et en fit part à mon père, qui depuis ne cessait de me faire des sermons sur les imprudences de la jeunesse et sur le danger de se livrer aux illusions flatteuses de l'amour: il est vrai qu'un moment j'ai cru aimer; à présent j'en ris: je sens fort bien que Georges n'est ni un dieu ni

un demi-dieu, mais ce beau jeune homme commençait à m'émouvoir fortement. Je rougis en t'écrivant cela, cependant sois tranquille; ce baron Georges qui, comme un enfant, tend son bras à la vue d'une couronne, qui voudrait saisir à-la-fois le laurier de la gloire, le myrte de l'amour, et l'olivier de la sagesse, ne sera pas mon mari. Il veut se lancer dans le monde, espérant y réaliser ces beaux projets. Oui, ce Georges sera un homme d'un extérieur avantageux; on dit qu'il ressemble à son oncle Gotthold, dont tout le monde parle avec éloge; mais Georges est plus beau l'après-midi que le matin, le soir plus aimable qu'à midi, et le lendemain il n'est plus rien de tout cela. Courageux jusqu'à la témérité, son cœur paraît éprouver cette vive chaleur, cette exaltation qui sied si bien à la jeunesse; mais le caprice domine chez lui; il ne se ressemble jamais deux jours de suite. Son langage est si flatteur, qu'il séduirait la vertu même; pourtant son ame est pure, il est réellement vertueux.

La lecture de ses lettres aurait pu me rendre amoureuse, car il a un style entraînant. — Je crois, disait sa sœur Julie, qu'il rêve encore mieux qu'il n'écrit, car en rêvant... mais en

veillant... Il vendrait son amour pour un trône, et ensuite le trône pour une coquille de noix, seulement pour montrer le peu de cas qu'il fait du trône. Voilà l'homme qui.... eh bien oui, qui m'a offert son cœur.

Un samedi, c'était son jour d'enfantillage, il me trouva seule au jardin. Le son de sa voix était si doux, chaque comparaison qu'il faisait me flattait tant, que mon pauvre cœur se serait trahi, si cette figure de Janus n'eût pas changé tout-à-coup et pris un tout autre caractère. Après des plaisanteries un peu hasardées, il me dit d'un ton assez léger : Chère Léonore, je vous aime beaucoup.

Je me suis assise.

Vous riez! quoi, vous riez! me dit-il en colère. — Comment pourrais-je m'en empêcher quand je vois un homme qui vous dit, Je vous aime, comme on dirait, Il fait beau temps aujourd'hui, et qui dans le même jour vous offre dix caractères différents.

Moi, si j'aime jamais, je veux que ce soit un homme qui n'en ait qu'un et que ce caractère lui donne une certaine dignité. L'amour peut faire naître l'amour : vous ne savez pas vous-même si vous aimez.

Voilà, ma chère Isabelle, tout ce qui se passa entre nous deux; il me quitta, et je t'avoue que, malgré ma fausse gaieté, j'avais plus envie de pleurer que de rire, car je l'aimais, je crois.

Mon père me représenta la grande distance qui existe entre nos rangs, l'orgueil du baron son père, et la différence de notre religion. — Tranquillisez-vous, dis-je à mon père; l'obstacle serait plutôt dans la différence de nos caractères et de nos sentiments, car, pour le reste, si j'en crois ce qu'on dit, l'Amour a toujours un bandeau sur les yeux.

Julie me raconta qu'il avait déclaré à son père son amour pour moi, ce qui avait donné tant d'inquiétude à celui-ci, qu'il lui avait ordonné de voyager.

Je t'assure, chère Isabelle, que j'aurais été baronne de Walser si j'avais voulu sacrifier ce qui fait le charme d'un amour innocent et d'une amitié pure.

Je sais aussi par Julie que le père de Georges lui a destiné la fille de son ami le colonel de Berg.

Le baron me parla un jour de ce mariage : je lui ai conseillé de ne pas même laisser en-

trevoir à son fils qu'il le voulait; car, monsieur le baron, lui ai-je fait observer, si vous lui dites, *il faut*, vous n'en obtiendrez rien.

— Mademoiselle de Berg est une des plus riches héritières du pays, ma chère. — Les richesses du Pérou et des Indes dussent-elles être sa dot, je le connais, après les mots *il faut*, une Bohémienne aurait la préférence.

— Mais, ma chère enfant, Aurore est plus belle que son nom : si vous l'aviez vue !... — Fût-elle Vénus, ces mots, *il faut*, l'empêcheraient de l'épouser.

Le départ du jeune baron tranquillisa le père et mes parents, et moi je fus presque contente, car ce voisinage n'était pas sans danger pour mon pauvre cœur; je me disais que je n'aurais pas été heureuse avec un tel caractère. Sans connaître la pauvre Aurore, je la plains. Julie ne l'a vue qu'une fois, elle était encore enfant. Au surplus, on l'attend ici d'un jour à l'autre, il me tarde qu'elle soit arrivée. Je t'écrirai aussitôt que j'aurai vu luire cette belle Aurore.

LA MÊME A LA MÊME.

Je l'ai vue, ma chère Isabelle, oui, je l'ai vue, et en vérité je voudrais pouvoir lui dire : Oh ! ferme ton cœur à ce jeune orgueilleux qui le brisera par ses caprices.

Elle sauta légèrement de voiture, regardant tantôt son père dont elle est l'idole, tantôt Julie et moi, et souriant avec beaucoup de graces. On dirait un enfant, tant sa beauté a le charme de l'innocence. Le sourire semble empreint dans chacun de ses traits. Elle était dans la toilette la plus simple : c'était, pour ainsi dire, le voile d'un ange sur un corps de femme. Elle n'avait pas comme nous sur sa tête un chapeau orné de plumes ; c'était un petit bonnet blanc à fond rose ; de ce petit bonnet tombaient négligemment des boucles d'or qui semblaient avoir été prises sur la tête de l'Amour en personne. Un visage ravissant, des yeux d'un bleu céleste, une jolie bouche, une taille de nymphe, voilà Aurore. Elle possède, dit-on, une ame dont la beauté répond à celle de son extérieur : pour s'en former une idée, il faut penser à ce qu'il y a de plus attrayant dans le beau idéal.

Avant que personne eût pu lui parler, son père lui dit : Eh bien, Aurore, devine à présent laquelle de ces deux jeunes amies est Julie.

Son image est-elle encore dans ton cœur? Vous vous aimiez beaucoup lorsque vous étiez enfants, fais voir que tu n'oublies pas facilement ce que tu as une fois aimé.

Elle nous regarda l'une et l'autre, tout-à-coup ses beaux yeux se remplissent de larmes, et appuyant sa tête tantôt sur mon épaule, tantôt sur celle de Julie, elle dit tristement : Aurais-je donc oublié les jolis traits de l'amie de mon enfance? Nous la pressâmes toutes deux en même temps sur nos cœurs : Julie lui parla : à sa douce voix, elle la reconnut. O Isabelle! Aurore n'est point un enfant, puisqu'elle a dix-sept ans; cependant elle a toute la candeur, toute l'ingénuité de l'enfance.

Oh! pour que Georges fût digne de cet ange, il faudrait que tous ses défauts se changeassent en vertus. Qu'elle est bonne cette charmante Aurore! Si tu la voyais visiter la cabane des indigents! Quand elle leur parle, sa voix devient plus tendre; quand elle répand des bienfaits, elle en double le prix, en paraissant les recevoir

elle-même. Un jour qu'elle revenait de sauver une famille du désespoir (car on allait saisir leurs meubles pour une faible dette), elle se jeta dans les bras du colonel de Berg, en lui disant : Mon bon père, que je suis heureuse aujourd'hui ! Ah ! je vous dois plus que la vie, puisque votre générosité envers votre fille lui donne les moyens de chasser le malheur de la cabane du pauvre. J'entends bénir votre nom, car c'est vers vous seul que se porte la reconnaissance : je ne suis que la distributrice de vos dons, et ce n'est que par l'usage que j'en fais que j'en puis être digne.

Charmante enfant ! Il n'y a ici personne qui ne cherche à lui complaire. Le père de Julie, dont la voix a le ton de l'ordre, et l'ordre le ton de la menace, semble vouloir adoucir ses paroles comme s'il craignait qu'elles lui fussent désagréables.

Et pourtant cette belle Aurore matinale doit être unie à un nuage orageux qui porte dans son sein les éclairs et la foudre. Elle est la plus riche héritière du pays : les deux pères, qui sont amis intimes, ont décidé ce mariage. Cependant le colonel de Berg, qui est bon et généreux, a mis pour condition qu'on laisserait

ignorer ce projet aux jeunes gens. Il n'est point dans sa pensée de contrarier l'inclination de l'un ni de l'autre; mais le baron veut cette alliance, et quand il a dit : Je veux!...

Ne crois pas, Isabelle, que ce soit parceque j'aime Georges qu'il me semble que cette union ne fera pas le bonheur d'Aurore. — Tu l'aimes donc, vas-tu dire? — Moi! eh bien oui. Quels que soient ses défauts, mon cœur en est profondément blessé, mais j'espère avec le temps arracher le trait dont il est atteint : oui, je tâcherai de remporter sur moi cette victoire.

Le colonel de Berg aime à s'entretenir avec moi; il me parle sans cesse de sa fille et de Georges; il me disait hier: Ce jeune homme me plaît beaucoup; je pense qu'il fera le bonheur de mon enfant. — Et mademoiselle Aurore, comment le trouve-t-elle? — Bien, très bien. Il était si doux, si prévenant auprès d'elle! ses yeux la suivaient par-tout: quand elle parlait, à peine osait-il respirer, comme s'il eût craint de perdre une seule de ses paroles. Oh! je suis sûr qu'il est amoureux, mais très amoureux de ma fille chérie. — Pourrait-il en être autrement, monsieur le colonel? Après son départ j'ai demandé à ma fille ce qu'elle pensait de lui. La

douce créature m'avoua tout, car avec elle je n'ai jamais rien à deviner; mon cœur a toujours été dépositaire de ses plus secrètes pensées. Je vous demande en grace, ma chère Léonore, de ne lui faire aucune question à ce sujet. — Aurore est sous la protection du ciel, dont elle est le plus bel ouvrage; mais il me semble qu'il faut mettre près de cette tendre fleur un chêne sous lequel elle soit à l'abri des orages. — Je serai ce chêne jusqu'à ce que...

Les yeux de ce respectable père se remplirent de larmes. Oui, ma chère, oui, Aurore est sous la protection du ciel et des anges dont elle est l'image. Oui, je le sais, elle n'aurait à opposer aux orages de la vie que l'humilité, un sourire triste, un visage abattu, un cœur brisé, et le silence.

Oh! que toutes les divinités tutélaires veillent sur cette excellente fille! Quant à moi, mon Isabelle, prie le Tout-Puissant de me donner le courage d'oublier celui que je ne veux plus nommer.

LE BARON GEORGES A RINNGOLD.

Kalthenthal.

Je t'envoie l'argent que tu demandes; je crains que tu ne sois un dissipateur incorrigible; mais je n'ai point envie de supporter plus long-temps tes lamentations sur le jeu. Tu dis que tu as du guignon, et pourquoi joues-tu? Je ne voudrais pas jouer, par la seule raison que le jeu est une répétition désagréable de la vie et du sort. Tu t'abuses, Rinngold, si tu crois te servir de moi comme d'une flûte dont tu peux tirer des sons à volonté. Je ne l'ai point oublié; je sais que je t'ai des obligations pour l'argent et les secours qu'au besoin j'ai reçus de toi: tu n'ignores pas que je t'aime; mais... Enfin je t'envoie l'argent. Ce qui me fâche le plus, c'est que tu prodigues plus de mots que tu ne me demandes de pièces d'or.

Mon père veut que je parte, dans la crainte que je n'épouse la fille du pasteur. Tu te souviens probablement d'elle. J'avais bien cette intention, et, j'oserais presque le dire, par la seule raison que mon père me prêchait toujours qu'une mésalliance est le plus grand crime en-

vers les siécles passés et à venir. Je ne m'en serais jamais douté, je te jure. Je crois à un monde bien fou; s'ensuit-il qu'il faille dire que la folie est de la sagesse?

Voilà justement ce qui m'attachait à cette charmante personne : en vérité, mon cher Rinngold, j'ai découvert dans son esprit et dans son cœur ce que je ne croyais pas y trouver : elle regardait comme moi avec mépris le casque couronné de mes armes; elle ne voulait que l'homme, comme je ne voulais que la femme; et si elle avait consenti, mon père et rien au monde n'aurait pu m'empêcher de faire ce que je desirais. N'importe; elle me remercia très poliment de l'honneur... Quoique je m'aperçusse à sa voix tremblante, à ses yeux qui retenaient ses larmes, combien son cœur était ému; mais j'ai bien vu qu'elle avait consulté ma sœur, que mon père et le sien se parlaient secrétement, et qu'on m'observait comme on observe un joueur de gobelets.

Pauvre fille, me disais-je tristement, n'as-tu donc point assez de fermeté dans le caractère pour résister à l'oppression? Voyant les esprits ainsi disposés, j'allai trouver mon père pour lui dire que je consentais à partir.

Le voilà débarrassé d'un grand fardeau. Lorsque je pris congé de lui, il me donna pour provision de voyage quelques unes de ces régles de conduite qu'un esprit faible a su trouver dans ses ennuis, et auxquelles il prétend avoir dû son bonheur. Aussi bien pourvu, je suis arrivé ici il y a huit jours. Je peux entendre sonner l'horloge d'Edelbach : si mon père l'apprend, il pensera, j'en suis sûr, que...

Non, non, mon père.

LE MÊME AU MÊME.

Pourquoi me flatter ? Quel est ton motif? Je ne peux rien te donner, car je n'ai rien... Mon amitié, tu la possèdes depuis l'heure fatale où tu vins me trouver. Sois-en sûr, je suis plus faible que tu ne le penses, et que je ne le croyais moi-même.

Dans la dernière soirée de mon séjour à Kalhtenthal, je suis descendu dans le caveau de mes ancêtres. A te dire vrai, c'est un bien triste spectacle que celui du sombre empire où l'homme se repose du voyage que nous appelons la vie. En posant la main sur mon cœur,

je le sentis battre fortement, car la mort et le silence qui m'environnaient me semblaient plus dignes d'envie que cette existence agitée qui doit finir là.

Mes passions, hier si ardentes, comme si elles devaient être immortelles, devinrent muettes, ainsi qu'un acteur sifflé sur la scène.

Le rideau de ma vie se fermait doucement. Tous mes projets... En ai-je formé un? disais-je en moi-même. Du sein de la nuit je remontais au jour, avec la résolution de ne plus espérer. J'aurais voulu descendre dans la tombe avec les mêmes dispositions, mais... nous sommes le jouet du destin! Je suis parti dans la nuit, il y a un mois, comme tu le vois par la date de ma lettre, et, non seulement je suis en vie, mais il me semble que j'ai reçu une double existence. En dépit des tombeaux, je me crois immortel...

En y réfléchissant bien, Rinngold, qu'est-ce que la vie? Et si j'étais aimé comme je le desire, qu'y a-t-il de plus? Mais les moindres besoins de la vie auront autant de pouvoir que mon amour; quand ma maîtresse sera fatiguée, le desir d'un bon gîte l'emportera sur son amour pour moi; la faim et la soif ne sont-elles pas

plus fortes que l'amour le plus ardent? Et n'en est-il pas de même en tout? Ne faut-il pas partager la couronne de myrte avec des milliers d'hommes?

Partager; hélas!

Crois-moi, Rinngold, il vaudrait mieux être né dans l'atelier d'un artisan qui n'a qu'un pas à faire pour être heureux; pour qui la musique n'est que la mesure de la danse, et la danse celle de ses plaisirs.

Cœur ambitieux! J'ai un oncle à qui je porte envie, quoique peut-être ses jours s'écoulent dans une solitude inconnue. Par-tout, à ce qu'on dit, il trouvait des sujets de plaisir: on l'a vu dans une boutique, à côté d'une jolie femme, vendre des rubans avec la gravité d'un prince distribuant des décorations. Il m'est tombé dans les mains quelques unes de ses lettres adressées à ma tante; il disait que tout dans la vie était pour lui une source d'amusement. Que je voudrais être près de lui! Je lui dirais: O mon oncle! apprenez-moi à être heureux...

Ne le suis-je pas? Mon sang circule quelquefois avec tant de douceur! Mon imagination est si riante! Je me bâtis une cabane dans un site agréable; je l'entoure de grands platanes; je

sacrifie sur l'autel de l'Amour : le printemps, la terre couverte de fleurs qu'il fait éclore, l'azur d'un beau ciel, achèvent l'enchantement : une sorte de volupté semble se répandre sur tout mon être : pourtant je ne suis pas heureux... Pas heureux ! non, tant que je serai seul.

Mon père, à mon départ, m'avait prié de rendre mes devoirs au colonel Berg à Tagrothen : je m'y rends, je traverse un petit bois ressemblant à un jardin, dans un village agréablement situé. J'arrive aux terres du colonel. Il habite une maison charmante, cachée en partie par de grands arbres, et qu'on prendrait pour le temple des plaisirs.

Ce colonel me paraît un brave et digne homme. On dit que dans sa jeunesse il a été brusque, bouillant, emporté, et malgré cela très bon. Ce caractère a tant de rapport avec le mien, que j'espère être, dans ma vieillesse, aimé comme lui de tout ce qui m'entourera. On prétend qu'une femme aimable, devenue son épouse, a changé ses défauts en vertus. Eh bien, Rinngold, ne peut-il pas m'en arriver autant? Et mon automne ne peut-il pas devenir aussi calme que mon printemps a été orageux, que mon été le sera sans doute?

Il adore sa fille. Je savais par mon père qu'elle était son unique enfant : j'étais curieux de la connaître, car j'avais déja surpris et lu quelques lettres d'elle à ma sœur; lettres du style le plus simple, mais si poétique de pensée et de sentiment, qu'il me semblait voir dans l'écrivain une taille de héros, un regard assuré, et une gravité... Que je m'étais trompé!—Voilà ma fille, dit le père au moment où elle venait pour l'embrasser. Une taille svelte, de la grace dans chaque trait de son visage et dans chacun de ses mouvements, l'air le plus doux, une voix tendre quoique sonore; voilà son portrait. A ma vue un rose charmant se répandit sur ses joues; elle me fit une aimable révérence.

Je continuai de converser avec le père, comme si nous n'avions pas été interrompus. Il en était justement aux leçons de morale à donner à la jeunesse.

Aurore (c'est le nom de sa fille) prenait part à la conversation, par un sourire ou par un air grave, suivant le sujet; de cette manière elle en disait plus que si elle eût parlé.

Le père demanda son avis; elle le donna en rougissant un peu. Voilà donc ses pensées enlacées dans les nôtres; et ces pensées, Ringgold,

étaient un supplément aux lettres qu'elle avait adressées à Julie. Elle parla des obstacles qui, dans la vie, s'opposent à l'accomplissement de nos vœux : c'était un papillon qui voltigeait autour d'une fleur épanouie.

Belle Aurore, lui dis-je, je voudrais jouer, comme vous le faites, avec la destinée. — Ah ! M. Georges, quelque sévère que soit cette déesse qu'on appelle Fortune, je me la représente comme une tendre mère qui cherche à prévenir son enfant chéri sur un avenir où il ne peut lire ; elle ne veut pas l'effrayer, mais elle lui donne une leçon utile. N'est-il pas vrai, mon père, que les anciens donnaient de la beauté aux furies ? Il me semble qu'il y a plus à recueillir dans ma croyance que dans votre incrédulité.

Je voudrais, mon cher, pouvoir te rendre l'expression de cette figure qui devenait plus belle à mesure qu'elle s'animait. Je la comparais en moi-même à tout ce que j'avais vu d'aimable dans ma vie, et rien ne me paraissait au-dessus d'elle. Sa beauté même, qui, à la première vue, ressemblait à un bouton de rose, était alors telle qu'une rose qui, se développant, est préférable au bouton, parcequ'elle répand une odeur plus suave.

C'est ainsi que chaque jour elle fit sur moi une impression plus vive, car elle effaçait tout ce que mon imagination avait pu se créer, et je me suis dit : Je l'aime ! Mais je me rappelais aussi Laurette, qui, avec un autre genre de beauté, est aussi bien séduisante. Je pensais à l'amour qu'elle avait pour moi... Oui, elle m'aimait... Elle ne m'a refusé que parceque j'étais trop fier pour lui dire : Je suis votre esclave ; parceque ma voix n'était pas assez tendre ; parceque je n'aurais pas voulu filer pendant des années entières le parfait amour ; parceque je n'employais pas pour toucher son cœur les soupirs, les serments, et les larmes : voilà les causes de son refus, car j'ai lu dans son cœur ; il est à moi.

Aurore devra-t-elle avoir la préférence ? Je le demande à Dieu. Mais, avant que Dieu ou elle ait fait cesser ce doute qui me tourmente comme un serpent qui envelopperait mon cœur, je n'ai ni le pouvoir ni la volonté d'être heureux. Adieu.

RÉPONSE DE RINNGOLD.

Étourdi! et que te faut-il donc pour être heureux? Je te souhaiterais mon humilité. Le bonheur est le dieu de l'homme fait, non celui de l'adolescent. Que font à celui-ci les piles d'or, les décorations, les dignités, les lauriers que distribue la capricieuse déesse? Son cœur pur est épris de la gloire: il lui semble que les revers seuls donnent du prix aux travaux d'Hercule; le desir est sa fortune, l'amour sa divinité. Que lui importe le sort? Pour lui, vivre est jouir; l'illusion répand un charme sur les jours que lui file la Parque. Oui, l'espérance et la pureté du cœur, voilà le bonheur de la jeunesse.

Georges, cesse de te plaindre de ta destinée; voilà ton défaut. Tu dédaignes le soleil, parceque ce n'est pas pour toi seul que brillent ses bienfaisants rayons : tu rejetterais un trône, parceque d'autres portent la couronne; il faudra que ta maîtresse rie si tu es gai, pleure si tu es triste; son caractère te déplaira s'il n'a pas tes défauts : si elle ne paraît t'adorer, même quand tu garderas près d'elle un froid silence, son amour te sera importun; tu n'y croiras pas

si elle ne renonce à père, mère, parents, amis, pour ne voir que toi, ne s'occuper que de toi, et si elle n'a l'air d'adorer même ton humeur guerrière. Mon cher, ton mauvais génie c'est toi-même. Ne suis-je pas vertueux? me diras-tu comme à ton ordinaire. Oui, Georges, tu es vertueux, mais tes vertus tiennent à tes défauts.

À propos de cela, ne me reproche pas mes fautes; j'en ai commis de graves, mais sans mauvaises intentions : à vrai dire, mes actions n'ont été des fautes que parcequ'elles n'ont pas eu de suites.

Adieu; viens me voir.

LE BARON GEORGES A RINNGOLD.

Schleuz.

Est-ce ma faute, dis-moi, si un trône me paraît plus beau que le lit de l'auberge sur lequel je suis à présent? C'est, dis-tu, de l'ambition; mais l'ambition est-elle autre chose que l'ombre de l'ombre? Je veux le peu que la nature donna à l'homme, que je considère dans sa pureté, dans sa simplicité, tel qu'il sortit

de ses mains. Ferais-je de mes sentiments une comédie, et de mon cœur un théâtre? Dieu m'a fait un don que je sais apprécier; c'est celui d'un ami, de toi, mon cher Rinngold. Je ne t'ai ni payé, ni acquis par des flatteries: c'est ainsi que je veux une maîtresse. Est-ce un crime?

J'aime Aurore, mais de la plus vive passion; elle est telle, que le sentiment que je ressentais pour Laurette n'est plus rien. Ce sentiment va jusqu'à l'adoration; il ne peut s'exprimer, il ne peut être l'objet d'aucune comparaison; et maintenant je suis loin d'elle!... Quand je fixais sur elle mes regards, ma pensée, mon cœur, tout mon être, je croyais voir briller l'aurore d'une heureuse vie qu'elle était destinée à embellir. Un frissonnement de volupté parcourait tous mes sens; et si elle me regardait avec un doux sourire, ou si elle me faisait entendre un chant mélodieux, alors... oh! alors j'éprouvais un calme bienfaisant, et, en la quittant, j'allais fléchir le genou avec la simplicité d'un enfant, et je priais le ciel de me rendre digne d'elle. Je le serai, car tous mes autres vœux, mes projets d'ambition s'évanouissent comme quelques nuages obscurs se rompent et disparaissent aux feux d'un beau soleil.

Voilà donc Aurore seule reine de mon cœur, comme le soleil est l'astre de lumière de ce monde. Lorsque ce sentiment, dont la force a quelque chose de surnaturel, s'est rendu entièrement maître de moi, n'ai-je pas besoin de croire, ou du moins d'espérer qu'il y a en elle le germe d'un pareil sentiment. L'amour, dit-on, fait naître l'amour.

Elle me souriait comme à un oiseau qu'elle a élevé, qui voltige sur sa tête, et vient se percher sur son doigt lorsqu'elle l'appelle : j'aime beaucoup, disait-elle, ce petit oiseau ; il est soumis.

Voilà les femmes, cher Rinngold, c'est la soumission qu'elles veulent dans un amant, et, en vérité, je sens le desir d'être soumis pour me faire aimer d'elle. Je crois bien que je ne lui suis pas indifférent ; je m'en suis aperçu à l'accueil de son père, qui me fait toujours asseoir entre elle et lui.

Un soir que nous étions assis sur une terrasse élevée, devant la maison, elle nous fit tout-à-coup remarquer un point clair qui s'élevait de plus en plus, et qui, par degrés, devint un incendie. Bientôt nous entendîmes sonner le tocsin dans le village voisin. Oh! que la frayeur la rendait

intéressante ! Le père fit préparer sa voiture ; il y monta avec elle, et moi je les escortai à cheval jusqu'au lieu de l'incendie. Dès que nous fûmes arrivés, nous vîmes que la flamme avait gagné une maison attenant à la grange où le feu avait pris. Un cri effroyable s'élève : Il manque un enfant, entend-on de toutes parts ! Mon enfant ! mon enfant ! s'écrie une mère au désespoir ; et Aurore se précipitait dans les flammes ! si son père ne l'eût retenue. En ce moment je l'aurais prise pour la mère. Je questionne, je m'élance dans la maison embrasée, je me porte à l'endroit où le cri s'était fait entendre, et, saisissant un enfant dans mes bras, je l'emporte à travers les brasiers ardents.

Ah ! Rinngold, il y a quelque chose de bien doux dans cet oubli de la vie et de la mort pour sauver son semblable ! cependant ce qui me fit braver le danger fut cette exclamation d'Aurore : O mon Dieu ! mon Dieu ! n'y a-t-il donc pas ici un homme, un sauveur ? Et lorsque je revins chargé de ce fardeau si précieux pour une mère, j'étais fier ; mes sens étaient exaltés : comme Dieu, je donnais la vie à un être. La mère se jeta sur moi, m'arracha presque son enfant, le pressa sur son sein, se mit à genoux

l'élevant vers le ciel, et, par une fervente prière, remercia Dieu et moi. Aurore, aussi à genoux, joignait sa prière à la sienne, et arrosait l'enfant de ses pleurs.

Jamais spectacle plus touchant ne s'était offert à mes yeux. Je voulais retenir mes larmes. Le colonel me serra la main en me disant : Bien, bien, jeune homme ; le souvenir de cette action adoucira les peines que vous pourrez éprouver. Aurore ne se lassait pas de parler de l'enfant qui était sauvé. — Et tu ne dis rien du sauveur? dit son père en souriant. — Eh bien, répondit Aurore, il s'est enfumé, la flamme a un peu brûlé ses cheveux ; le grand mal ! Ne trouve-t-il pas sa récompense dans son action même? Qu'a-t-il besoin de remerciements? La mère n'embrassera pas son fils sans bénir son libérateur. Croyez-moi, mon père, il doit éprouver une bien douce jouissance ; et si vous ne m'aviez pas retenue... En parlant ainsi elle jouait avec mes cheveux, en me jetant un regard presque tendre. Depuis ce temps elle a été avec moi plus cordiale, plus confiante ; mon ame était pleine de joie et d'espérance.

Et pourtant, je l'avoue à ma honte, ce n'est pas ma propre volonté qui m'a fait affronter le

péril, c'est la voix déchirante d'Aurore; peut-être sans elle serais-je resté simple spectateur de cette horrible scène; je rougis de n'avoir pas obéi à mon propre mouvement.

Deux jours après je fus visiter la mère et l'enfant; ils étaient dans une situation telle qu'il n'y avait plus de trace des pertes qu'ils avaient éprouvées. — Homme généreux, s'écria la mère, je vous dois avec la vie de mon fils les moyens d'attendre que ma santé soit rétablie, et que mes forces me permettent de reprendre mes travaux. Mademoiselle Aurore m'a défendu de vous parler de ce nouveau bienfait; mais puis-je imposer à ma reconnaissance un silence aussi rigoureux.

Ainsi Rinngold, c'est encore Aurore qui a fait ce que mon cœur aurait dû me dicter. Elle! toujours elle! Ah! mon ami, serais-je jamais digne de cet ange de bonté! Qu'il me soit permis de penser qu'étant son heureux époux, et la prenant pour modèle, je deviendrai meilleur. Je ne quittai pas ses protégés sans leur laisser des secours qui semblaient me réconcilier avec moi-même. De retour près de l'ange tutélaire, je voulus lui parler de l'enfant, elle rougit et changea la conversation.

Son père entra, il annonça qu'il venait de recevoir une lettre de sa sœur qui nécessitait son départ pour la Saxe. Ainsi au moment de faire à Aurore l'aveu de mon amour, et de connaître ses sentiments, il faut nous séparer.

. . . . . .

Ils sont partis!... Et moi je suis encore ici! Je ne peux m'arracher de mafenêtre, d'où je vois le toit qui était habité par celle que j'aime. Comme un tendre berger, je suis des yeux la fumée qui de là s'élève dans les airs, et j'éprouve un plaisir douloureux tel qu'en éprouvait Ulysse en voyant monter la fumée du toit paternel.

Adieu ; j'attendrai son retour pour lui découvrir mes sentiments; mais d'ici là je ne veux pas me livrer à la mollesse; quoi qu'il m'en coûte, je veux, je dois partir. Ainsi adieu, Rinngold; adieu, charmante contrée qu'embellissait encore il y a quelques jours sa présence. J'espère vous revoir dans un temps plus heureux... Les chevaux sont prêts, Rinngold : je vais je ne sais où.

Le colonel passera l'été en Bohême et en Suisse.

LE MÊME AU MÊME.

Mayence.

Je suis en route pour la Suisse, mon cher Rinngold, et j'ai pour compagnon de voyage un M. Drausen que le hasard m'a fait rencontrer. Ma voiture avait atteint ce jeune homme, je passais outre; mais il me cria que mon coffre était détaché. Pendant que le postillon le rajustait, je prenais le devant avec lui. Ce jeune homme est à-peu-près de mon âge; nous ne trouvions point à lier une conversation; à chaque demande une réponse, ensuite un silence; tous ces monosyllabes avaient un sens singulier, tantôt sérieux, tantôt plaisant.

Je remontais en voiture en lui souhaitant bon voyage; mais le soir nous nous retrouvâmes dans la même auberge. Comme elle était pleine, on ne put nous donner qu'une même chambre. Là, en ouvrant sur moi de grands yeux, il me dit d'un air riant. — Voilà un singulier hasard qui nous fait trouver deux fois ensemble et nous réunit dans le même logement comme si nous étions deux frères. Ne

pourrions-nous avoir le même langage pour être encore plus d'intelligence?

Ce ton familier me déplut, quoique la physionomie franche de ce jeune homme le rendît moins désagréable.— Je suis le baron de Walser, lui dis-je aussitôt, avec un mouvement d'orgueil, comme si par mon nom j'eusse voulu le rendre plus circonspect. — Bah! dit-il en souriant, est-ce qu'entre deux bons Allemands la conversation commence par l'exposition des titres? Eh bien! moi, je suis Drausen; ainsi voilà M. de Drausen en présence de M. de Walser. — Monsieur, votre nom ne m'est point inconnu. — Tant mieux, reprit-il en me tendant la main. Je lui demandai quel était son pays, mais, malgré sa réponse je ne pus être éclairci : Je suis pourtant sûr d'avoir entendu prononcer ce nom-là. — Où allez-vous? lui dis-je. — En Suisse. — A ce qu'il paraît, vous aimez à voyager, M. de Drausen? — Oui, M. le baron, mais il faut être dans le monde comme chez soi, sans cela je ne voudrais pas être dehors seulement vingt-quatre heures. — Comment faites vous donc? — Je partage avec chacun mon cœur, mes plaisirs, et tout ce que j'ai de bon.

C'est effectivement ce qu'il faisait; sa façon de penser ne s'accommodait pas avec la mienne, quoique la liberté et la franchise de son langage m'attachassent à lui. Il avait beaucoup de mes principes : cependant un jour il prétendit que le diable avait inventé les miens. Ce propos nous brouilla ; mais il montra dans la dispute tant de courage et de noblesse qu'il me subjugua entièrement ; je le priai d'être mon compagnon de voyage. Il me regarda fixement. — Dabord, dit-il, convenons qu'il sera permis à chacun de nous de rompre, quand il lui plaira, ce traité de voyage; ensuite que vous voyagerez à pied comme moi.

Cette dernière condition me promettait de nouveaux plaisirs ; j'acceptai, quoique je visse bien que la nécessité le forçait d'aller à pied.

Dès le lendemain nous nous mîmes en route ; mais je remarquai qu'il avait beaucoup d'argent; je ne m'en serais pas douté, tant il était économe. Je lui dis un jour que je regardais sa manière de vivre si simple comme un caprice. — Pourquoi, un caprice? J'ai été élevé ainsi, et j'en rends grace à mon instituteur, parceque, comme vous le voyez, ce genre de vie me rend indépendant. Cela

n'est pas difficile, dis-je en moi-même. Je dépensai encore moins que lui. Il me dit en riant qu'il ne voulait pas renchérir sur moi. Je revins encore à penser que cette économie pouvait être forcée; mais quelle fut ma surprise lorsque, traversant avec lui de vastes champs couverts de riches moissons, je le vis s'arrêtant d'un côté et d'autre comme s'il en avait l'inspection. — Qu'est-ce qui peut vous intéresser ici, M. Drausen? — La cause productive du bien et du mal, la propriété. Ces champs m'appartiennent.

Nous traversâmes un village d'un aspect agréable et bien bâti pour nous rendre à un magnifique château. Les habitants sortant de leurs maisons exprimaient la joie la plus franche et la plus vive; ils vinrent saluer leur seigneur: les questions qu'il leur fit du ton le plus affable me prouvèrent le grand intérêt qu'il prenait au bonheur de ses vassaux.

Pendant quatre jours que nous restâmes au château, je vis régner dans ce lieu l'ordre, et même le silence : on aurait dit que c'était une colonie de Quakers; mais chaque soir une musique champêtre rassemblait la jeunesse sous un gros et vieux chêne, dont les rameaux for-

maient la voûte d'une salle de danse. Là, par des jeux, des chants, et une gaieté que les vieillards partageaient, on oubliait les fatigues du jour, et on ne pensait pas aux travaux du lendemain. C'était la première fois que je me trouvais parmi de bons et heureux campagnards, qui disaient à leur maître des vérités avec autant d'assurance que des courtisans en montrent dans la flatterie. — J'ai été accoutumé de bonne heure à ce langage, dit en souriant M. Drausen lorsque je lui marquai ma surprise. Être élevé au bien vaut peut-être mieux que de chercher à s'y former soi-même.

Je passai légèrement là-dessus. Il employa ces quatre jours à recevoir les comptes des fermiers, et à inspecter ses bois et ses champs; il était avec ses vassaux comme un bon cultivateur, et s'il donnait des ordres, c'était en peu de mots, avec clarté, et sans la moindre apparence de hauteur. Un jeune homme était son intendant à leur entretien on les aurait pris pour des amis. — Mais qui vous a donc élevé, lui demandai-je? car dans notre voyage il m'avait appris qu'il avait perdu ses parents dès sa plus tendre enfance.

Il sourit. — Ma réponse vous étonnera; cependant cela est vrai : c'est un paysan qui m'a élevé de concert avec un autre qui n'est pas beaucoup plus grand seigneur que lui. Mes instituteurs ne sont cependant pas des paysans d'une classe ordinaire : leur nom est Hagemann.

Ce jeune homme, Rinngold, qui ne sait attribuer ses vertus qu'à l'habitude, aux leçons, a pris sur moi une sorte d'ascendant. Je ne peux douter de sa franchise, car il n'avait rien à cacher. Il parlait de tout de cet air libre et gai qui annonce la paix de l'ame. Quand il me donna sur son éducation des détails que je desirais, elle me parut aussi simple que si une mère en eût donné le plan, ou pour mieux dire, cette éducation n'avait pas eu de plan. — C'est ainsi, m'observa-t-il, qu'elle devrait toujours être. Entourez un enfant de héros, il sera un héros; d'hommes lâches, il sera un lâche. Il imite tout ce qu'il voit; il s'attache à tout ce qui l'aime : voilà le mystère de l'éducation. C'est ce qui fait que dans la maison paternelle on est mieux élevé que dans la pension la plus renommée. Dans ces pensions une justice sévère tient la place du sentiment. Un

instituteur peut-il aimer une cinquantaine d'élèves qui se renouvellent tous les trois ans? — Mais vous avez été privé de l'amour de vos parents.

A ces mots, les yeux qu'il portait sur moi se remplirent peu-à-peu de larmes.

Privé! dit-il, d'une voix attendrie.

Puis sa figure et son regard s'animant de plus en plus, et son bras entourant mon corps, comme s'il ne pouvait parler que dans une attitude familière des objets de ses affections, il m'entretint de l'homme de qui il avait reçu les premiers soins, et du grand-père, et de leur tendresse, de leurs vertus, de leur vie pure qui s'écoulait telle qu'une eau limpide traversant un gazon fleuri, se formant un ruisseau, et devenant enfin un fleuve qui fertilise et protége ses bords. Mon étonnement augmentait à mesure qu'il entrait dans ces détails. J'ai fait plus, Rinngold, je suis descendu dans mon cœur, dans ce cœur méconnu par mon père, par ma sœur, et souvent par toi. Je me suis mis en parallèle avec ce jeune homme. J'ai reconnu qu'il était véritablement sensible, que ses manières étaient plus affectueuses, et qu'il était plus instruit. Tu sais,

Rinngold, que j'ai l'ame forte, j'avais cependant envie de pleurer sur moi-même.

Il me parla de son ami, du fils de son instituteur avec un feu! j'avais pensé à en faire aussi mon ami, mais je ne veux de partage avec personne, et quand il m'eut dit que Maurice possédait toute son amitié, mon cœur se détacha de lui, il ne fut plus pour moi qu'un étranger, et je ne voulus plus être qu'un étranger pour lui. Il a cependant un charme qui m'attire. Enfin nous continuerons de voyager ensemble.

En vérité, cher Rinngold, dans sa société je me trouve plus à mon aise; la vie me semble plus douce: j'oserai dire qu'il est mon bon génie. Je m'aperçois aussi que voyager à pied me fait du bien; il fait ce qu'il peut pour me rendre ce voyage agréable; mais qu'il soit, s'il le veut, mon Agathodémon (1), je ne serai jamais son ami. Sans cesse il me parle des vertus d'Hagemann, il me dit qu'il vaut mieux que nous, il n'ose pas dire qu'il vaut mieux que

(1) Bon génie adoré chez les Égyptiens, pendant la domination des premiers Grecs, sous la forme d'un serpent à tête humaine.

moi; croiras-tu que je ne hais pas cet homme quand il fait l'éloge d'un autre : non, je ne le hais pas, je sens même que je l'aime : arrange tout cela, et dis-moi s'il n'est pas mon Agathodémon.

LE MÊME AU MÊME.

Nous devions passer par Heidelberg, où je voulais faire connaissance avec l'instituteur de Drausen, mais en chemin il reçut une lettre où on le prévenait qu'ils étaient tous partis. Cette lettre en contenait une qu'on le chargeait de remettre à Sorgenloch.

Tout cela m'était indifférent; mais Drausen, après avoir regardé l'adresse de la lettre, s'écria : Enfin!...

— Qu'y a-t-il donc? lui demandai-je.

— Un mystère qui vient de se découvrir.

— Je n'entends rien à cela.

— Eh bien, je dois remettre cette lettre à Rosaure, jeune fille qui a passé son enfance dans notre maison, qui ensuite a disparu, et qui est revenue long-temps après. J'étais alors dans mes terres. A mon retour, mes amis, ve-

nant avec empressement au-devant de moi, me dirent: Eh bien, Rosaure a passé six semaines ici. — Rosaure! — Chacun me vanta ses attraits, sa bonté, ses qualités aimables. Elle n'est point ma parente ni celle de Hagemann, et n'a d'autre nom que Rosaure. Elle arrivait toujours quand j'étais parti, ce que je ne pouvais plus attribuer seulement au hasard. Ce qu'on me disait de son enfance n'avait pour moi tant d'intérêt que parcequ'un mystère qui date de loin semblait l'envelopper; mais l'éloge de mon ami, qui assure qu'elle est l'ornement de son sexe, lui donne un si grand charme dans mon imagination, que je veux partir à l'instant pour la voir. — Qui vous assure que vous devez la voir à présent? — La lettre de mon instituteur glisse légèrement là-dessus; mais j'ai quelques raisons de croire que je n'ai dû la voir qu'à présent. — Je devine, lui dis-je avec un sourire. — Quoi! — Sans doute, on n'a retardé le temps de l'entrevue qu'afin que les charmes de la jeune personne fissent sur vous plus d'impression. — Vous vous trompez, car j'aime, et je suis aimé: mes amis le savent. — Croirais-tu, Rinngold, que j'avais autant que Drausen le desir de voir cette Rosaure. Il me lut quelques

passages de la lettre de son ami. En vérité, il faut que Rosaure soit une déesse, ou que le secrétaire soit son amant; ce qu'il dit d'elle porte mon intérêt au plus haut degré.

Le lendemain nous fûmes à Sorgenloch. A une demi-lieue du village nous vîmes à cheval deux dames, suivies d'un domestique. Je parie que c'est Rosaure, dit Drausen; nous pûmes les regarder long-temps, car elles montaient à petit pas une montagne, au bas de laquelle nous les avions rencontrées. Celle qui nous semblait être Rosaure avait un habit d'amazone couleur de feu : les belles boucles de sa blonde chevelure étaient surmontées d'un chapeau à l'espagnol, ayant quatre plumes blanches. Sa compagne paraissait avoir trente ans; elle avait encore de la fraîcheur et de la beauté. Rosaure montait un cheval blanc un peu fougueux, mais qu'elle dirigeait d'une main ferme, afin de n'être point séparée de sa compagne, dont le cheval était plus facile à conduire. En vérité, elle ne pouvait s'offrir à moi d'une manière plus séduisante; son attitude donnait à sa physionomie un air de fierté et de courage; le mouvement du cheval semblait rendre sa taille plus légère et plus élégante. Le zéphyr rendait

plus gracieux le mouvement de ses cheveux et de ses plumes. Son habillement si noble, sa fierté, l'assurance qu'elle avait sur son cheval, tout cela rendait plus vive l'impression qu'elle devait faire sur moi. — En effet, dis-je, si Rosaure est cette femme, Rosaure est la plus belle que j'aie jamais vue. — J'en suis presque certain, dit Drausen.

Nous nous approchâmes d'elles, et mon compagnon lui dit : Ne seriez-vous pas Rosaure ? — Oui, répondit-elle avec vivacité, et le regardant avec attention ; elle s'arrêta. — J'ai à vous remettre une lettre du père Hagemann. — Rien ne peut m'être plus agréable ; et fixant les yeux sur lui, elle ajouta : N'êtes-vous point l'ancien ami de Rosaure ? — Je suis Drausen. — Soyez le bien-venu, mon cher Drausen, il y a longtemps, bien long-temps que nous ne nous sommes vus ! Vous rappelez-vous l'heureux temps de notre enfance ; il est bien éloigné, mais la mémoire du cœur ! notre sexe ne la perd jamais ; mais je veux t'appeler *Louis*, sans cela nous aurions moins de plaisir à nous revoir.

Rinngold, Aurore ne s'en sert jamais de ce *tu*, de ce charmant symbole d'une innocente confiance.

Elle riait en rappelant ses petites espièglèries, et s'attendrissait au souvenir de ses parents adoptifs. Drausen lui cita plusieurs tours enfantins qu'elle lui avait joués. — Quoi! j'ai fait cela? Assurément, Louis, j'étais méchante ce jour-là, car nous nous aimions trop tous les deux pour que... Ah! oui, je me souviens de t'en avoir demandé pardon. Et elle poursuivit en rougissant : Je me ressouviens aussi que tu m'a embrassée en me disant : Va, je ne peux t'en vouloir.

Il y avait, Rinngold, quelque chose de charmant dans tous ses propos. Souvent elle s'interrompait elle-même, puis elle parlait très vite, rougissant toujours un peu, et continuant de tutoyer Drausen. Elle descendit de cheval pour être plus près de lui; elle lui rappelait mille petites aventures : se retournant du côté de sa compagne, elle lui dit : Tout cela est bien vrai; le souvenir de ces moments me cause une joie inexprimable. Sa compagne lui répondit : Rosaure, tu es aussi bonne que belle.

Rosaure reprit la conversation, et demanda : Que fait donc le père bien-aimé? et Marie? et le sage vieillard? Que font Annette et Maurice? Ah! bon Dieu, et ma lettre? — La voilà, dit

Drausen, qui l'avait toujours tenue à la main.

Elle la prit, s'éloigna un peu, la lut avec une émotion qui semblait s'accroître; et, se rapprochant de Drausen, lui parla tout bas de ce qu'elle contenait.

Aurore me semblait encore belle; Aurore est un ange, Rosaure est une déesse. Je ne saurais dire laquelle des deux obtiendrait le prix de la beauté; il faudrait qu'elles le partageassent, car chacune a des avantages qui lui sont propres, et qui ne peuvent être comparés : cependant plusieurs de leurs traits se ressemblent; quelquefois même l'une ressemble entièrement à l'autre, de sorte que Rosaure, pendant quelques minutes, me paraît être Aurore.

O que n'aurais-je pas donné pour qu'elle me regardât comme elle regardait Drausen! Elle prit son bras; j'offris le mien à sa compagne, qui se trouva être une dame de Schoch, proche parente de ma mère. Le domestique conduisit les chevaux; c'est ainsi que nous arrivâmes à Sorgenloch, où l'on nous invita à rester quelques jours.

M. de Drausen est obligé de continuer son voyage en Suisse, moi je voudrais pouvoir res-

ter ici, et... Mais, non; je dois partir avec lui, et, quand je reviendrai, je prendrai un autre chemin... pour...

J'ai écrit au colonel de Berg, et à Aurore, qui m'a laissé l'espérance d'une réponse; après mon retour j'irai à Tagrothen. J'oubliais de te dire que mon père me destine à Aurore. Ce mariage s'est arrangé entre son père et le mien, qui vient de me le marquer. Il dit qu'Aurore ne m'est pas défavorable. Défavorable! Je voudrais qu'on ne se servît jamais d'un mot froid ou insignifiant.

Défavorable! J'aimerais mieux épouser la plus laide négresse, qu'une fille dont les sentiments ne se recommandent que comme n'étant point défavorables.

Adieu, je ne suis pas de bonne humeur.

CHAPITRE X.

La Famille.

Ce Drausen était le fils d'Adèle. Il a été élevé par Gotthold: voici en peu de mots son histoire:

Gotthold avait voyagé à petites journées avec

Hagemann et sa fille, dans la vallée de Necker, dans l'espérance de trouver un lieu où il leur conviendrait de s'établir.

Ils avaient tous deux les mêmes desirs, il leur fallait un sol fertile et bien situé, où ils créeraient eux-mêmes ce qu'ils imaginaient à-la-fois de plus utile et de plus agréable. Après bien des recherches, ils virent au milieu de montagnes un bien délaissé depuis plusieurs années, et grevé de dettes. Le propriétaire, jeune, riche, et prodigue, faisait à Paris son séjour le plus habituel; ses fermiers et son intendant avaient altéré ses revenus et dégradé ses possessions aussi vite et aussi follement qu'il avait lui-même miné sa santé. Il mourut. Ses terres échurent en partage à un avare, qui était dans l'intention de les vendre; car tout y était dans un si mauvais état, que le produit de dix années aurait à peine suffi pour le remettre en valeur.

Hagemann, en les inspectant, dit à Gotthold qui l'accompagnait: On pourrait faire ici un paradis terrestre; mais, mon cher ami, on veut vendre cela trop cher. Gotthold n'était pas de cet avis; il en fut encore moins lorsqu'il eut parcouru de riantes collines et de charmants

vallons. Alors il s'écria : Voilà le paradis ; je fournirai l'argent.

Au bout de huit jours il fut en pleine propriété de ce bien, quoique Hagemann eût plusieurs fois secoué la tête. Il fallut de nouveaux fonds pour faire les améliorations.

Gotthold fit faire par Schauer un emprunt sur Linsen. Il remit l'argent au vieillard, aux soins de qui il laissa les champs, s'étant chargé de tracer lui-même le plan de l'habitation et du jardin. Après cela il se mit en route pour aller à la recherche d'Adèle, malgré la défense qui lui en avait été faite. Il avait besoin, pour être tranquille, d'être rassuré sur le sort de celle qu'il aimait toujours.

Il fallait qu'on eût nommé un tuteur à son fils : il se dirigea donc vers la chambre des tutèles, où il savait qu'on lui dirait le nom du tuteur et celui du lieu où Adèle se serait retirée. Sa marche fut rapide ; plus il approchait, plus il éprouvait un vif serrement de cœur.

Enfin il découvrit sa demeure, c'était un petit pavillon tenant au rempart de la petite ville qu'elle avait choisie pour séjour.

Il sonna doucement : son cœur battait avec

plus de force. La femme de chambre ouvrit, et, le regardant d'un air triste, lui dit : C'est vous, M. Gotthold ! vous, ici ! — Oui, Lisette; dites à Adèle que je viens... Mais se porte-t-elle bien ?

La fille fit un signe négatif, et, ne pouvant retenir une larme, lui répondit : Hélas ! son cœur est brisé : malheur à celui qui l'a brisé ! elle le regarda avec encore plus de tristesse, et entra pour l'annoncer.

Oui, dit-il en lui-même; oui, malheur... Mais la douleur et la pitié concentraient sa colère.

Lisette revint lui dire qu'il pouvait entrer, en répétant : Maudit soit celui qui a causé les peines de cet ange !

Gotthold se présenta. Adèle, couverte d'un ample mantelet, était dans un fauteuil, tenant son fils sur ses genoux. Elle lui tendit une main tremblante, sans détourner les yeux de dessus son fils, et dit d'une voix basse et affaiblie : Gotthold, je t'avais prié de ne pas chercher ma retraite.

Gotthold, s'apercevant combien elle souffrait, ne put répondre que par des larmes qui tombaient sur la main de sa bien-aimée.

Dans quel état se trouve ta santé? dit-il avec un long soupir.

Ma santé! ma santé! Gotthold, répondit-elle avec douceur, en arrangeant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, les cheveux de son enfant. — Adèle, je t'ai vue une fois, je te verrai toute ma vie. — Mon ami, ce moment me comble de joie; mais tu n'aurais pas dû venir. Il me faut encore faire des efforts pour... — Mais, ma chère, tu es innocente, tu es pure comme les anges!...—Et pourtant flétrie (son accent était déchirant)! — On ne peut être flétri que par sa propre faute; et toi tu es sans reproche. — Oh! oui, sans reproche (elle serra vivement son fils sur son sein); mais ne viens plus. — Cette défense vient-elle de ton cœur? — Oui, elle vient d'un cœur mortellement affligé. — Tout, ma chère ame, peut s'oublier au sein d'une amitié parfaite.

— Laisse-moi, Gotthold, le sentiment de mon innocence; je ne peux plus être heureuse.

— Mon adorable Adèle (et il se mit à genoux); oui, on peut beaucoup oublier.

— Moi, je n'oublierai jamais mon malheur. Gotthold, ne me supplie pas davantage; tu ne

peux savoir la cause qui rend cet oubli impossible ; tu ne peux encore la connaître.

— Je mourrai donc, Adèle (et sa voix était véhémente). Elle lui jeta un regard à-la-fois tendre et douloureux.

Non, c'est toi qui fermeras mes yeux, et là, ajouta-t-elle regardant le ciel, là j'irai t'attendre. Quelque chose cependant pourrait adoucir ma dernière heure. — Que desires-tu, Adèle? dis, et si cela dépend de moi, que Dieu me punisse si tu ne l'obtiens! — Pourras-tu le vouloir, cher ami? le pourras-tu? Donne-moi ta main ; qu'elle m'en soit un gage! Il lui tendit silencieusement la main. — Si tu avais une épouse, dit-elle avec vivacité en versant un torrent de larmes, je serais plus tranquille ; oui, j'irais au ciel avec plus de calme.

Il regarda la terre d'un air sombre.

Ne peux-tu dire oui? mon cher Gotthold.

— Hélas! dit-il avec un sentiment profond, je suis venu ici dans une autre espérance.

— Non, mon bien-aimé, tu n'as pu rien espérer en venant ici.

— Plus d'espérance, Adèle! es-tu donc inexorable? — Il le faut. Oui, si tu étais marié, mon ame serait moins troublée.

— Crois-tu, Adèle, que j'accomplirai ce vœu?

— Oui, je le crois; ah! rends-moi heureuse par cette assurance.

Il la fixa; ses yeux étaient remplis de larmes. — Dieu! s'écria-t-il en lui tendant la main. — Je réponds, Gotthold, à ta promesse avec les plus tendres sentiments, avec les mêmes que j'éprouvais, lorsque pour la première fois tu me juras un amour éternel.

— Un amour éternel! Et tu peux penser que j'aimerais une autre que toi.

— Oui, tu aimeras ta femme pour l'amour de ta fidèle Adèle.

— Cela n'est pas possible; plutôt mourir!

— Pense-donc, Gotthold, que si j'avais pris le voile... Hélas! celui qui nous sépare est plus sacré que le voile religieux... Je ne peux plus être que ta sœur; en ce moment il ne m'est pas permis de t'en dire davantage. Nous nous reverrons à la mort de l'un de nous. La mort qui brise tous les liens sanctifiera les nôtres. Regarde-moi encore une fois comme... Ensuite... Hélas! faut-il prononcer le mot le plus cruel que j'aie prononcée de ma vie... Ensuite pars: adieu, adieu, Gotthold.

Il regarda Adèle ; leurs mains se serrèrent, leurs larmes coulèrent. Les noms d'Adèle ! de Gotthold ! des soupirs, des sanglots, tels furent leurs derniers adieux. Gotthold partit.

Ames pures ! Leurs lèvres ne s'étaient pas touchées. Adèle, toujours assise, avait gardé son fils sur ses genoux, comme pour cacher à son ami l'état où l'avait mise le crime de son frère.

Gotthold cependant avait cru s'apercevoir... Son ame était à la torture. De son auberge il écrivit à Adèle : sa lettre était empreinte de la délicatesse de ses sentiments : il la conjurait de lui donner de ses nouvelles.

Elle lui répondit : *Tiens la parole que tu m'as donnée*, et, pour soulager mon cœur, je te dirai tout ce qui l'oppresse.

Il retourna chez lui plein d'une profonde tristesse et maudissant le sort qui voulait que le vœu d'Adèle fût rempli. A son arrivée il trouva Hagemann livré aux travaux ; il y encourageait les autres par sa gaieté et son exemple. Il s'aperçut bien à la pâleur du visage de son ami qu'il avait été trompé dans ses espérances.

Mon fils, lui dit-il, cherche ta consolation

dans le travail; le travail, en exerçant le corps, chasse au loin les soucis et les inquiétudes: il est naturel de s'affliger quand on en a sujet, mais il vaut encore mieux se livrer à une utile dissipation. Tu la trouveras dans la culture de ton jardin.

— Celle-là ne pourra me distraire.

—Tu le crois; tu penseras autrement quand, au lieu d'épines, il t'offrira une récolte abondante, quand, au lieu de mendiants, tu ne verras ici que des gens qui te devront leur aisance: ne sois ni égoïste, ni ingrat. Essaie une fois à marcher dans le chemin facile où l'homme oublie d'abord sa peine, trouve ensuite le calme, et enfin le bonheur. Tâche de connaître combien il est facile d'être heureux, et jusqu'où va la bonté divine.

Marie était fâchée de ce que son père ménageait si peu l'affliction du jeune homme.

Elle se hâtait de finir ce qu'il y avait à faire dans le ménage afin de pouvoir consacrer quelques heures de travail au jardin de Gotthold, et qu'au retour des champs son père trouvât l'ouvrage avancé.

Cette bonne Marie! disait Gottold en remar-

CABINET DE LECTURE
DE Mme BOUQUEROT

quant tout ce qu'elle essayait pour lui complaire; et, faisant des efforts pour se ranimer, il allait travailler avec elle. Les soins qu'elle prenait réussirent peu-à-peu; il apprit bientôt à apprécier le caractère sensible et l'aimable enjouement de la jeune fille. Élevée dans la solitude, elle ne savait pas feindre; sa joie était franche; Gotthold n'aurait pu trouver un ami plus tendre et plus indulgent : il n'y avait pas d'inégalité dans son humeur; et si elle paraissait quelquefois attristée, c'est qu'elle partageait la douleur de Gotthold.

Marie n'était pas belle; mais sa taille était fine et ne manquait pas de noblesse : son sourire, le plus souvent doux, avait quelque chose de piquant; son air était toujours agréable; le teint brillant de la santé donnait plus de charme à son visage.

Tout cela n'était pas remarqué par Gotthold; pouvait-il trouver quelque chose de bien dans une autre femme qu'Adèle? Mais, s'il relisait dans sa lettre, *tiens la parole que tu m'as donnée*, sa pensée se tournait vers Marie.

Il était dans une pénible irrésolution, lorsqu'il reçut une nouvelle lettre d'Adèle, qui le

pressait d'exécuter sa promesse. Après l'avoir lue, il s'empressa d'aller aux champs trouver Hagemann, qui y surveillait les laboureurs.

Mon père, lui dit-il en le tirant un peu à l'écart, je viens vous demander votre fille en mariage.

Hagemann le regarda avec surprise. Gotthold vit briller sur son visage un trait de joie qui disparut aussitôt.

Vous me surprenez, mon ami.

— Vous me dites *vous*, mon père; n'est-ce pas me refuser? — Oui, mon fils, et je pense qu'il vaudrait mieux que nous n'eussions point fait connaissance; oui, je vous refuse Marie.

— J'en suis fâché, mon père, oui fâché, car je vais être obligé d'introduire une étrangère dans notre paradis.

— Une étrangère! expliquez-vous; est-ce à vous aussi que cette personne est étrangère? — Oui, à moi.

— Je ne peux, mon fils, t'accorder la main de Marie: ne précipite rien; je voudrais que tu pusses te confier à moi.

— Vous allez tout savoir, mais rappelez-vous que je ne veux d'autre nom que le vôtre.

Le vieillard lui prêtant attention, il lui ap-

prit son vrai nom, son amour pour Adèle, le crime de son frère, l'entrevue qu'il venait d'avoir, et le desir d'Adèle qu'il fût marié.

Hagemann gardait le silence, et faisait avec son bâton des zigzags sur le sable.

Eh bien! mon père, qu'en dites-vous?

— Cela est bien extraordinaire : Vous aimez Adèle, vous l'aimez passionnément, et puisque vous prétendez qu'elle est innocente, je penserais...

— Je le pensais aussi, mais voyez la lettre qu'elle écrivit à son départ.

Hagemann lut la lettre, et dit : Elle a raison, car la vertu d'une femme est dans la chasteté, et cela doit être, puisque c'est elle qui donne l'enfant à l'homme. Sur quoi se fonde l'amour du père pour ses enfants, si ce n'est sur la vertu de la mère : à quoi est due la confiance qu'on a dans les familles? Mon fils, tu es homme.

— Cependant, mon père, je n'aurais osé dire cela à Adèle. Je l'aime de toutes les puissances de mon être; elle est pure comme la nature même; séparé d'elle, je ne l'aimerai pas moins; mon sentiment ne peut s'éteindre

qu'avec la vie; et, si elle était mon épouse, le soupçon peut-être troublerait notre union. Vous sentez cela, bon Hagemann, oui pour conserver les avantages de l'innocence, elle ne peut être à moi. Voila ce que contenait sa dernière lettre:

« Cher Gotthold, je pense présentement à « toi, à ton amour, comme à la joie innocente « et sacée de l'enfance. J'ai été trompée, mais « notre amour, notre confiance est indissolu- « ble. Si j'étais à toi, mon ami, je serais toujours « tremblante en ta présence, un cruel souve- « nir empoisonnerait tous nos moments; une « honte cachée consumerait mon cœur. La « vue d'une femme vertueuse me ferait rougir « de moi-même. Ah! laisse-moi cet amour et « le souvenir du temps heureux que j'ai passé « près de toi: que ce souvenir soit dans toute « sa pureté. Je t'écris à genoux, cher Gotthold: « fais à ton Adèle le seul sacrifice qu'elle « puisse recevoir de toi: apprends-moi que tu « es marié.

— Tu vois, mon père, reprit Gotthold les yeux mouillés de larmes: je suis décidé; donne moi Marie; je la rendrai heureuse.

Le vieillard porta la main à son front.

— Je voudrais ne rien savoir : je ne puis te donner ma fille.

— Une étrangère viendra donc partager notre retraite, car j'obéirai à Adèle. Hagemann prit la main de son jeune ami. — Si je dis oui, je vois dans l'avenir se former un orage qui bientôt fondra sur nous ; si je dis non, au chagrin de te refuser s'en joindra un nouveau causé par l'amour de Marie ; car elle t'aime, jeune homme, elle sent au fond de son cœur une flamme pure et virginale.

Le père prononça ces derniers mots d'un ton animé. — Tant mieux, mon père, dit Gotthold d'un air plus tranquille ; tant mieux : son bonheur n'en sera que plus assuré.

Hagemann secouait la tête. — Tant mieux, et tu ne peux lui donner en échange de son amour qu'une froide pitié et des caresses feintes, car, dans le moment même où moi son père je te dis qu'elle t'*aime*, à ce mot qui fait tressaillir de joie le cœur d'un jeune homme, tu réponds froidement, *tant mieux*.

Depuis le jour où tu nous rencontras auprès de la montagne, elle n'a rêvé que toi ; quand je parlais de toi, elle rougissait ; lorsque tu par-

tis, elle fut triste toute la journée, lorsque tu revins dans la nuit, elle te reçut par un cri de joie, par le tendre sourire de l'amour naissant; quand tu nous montras le desir de vivre avec nous, si en ce moment tu l'avais regardée tu aurais vu dans ses yeux le contentement du bel avenir qui s'offrait à elle; elle ne pouvait se rendre compte du sentiment qu'elle éprouvait; ton indifférence lui en a fait connaître toute la force: si tu l'avais vue seule pleurant, et renfermant son amour dans le silence! et comme un sourire de toi la rendait heureuse!

Le père de Marie voulait savoir l'effet que produirait sur Gotthold la peinture de son amour secret: Gotthold lui répondit d'un ton calme, Tant mieux, mon cher père, donnez-moi donc Marie puisqu'elle m'aime. — Non, mon fils, s'écria le père d'un ton imposant, non, non, je ne confierai pas au dédain l'amour innocent d'une jeune fille. — Au dédain! — Oui l'homme dédaigne l'amour qu'on lui offre: monsieur le baron, dites tout ce que vous voudrez, moi je dis non. — Baron!... Je vois ce que vous pensez. — Je pense que je suis père. — Si nous sommes malheureux, vous en serez responsable. — Je ne veux pas

causer le malheur de ma fille chérie : encore une fois je vous la refuse. Et il alla rejoindre les laboureurs.

Gotthold, les bras croisés, prit un petit sentier qui conduisait à la maison : il réfléchissait à la prudente sollicitude du vieillard, lorsqu'il aperçut Marie assise auprès d'un buisson. Ses yeux se fixaient sur la terre, elle essuyait les larmes dont ils étaient humides. — Je peux donc encore rendre un cœur heureux, dit le jeune homme tout bas et en soupirant. Arrivé près d'elle. — Pourquoi pleures-tu, bonne Marie; si tu as des peines secrètes, ne puis-je les adoucir? Ne suis-je pas ton ami?

Il ne lui avait jamais parlé avec un pareil accent. — Des larmes! je ne saurais vous dire pourquoi je pleure; nous sommes si heureux! — Nous le serons, ma chère Marie, je l'espère; mais voilà encore que tu pleures! — Je pense à mon père; il est âgé, et... — Cela est vrai, il est mortel; nous lui survivrons sans doute, et alors tu seras à moi. Je voudrais que tu m'aimasses un peu.

La rougeur couvrit son front, et sa main tremblait dans celle de Gotthold. — Ton père

mourrait tranquille, bonne Marie, si tu étais... à moi... si tu étais mon épouse chérie.

Elle rougit encore davantage et leva ses yeux au ciel. — Tu ne réponds point à mes vœux, chère Marie, rien du tout?

Elle gardait toujours le silence, car son cœur était tellement saisi de joie, que son esprit ne pouvait suivre une pensée. Des larmes abondantes coulaient de ses yeux qu'elle n'osait lever sur Gotthold ; son saisissement la fit tomber presque évanouie. Il déposa un baiser sur ses lèvres, et ranima tout son être: elle sourit en regardant tendrement le jeune homme qui la pressait sur son cœur. Les battements de celui de la jeune fille durent le convaincre qu'il était aimé. Il éprouvait un sentiment qui ressemblait à de l'amour : il donne encore un baiser à Marie, et lui dit : Chère fiancée, dis-moi que tu m'aimes, et accepte cet anneau comme le gage de notre union prochaine, de notre félicité future.

Elle le mit à son doigt, et dit : — Est-il possible? O fortuné destin! quoi! je suis aimée.

L'expression de cet amour naïf répandit une douce chaleur dans le sein de Gotthold : Marie

lui parut embellie, ou pour mieux dire ce n'est qu'à cet instant qu'il sut l'apprécier. Elle marcha doucement, appuyée sur le bras de son ami, lui racontant avec ingénuité depuis quel temps et combien elle l'aimait.

Gotthold était ému à ce récit plein de candeur. C'est ainsi qu'unis étroitement ils arrivèrent devant la maison.

Gotthold dit: — Entre, ma chère Marie, je vais chercher ton père, et il retourna aux champs; mais au milieu de son chemin il trouva le vieillard assis auprès d'un arbre et absorbé dans ses pensées.

— Mon père, lui dit-il d'un air franc et enjoué, Marie m'a fait l'aveu de ses sentiments, elle est ma fiancée. — Homme cruel! dit le père en se levant aussitôt, pouvais-tu penser à cela après notre conversation? — J'ai trouvé Marie dans le petit bois, un ange sans doute l'y avait conduite; elle pleurait. Il raconta comme le pur hasard avait amené leur entretien; il avait dès-lors éprouvé pour elle un sentiment presque aussi tendre que l'amour. — Monsieur le baron! dit le père avec dignité. — Vous n'avez pas de confiance en moi, et justement dans ce qui est le moins fait

pour causer de l'inquiétude ; mais qui peut-être un jour en causera beaucoup. — Vous vous trompez, mon père; réjouissez-vous, Marie se trouve heureuse, et moi je suis plus heureux que je ne pensais l'être; mais elle doit ignorer notre dernière conversation. — Le sujet doit même lui en être entièrement inconnu, je t'en conjure, jeune homme; qu'elle ne découvre jamais qu'elle est un sacrifice fait à un autre amour.

Ils rentrèrent chez eux; Marie courut au-devant de son père, radieuse comme un ange et parée comme l'est une fiancée. La joie d'un amour partagé se peignait dans ses yeux; mais le père portait toute son attention sur Gotthold. Lorsqu'il le vit presser Marie sur son sein, et qu'il entendit ces mots, Ma chère compagne, ton bonheur sera le mien; alors essuyant une larme, il dit en lui-même, Que Dieu les bénisse tous les deux!

Pendant quelques jours il observa le jeune couple, et prononça enfin ces mots avec une grande effusion de cœur : Soyez heureux! et les époux furent unis.

Ce n'était pas là un premier amour, cet amour qui fait tout oublier, et qui avait agité

le sein de Gotthold, c'était l'amour confiant, pareil à l'amitié qui par une tendre prévoyance s'occupe du bonheur de la bien-aimée, et la place dans un cœur ardent.

Gotthold apprit à connaître Marie, et.... non, il n'oubliera pas Adèle ; mais la vertu de son épouse, son cœur, son esprit lui rendront toujours cette Adèle présente. Tous les matins à son réveil elle semblera s'offrir à ses regards. Il n'osait pas se dire qu'il avait retrouvé une nouvelle amie. Il convenait avec le père que son nom et sa liaison avec madame de Drausen devaient être un secret pour Marie.

Il prit la plume pour écrire à Adèle que ses vœux étaient accomplis. Un peu de contrainte se remarquait dans sa lettre, car il ne pouvait être bien franc avec elle ni avec lui-même. En effet, la souffrance d'Adèle, son amour, le souvenir des doux moments qu'il avait passés auprès d'elle, faisaient sur son cœur la plus vive impression. — Mon Dieu, dit-il en laissant tomber sa plume, je crois qu'en ce moment j'en veux à Adèle, à Marie, à moi-même; car, par le ciel, je ne sais qui j'aime davantage.

Il attendit la réponse avec une impatience mêlée d'inquiétude : elle arriva, et, pour la lire,

il se renferma dans sa chambre. Sa tendresse semblait renaître tandis qu'il regardait les caractères tracés par une main chérie. Plein d'une vive émotion, il lut : « Que le ciel, mon « cher Gotthold, verse toutes ses bénédictions « sur ta tête et sur celle de ton épouse : ô com- « bien je t'aime, et que ne te dois-je pas pour « m'avoir réconciliée avec moi-même! Depuis « le fatal moment qui a empoisonné ma vie, « voici la première minute que j'ai pu être « tranquille. A présent Adèle ne te cachera rien, « tu connaîtras tout le tourment de son cœur, « tu sauras tout ce qu'il a souffert, tout ce qu'il « souffre encore.

« Je vois par ta lettre (ô ne te fâche pas!) « que tu es heureux, et que tu appréhendes « que je n'en sois jalouse : ne crains rien, je « me suis élévée au-dessus de la vie comme « un être immortel, et tout mon bonheur main- « tenant tient à voir heureux ce que j'ai tant « aimé; je suis certaine que tu chériras ta Ma- « rie, j'en ai pour garant tes vertus et sa « candeur.

« Il ne me reste d'autres biens dans la vie « que ton cœur, mon fils, et un autre enfant « que depuis le moment fatal je porte en mon

« sein. Tu vois bien que je ne pouvais plus « être à toi... A présent adieu, mon ami, mon « cher Gotthold; adieu, ah! sois heureux, c'est « le vœu que forme sincèrement le cœur de « ton Adèle. »

En lisant cette lettre, la plus vive douleur s'empara de Gotthold; il lui semblait que la vie ne lui serait plus qu'indifférente : sa haine contre son frère se renouvela; il était plus que jamais décidé à ne jamais le revoir.

Il s'absenta pendant quatre jours pour ne voir personne, et moins encore Marie, car son cœur était encore rempli de l'image d'Adèle. Lorsqu'il fut de retour, sa tendre épouse le reçut avec une joie inexprimable, et ses vives caresses pouvaient à peine le distraire de sa rêverie.

Au bout d'un an elle lui donna un fils : la naissance de cet enfant lui fit éprouver une douce jouissance, resserra les liens qui l'unissaient à Marie, et releva ses esprits abattus; c'était pour lui une nouvelle existence. Quand un souvenir pénible venait s'emparer de son ame, il prenait son enfant, et s'écriait, Je suis père! Ce titre lui imposait des devoirs dont il ne s'écarta jamais.

Quelque temps après il reçut une lettre d'Adèle qui exprimait son desir de le voir avant qu'elle ne quittât la vie.

Cette lettre rouvrit ses blessures : l'idée que le chagrin avait hâté les jours d'Adèle l'accablait. Il vola vers elle, et la trouva au lit dans un état désespéré : elle le reçut avec un sourire qui avait quelque chose de céleste. — Je me meurs, dit-elle, cher Gotthold; j'ai voulu que tu reçusses le dernier soupir d'un cœur fidèle; ne pleure pas, car je ne suis pas malheureuse. J'étais bien sûre que tu ne te refuserais point à ma prière.

Elle lui raconta que, dans un petit voyage qu'elle avait fait, sa voiture avait versé, et qu'en voulant en descendre, la roue avait frappé sa poitrine; une forte hémorragie qui en avait été la suite, jointe à la grande faiblesse dans laquelle elle était déja, l'avait réduite à l'état où il la trouvait. Elle lui fit avec beaucoup de calme ce récit, qui lui fut confirmé par le médecin.

Gotthold interrogea particulièrement la femme de chambre, qui lui dit qu'Adèle avait été beaucoup plus tranquille depuis la nouvelle de son mariage.

Le tuteur d'Adèle, beau-frère de son mari

défunt, arriva, et ils prièrent Gotthold de se charger de l'éducation du petit Drausen. Gotthold le prit dans ses bras et l'éleva vers le ciel, le cœur navré et les yeux pleins de larmes. Il fit à Dieu et à Adèle la promesse d'avoir pour cet enfant une tendresse paternelle.

Adèle regardait avec attendrissement ce touchant spectacle. — Oui, Gotthold, je suis heureuse, tu feras un homme de lui, un homme tel que toi; je te transmets, ainsi qu'à ta Marie, tous mes droits sur lui. O Gotthold! je lui ai donné beaucoup à ta Marie, je lui ai tout donné; engage-la bien à servir de mère à mon enfant.

Gotthold se mit à genoux, et posa silencieusement la main sur la tête du petit Drausen; il renouvela le serment de lui servir de père, invitant Adèle à le recevoir et à le porter vers Dieu pour Marie et pour lui.

Adèle leva vers le ciel des yeux reconnaissants.

L'oncle du petit garçon se concerta pour la tutèle avec Gotthold, et partit ensuite; ses occupations et sa demeure éloignée de ce lieu ne lui permettaient pas de prendre à sa charge la succession et les terres de son neveu.

Après son départ, Adèle parut avoir encore une cause secrète de chagrin; Gotthold s'en aperçut, et la supplia de ne rien lui cacher de ce qui pouvait l'affecter péniblement. Une vive rougeur fit disparaître un instant la pâleur de son visage. Elle fit un signe à Lisette, qui sortit et rentra un instant après, lui apportant un enfant qu'elle prit dans ses bras; elle le serra fortement sur son sein, et dit timidement : — Gotthold, voilà ma fille Rosaure; malgré la honte de sa naissance...., je suis mère! je l'aime beaucoup; je desirais vivre pour elle, à qui la confier? je crains que tu ne l'aimes pas. — O quelle crainte, mon Adèle! peux-tu penser que je n'aimerai pas ta fille?

Elle le fixa avec des yeux qui, prêts à s'éteindre, laissaient encore voir la reconnaissance dont elle était pénétrée, et elle lui dit: — Pour que tu chérisses cette enfant, ô mon ami, il ne faudra pas penser à son père. On dit qu'elle me ressemble; en la regardant tu te rappelleras les traits de ton Adèle. Prends-la, qu'elle soit à toi! hélas! j'ai un pardon à te demander. Lisette est dans la persuasion que Rosaure est ta fille; je lui laisse cette idée; cette illusion flattait mon cœur, je cherchais à me tromper

moi-même ; pardonne-moi ce plaisir imaginaire, reporte à cette innocente créature l'amour que tu avais pour sa mère ; ne la rejette pas, mon sang coule dans ses veines, je pourrais dire aussi le tien : bientôt elle n'aura plus de mère, elle n'a ni parents ni amis, sois tout pour elle, délivre mon ame de l'inquiétude qui la tourmente. Elle ajouta d'une voix faible : — Dis-moi donc, Gotthold, que tu lui serviras de père. — Rosaure, s'écria Gotthold en sanglotant, je te jure en présence d'une sainte mourante, devant tous les anges qui jettent leurs regards sur cette bonne mère, à la face du Tout-Puissant, que tu seras le plus chéri de mes enfants, que tu seras l'objet de mes soins paternels! fille d'Adèle, dès ce moment tu es ma fille!

Adèle leva ses mains défaillantes vers le ciel. — J'ai encore une prière à te faire, Gotthold; donne-moi ta main pour assurance que mon vœu sera exaucé.

Il la lui tendit.

Que mon fils, que Rosaure, et sur-tout son père, ignorent qui elle est : dis que tu l'as trouvée ; qu'elle t'a été apportée par un ange. Gotthold ajouta : — Par le meilleur des anges qui

ait jamais revêtu sur la terre une forme humaine. — Enfin cache-lui, ainsi qu'à tous, sa naissance, le nom de son père et celui de sa malheureuse mère.

— Adèle, dit Gotthold, puisque tu t'es plu un instant à croire qu'elle était ma fille, la même illusion charmera une vie qui sera consacrée tout entière à tes enfants. O mon amie ! je porterai ta fille dans mon cœur comme si elle avait été le gage du bonheur que nous espérions goûter ensemble.

— Bien-aimé, il faut que la mort ait sur moi bien de la force pour que tes douces paroles ne me ramènent pas à la vie; mais je sens.... hélas!...

Cette scène l'avait affaiblie; elle demanda que l'on approchât d'elle ses deux enfants : elle prit la main de Gotthold, la posa sur leurs têtes, les bénit, prononça le nom de bien-aimé, et... expira!!!

Ses derniers moments furent doux comme la fin d'un beau jour : la mort même semblait respecter ce corps qui avait possédé une ame céleste. Oui, Adèle morte était plus belle encore que lorsqu'un souffle de vie l'animait.

Gotthold, le cœur navré de douleur, s'ap-

procha de celle qu'il avait le mieux aimée; il déposa un dernier baiser sur ses lèvres. — A présent, s'écria-t-il, attends-moi dans un meilleur monde; moi je resterai sur cette terre d'exil tant que je serai nécessaire au bonheur de tes enfants : prie ensuite Dieu de m'appeler à lui; j'irai te retrouver, ma bien-aimée, nous serons réunis; en attendant, que ton ame bienheureuse veille sur nous.

Il suivit Adèle à sa dernière demeure, et resta long-temps à genoux près de la tombe qui renfermait la dépouille mortelle d'un ange. Il était absorbé dans sa douleur, lorsqu'il crut entendre la voix d'Adèle qui lui disait de ne pas s'y livrer aussi vivement, et de songer à ses enfants. Il se releva avec un saint respect, jeta des fleurs sur sa sépulture, retourna vers ses deux pupilles, fit généreusement un don à Lisette, qui alla s'établir dans un pays lointain, et prit avec les deux enfants le chemin de Viesceleben.

Voilà, Marie, deux enfants que je t'apporte, le garcon est le fils de mon ami Drausen, qui me l'a confié à son lit de mort. La petite fille n'a d'autre nom que Rosaure : elle est orphe-

line, sans parents, sans amis. Lors de la dernière inondation, le torrent l'a entraînée dans son berceau où elle dormait tranquillement. Je me suis jeté dans une nacelle, j'ai été assez heureux pour atteindre le berceau, et...

— Et toi, Gotthold, tu ne me dis cela qu'à présent; je n'ai donc pas ta confiance?

— Je me flattais toujours de découvrir ses parents; je l'ai remise dans un village aux soins d'une femme qui venait de perdre son nourrisson. J'ai fait publier dans la ville d'où le fleuve s'écoulait que j'avais trouvé un enfant; personne n'a réclamé cette petite créature; je la regarde donc comme un don du ciel : je la confie, ma chère, à tes soins maternels, comme Dieu me l'a confiée.

Marie embrassa l'enfant, et dit avec un soupir : — O la pauvre mère! qu'un ange lui dise tout bas à l'oreille que son enfant en a retrouvé une.

Le vieux Hagemann confirma ce récit sur les deux enfants, et le secret resta ensevelie dans le cœur de ces deux amis.

Marie fut encore une fois mère : elle eut une fille, que Gotthold appela Annette, nom qui

ressemblait à celui de sa première amie ; il ne l'appela pas Adèle : ce nom devait être sacré pour lui.

Cette petite famille s'élevait à la satisfaction de ceux qui en étaient chargés.

Le grand-père souriait en voyant Gotthold lire les traités de Plutarque sur l'éducation ; et Marie, qui ordinairement ne lisait guère, marquait avec des bouts de rubans les endroits qui en offraient des régles.

Mon Dieu, disait le brave Hagemann, il est bon de se faire un plan d'éducation ; mais c'est dans le cœur d'une mère que le ciel a gravé le meilleur. La nature a donné aux enfants un instinct d'imitation. Qu'ils aient sous les yeux de bons modèles, vous aurez assez fait. Le bonheur de l'homme est simple comme la vertu ; je connois assez Gotthold et Marie pour être certain que l'éducation des enfants sera bonne, n'eût-on jamais écrit sur ce sujet.

L'occupation la plus naturelle et la plus utile pour l'homme est l'agriculture ; c'est aussi la plus agréable, parcequ'elle change fréquemment de forme. Le labourage, la semaille, la récolte et les veillées d'hiver, arrivent tour-à-tour. les vrais plaisirs se goûtent

en famille; oui, le bonheur de l'homme, je dirais même de toute l'espèce humaine, s'attache aux noms de père, d'enfants, de famille.

Un roi sur son trône, un mendiant dans sa misère, ont-ils un plus grand plaisir que celui d'être aimés, d'être entourés de leurs enfants? Ce plaisir, il est vrai, pour être plus vif, pour être mieux senti, demande une espèce d'aisance, mais la richesse n'y est pour rien. Chacun a une manière d'être heureux, et l'artisan qui appelle heureux le temps qu'il passe en famille, et jours de fête ceux où il augmente d'un plat le frugal repas de ses enfants, est certainement plus heureux que le prince qui ne s'amuse plus de rien. — Tous les hommes peuvent donc être heureux, dit Gotthold. — Oui, tous peuvent l'être sans que l'éducation y contribue autant qu'on le pense. — Mon père, les malheureux se consolent en vantant leur pauvreté; mais ils recevraient la fortune à bras ouverts si elle s'offrait à eux, n'est-il pas vrai? — Et moi aussi, Gotthold, je la recevrais comme tout autre; il faudrait être fou pour parler autrement : Diogène même en aurait fait autant s'il avait bien connu le prix de la richesse; cela n'empêche pas que l'honnête ar-

tisan ne jouisse mieux que le riche fastueux qui met son bonheur dans un nombreux domestique couvert de brillantes livrées, dans de grands repas, et de vastes appartements où les lustres sont autant de soleils. Eh bien! ce bonheur-là, qui fascine les yeux du vulgaire, n'exempte point les grands et les riches du chagrin et de l'ennui.

Ainsi, mon cher Gotthold, dans l'éducation que tu dois à tes enfants, donne-leur l'exemple de la bonté, de la justice, et du courage; dispose leur cœur à l'indulgence et au tendre intérêt qu'excite l'infortune, élève leur esprit et leur ame au-dessus des événements de la vie, dirige-les vers un monde céleste, apprends-leur que la véritable vertu est de savoir vaincre ses passions, sois toi-même ce que tu desires qu'ils soient : les paroles sont peu, je le répète, l'exemple est tout; tâche qu'ils ne forment point de projets ambitieux, qu'ils n'aient pas une fausse idée de la gloire; enseigne-leur à ne mépriser que ce qui est vicieux ou injuste; accoutume-les à la modération; que la privation ne leur paraisse pas une peine, mais une habitude. Si telle est l'éducation de tes fils, ils seront véritablement philosophes et heureux;

et s'ils avaient comme moi la goutte et l'asthme, ce serait un malheur pour lequel je ne vois de reméde que la confiance en Dieu.

— Mais, dit Gotthold en soupirant, il y a des souffrances du cœur. — Oui, mais on croit qu'elles ne finiront jamais, néanmoins elles passent avec le temps.

Les quatre enfants furent élevés d'après ces principes, et, quand ils étaient sous les yeux de leurs parents, on n'entendait pas sans cesse des remontrances ou des reproches : la morale était douce et simple. Le vieux père disait : — Voilà la différence qu'on trouve entre les hommes et les chevaux, le cheval s'éléve au moyen de la bride, du fouet, et des éperons, car il doit être l'esclave de l'homme; mais l'homme est naturellement destiné à être libre, il doit trouver dans l'homme son semblable; si on l'éléve avec rigueur et brutalité, il deviendra plus rétif, car dans son éducation on n'aura enchaîné que sa vertu, et non sa liberté.

Les enfants jouaient toujours ensemble devant la porte et sur un gazon; la mère, assise à l'ombre d'un vieux tilleul, travaillait auprès d'eux : elle dirigeait leurs jeux, jugeait leurs petits différents en leur faisant une douce leçon;

et quand le grand-père revenait des champs, la troupe bruyante annonçait son arrivée par des cris de joie. On se rassemblait autour de lui pour entendre des contes de fées que personne ne savait mieux raconter. Il tirait de chaque conte une morale à la portée de leur âge; mais quelquefois Marie lui faisait observer qu'ils devenaient moins attentifs quand il en était à la morale.

Marie, disait-il, quand tu sèmes ta graine de lin, germe-t-il, fleurit-il, est-il en état d'être filé de suite? Je jette la semence dans leur cœur, elle germera en son temps, puis elle fleurira, enfin elle portera des fruits : espérance et patience, voilà ce que doit avoir un père.

Et il avait raison, car les enfants croissaient et se formaient comme des arbrisseaux soignés dans une pépinière par une main habile.

C'est ainsi qu'ils passèrent leur jeune âge, dans un paradis terrestre, sous les yeux de leurs bons parents.

Bientôt de légers travaux remplacèrent de petits jeux, et ces travaux furent pour eux de nouveaux plaisirs : le vieillard les amenait avec lui dans les champs, leur enseignait l'agriculture, depuis la charrue jusqu'au moulin. En même

temps il racontait aux enfants, devenus plus attentifs, comment l'homme avait d'abord vécu, n'ayant pour asile que des grottes couvertes de feuillages, sans vêtement, sans usages, sans lois, sans société, n'ayant pour nourriture que des fruits et des plantes sauvages, jusqu'à ce que la nécessité l'eût rendu industrieux. Alors il inventa des dards, des javelots; il allait à la chasse, se nourrissait de la chair des animaux qu'il avait tués, se vêtissait de leurs peaux.

L'invention du feu parut aux petits étudiants une époque mémorable dans l'histoire que leur racontait leur père : le nom de Prométhée leur devint sacré.

Le vieil Hagemann leur faisait aussi des récits sur les voyageurs; il leur parlait du voyage de Héarnes chez les sauvages, depuis le fort Churchill jusqu'à la mer Glaciale. Les tableaux de la vie des premiers chasseurs frappaient leur jeune imagination; le reste du jour ils s'entretinrent de Héarnes et des sauvages.

Cette partie de l'histoire occupa des mois entiers. Le bon vieillard ne se bornait pas à leur peindre la vie des chasseurs, il y joignait celle des animaux qu'ils prenaient pour victime, il décrivait la nature du sol, les rivières, les

lacs, etc. A sa canne était suspendue une carte d'Amérique.

Je voudrais bien savoir, dit Louis, quel est celui qui a inventé les maisons?

— Et moi, dit Rosaure, celui qui a inventé le rouet, et qui a le premier exercé le métier de tisserand?

— Et celui qui fait accroître des fleurs? dit avec vivacité la petite Annette.

— Parlons d'abord de la charrue, dit le bon homme, c'est un objet sacré comme la loi. Aussitôt les enfants se rapprochèrent de lui, plus curieux de l'entendre.

Il leur dit comment de nouveaux besoins avaient rendu l'homme d'abord berger, ensuite laboureur; comment il avait apprivoisé les animaux, élevé des tentes, ce qui avait rendu sa vie moins pénible et ses mœurs plus douces. Il n'oublia pas l'Arcadie, ni le berger Apollon, dont les chants mélodieux attendrissaient les sauvages, ni Pan et les Nymphes, en l'honneur desquels on avait érigé des autels, où du miel et des fruits étaient offerts en sacrifice.

Quand le père leur eut dépeint les délices de l'Arcadie, ah! dirent-ils, c'était un beau lieu que l'Arcadie!

— Eh bien, où se voit la cabane de l'homme bon et vertueux, là est l'Arcadie.

Puis vint l'histoire des peuples belliqueux de l'Asie, de leurs villes, de leurs invasions, des Bédouins hospitaliers qui, dans les déserts, n'ont rien à craindre pour leur liberté. Il n'oublia pas Gengiskan, ni la marche de Darius contre les Scythes, ni les cruelles victoires des Arabes, ni la ruine des fertiles contrées de l'Asie, causée par les Turcs; enfin la grande émigration des Gaulois, des Allemands, etc. Il ne t'oublia pas, Hermann, toi qui le premier as brisé les fers dont Rome enchaînait l'univers, et qui as rendu aux hommes le don précieux de la liberté.

— Hermann! dirent les garçons avec des yeux étincelants. — Oui, mes enfants, n'oubliez pas que vous êtes Allemands comme lui.

Des années entières furent consacrées à leur instruction. Hagemann leur présentait en abrégé l'histoire des hommes de tous les siècles.

On exaltait chaque trait d'humanité, de fidélité, de courage, et de justice; le respect et l'admiration se portaient vers les noms illustres, toutes les actions nobles et généreuses recevaient un tribut. Comme ces enfants écoutaient

plus qu'ils ne lisaient, le vieillard avait soin de leur cacher les feuilles sanglantes de l'histoire où des crimes horribles étaient tracés, et il les laissait dans l'admiration du caractère héroïque, ou du sublime génie des grands hommes.

Ils parvinrent ainsi à leur quinzième année. Ils n'étaient pas mieux vêtus que les habitants du village, travaillaient comme eux, vivaient sobrement, et n'étalaient pas ce luxe dont la vanité se fait un besoin. Seulement la maison qu'ils habitaient était la plus vaste et la mieux bâtie; leur jardin surpassait en beauté celui des autres villageois; leurs champs étaient plus étendus et mieux cultivés, mais leur chambre était aussi simplement meublée que leurs cabanes. On ne les voyait pas entourés de domestiques; ils ne se croyaient pas supérieurs aux autres; leurs parents faisaient tant de bien, traitaient les villageois avec tant de cordialité; ils ne se montraient au-dessus d'eux que par l'enseignement et la protection qu'ils leur accordaient. Tout ce qui, aux yeux de ces enfants, distinguait leurs parents de leurs vassaux, était une meilleure éducation, un plus utile emploi de leurs connaissances, et la for-

tune qui en était le fruit. Drausen ne croyait pas être d'un état plus élevé que celui de ses instituteurs, qu'il regardait comme ses parents, ignorant que Gotthold n'était pas son père.

Eh bien! sommes-nous heureux? disait souvent le bon vieux père; et pour toute réponse Gotthold et Marie se jetaient dans ses bras.

Louis et Maurice ayant quinze ans, Gotthold les conduisit à Steinichen, où étaient les terres de Louis, sur une colline dont la perspective était agréable. Ils virent à travers les arbres d'une épaisse forêt le joli château flanqué de deux tourelles : plus loin était le village, dans un vallon qu'arrosait une rivière qui y formait diverses sinuosités : à la gauche, des vignes couvraient de charmantes collines, et s'étendaient jusqu'aux prairies; la vue se portait au-delà sur des champs dorés par des épis de blé. A la droite étaient la forêt et le château.

Quel beau site! mon père, s'écrièrent les deux garçons.

Il vous plaît donc? J'en suis charmé, car l'un de vous est le maître de ce village, de ces champs fertiles, et du beau château : l'un de vous est M. de Drausen, et non pas mon fils; devinez lequel de vous?

Les enfants sourirent, prenant cela pour une plaisanterie. Gotthold poursuivant son chemin, ils traversèrent le village, arrivèrent à une belle grille qui était ouverte, et passèrent au milieu d'une vaste cour, sous une allée de beaux orangers, à l'extrémité de laquelle était le château, ayant un péristyle d'un ordre italien. De chaque côté de la cour étaient de vastes serres chaudes. Tout annonçait l'opulence.

Gotthold dit à un jardinier : Allez prévenir l'intendant que M. de Drausen, votre jeune seigneur, est ici. L'ouvrier, surpris, courut remplir sa commission. Alors les deux jeunes gens prirent les mains de Gotthold, et, les larmes aux yeux, tous deux lui dirent : Je suis ton fils (puis se jetant à son cou) ; pas de château, pas de seigneurie, s'il faut que je ne sois pas ton fils : tous les deux parlaient en même temps et disaient la même chose.

Gotthold était ému ; mais l'arrivée du vieil intendant le dispensa de répondre. Ce bon homme, dont les cheveux avaient blanchi au service des parents de Louis, s'approcha, tenant respectueusement son chapeau à la main : il fit un profond salut, et chercha à deviner lequel des deux garçons était son maître. — Il

est donc arrivé, dit-il, le moment si long-temps attendu par les vassaux sujets de notre seigneur. — Ce n'est pas moi, s'écria Louis en cachant son visage dans le sein de Gotthold. — Ni moi, cria plus fort Maurice en embrassant son père. Gotthold posa sa main sur la tête de son fils adoptif, et dit : Voilà Louis de Drausen, dorénavant votre seigneur ; mon vieux et fidèle Friebel, vous avez un excellent maître, je vous en réponds. Le bon serviteur s'inclina de nouveau, et les conduisit tous les trois dans le château. Louis gardait le silence et fixait Gotthold d'un air inquiet, car il ne savait que penser de tout cela, et Gotthold, sans paraître faire attention à lui, tâchait de découvrir l'effet que produirait sur lui un pareil changement.

Louis combattait entre le plaisir d'être le possesseur d'une si belle propriété, et la douleur de n'être plus le fils de Gotthold : en parcourant les appartements il gardait le silence. — Mais pense donc, lui dit gaiement Maurice, pense donc que tout cela est à toi ; tu es ici seigneur et maître : sais-tu bien que Danischend conduisit le jeune Vogoses de la cabane des paysans au trône paternel de la même manière que mon père t'a conduit ici.

— Ton père ! s'écria Louis ; et il redit encore en pleurant : Ton père ! Se précipitant ensuite sur le sein de Gotthold, il répéta plusieurs fois : Mon père ! O mon père ! dites que ce bien est à nous ; ne me séparez pas de vos autres enfants ; quelle fortune remplacerait dans mon cœur la perte que je fais, si je ne suis pas votre fils ? Et toi, cher Maurice, ne crois pas que cette fortune puisse nous séparer ; s'il devait en être ainsi, je la maudirais.

— Certainement, dit Gotthold, rien ne pourra nous séparer ; mais, mon bon ami, tu as accueilli bien froidement le vieux serviteur de tes parents. — Hélas ! à qui pouvais-je penser, en apprenant que je n'étais pas votre fils ? Il faut que je répare ce défaut d'attention ; je vais chercher ce vieillard, et si vous le rencontrez avant moi, mon père, dites-lui bien qu'il n'y avait pas de fierté de ma part, mais qu'une idée bien triste m'occupait.

Gotthold le lui promit, et engagea les jeunes gens à aller visiter le jardin.

Ils partirent. Le grand parc, les statues, les pavillons en forme de tentes antiques, les mirent dans l'enchantement : ils s'assirent au pied d'un vieux chêne, qui étendait ses larges bran-

ches jusqu'à terre. Louis pressa encore Maurice sur son cœur, et lui dit d'une voix suppliante : Promets-moi, cher frère, ô promets bien de tout partager avec moi. Que dis-je ! partager ; que tu seras moi comme je serai toi ; fais-en le serment, car je ne pense pas avec tranquillité à ce que le grand-père nous a dit, que les cœurs unis par la pauvreté sont désunis par la richesse. Cela ne peut avoir de rapport avec nous, cher Maurice, car nous serons inséparables. Je te suivrai même dans l'empire des morts, comme Thésée avec Pirithoüs : c'est pourquoi je veux ta parole.

Maurice le regardait en souriant. — Le grand-père parlait des riches qui n'ont de noble que le nom ; mais nos cœurs sont faits pour s'entendre et pour s'aimer dans l'opulence comme dans l'état de médiocrité. Les serments ne sont bons que pour ceux qui se méfient l'un de l'autre : ainsi je ne veux pas t'en faire ; mais voilà ma main en signe d'union fraternelle. Conviens donc qu'il n'y a rien de bien triste dans ce qui t'arrive ; réjouis-toi, pense au plaisir de pouvoir soulager des malheureux.

— Méchant Maurice, puis-je me réjouir quand tu n'es plus mon frère? tu gardes tout,

toi, père, mère, sœur; et moi... moi je suis séparé de tout. — Que dis-tu? s'écria Maurice; ai-je parlé de séparation? Au contraire, je ne pense qu'à exécuter les projets que nous avons formés étant enfants.

Oui, nous voyagerons, dit Louis avec son enthousiasme ordinaire : nous irons d'un pays dans un autre, nous naviguerons, nous nous baignerons dans les eaux du Gange, nous visiterons la patrie de Médée, et l'antique demeure des dieux égyptiens : là nous élèverons un autel à l'amitié; nous reviendrons ensuite à Vieseleben, l'Arcadie de notre enfance : nous raconterons nos voyages à Rosaure et à Annette; n'est-ce pas, cher Maurice?

Ils donnaient ainsi l'essor à leur imagination qu'ils transportaient au-delà de la vie humaine, où l'on ne voit guère d'Arcadie.

Ils firent part de leurs projets à leur père, qui leur sourit, se rappelant les rêves séducteurs de sa jeunesse. Il leur annonça néanmoins qu'ils passeraient l'été au lieu où ils se trouvaient, afin, dit-il, mon cher Louis, que tu apprennes à connaître les hommes qui attendent leur Arcadie de ton cœur. Vous voyagerez ensuite au gré de vos desirs.

Gotthold et les deux petits amis s'établirent donc au château, mais ils ne changèrent rien à leur manière de vivre. Leur table était frugalement servie : seulement pour leurs habits ils suivaient le goût de la ville.

Tantôt à pied, tantôt à cheval, ils parcouraient les champs et les propriétés du jeune seigneur, dont le vieil intendant, qui les accompagnait, était de plus en plus charmé. Louis apprit ainsi à distinguer ses biens de ceux de ses vassaux.

Aidé par Gotthold, il examina les comptes, et entra dans les détails de l'économie rurale.

Les paysans étaient surpris en voyant que ce jeune homme qu'ils croyaient avoir été élevé dans les grandes villes s'entendait si bien en agriculture. Un malheureux venait-il implorer son secours, avant de le soulager il s'informait du sujet de sa peine.

En peu de temps il connut mieux que son tuteur toutes les particularités des habitants du village : il imposait moins, et sa jeunesse attirait mieux la confiance.

Gotthold s'absenta pendant deux jours; il alla à Vieseleben; à son retour ils firent à pied de petits voyages dans les villes voisines; ils y

visitaient les boutiques et les ateliers, non par pure curiosité et légèrement, mais pour prendre une exacte connaissance des arts et des métiers, depuis la matière première jusqu'à l'œuvre la plus parfaite.

Le bon Hagemann écrivait de Vieseleben à Gotthold : Ils ont encore du temps; laisse-les, mon cher, étudier les éléments du commerce, ils en auront plus sujet d'estimer le fabricant et l'ouvrier; ils sauront bientôt que, sans le commerce et l'industrie, l'Europe n'aurait pas acquis la supériorité qu'elle a sur les autres parties du monde.

Gotthold leur laissa tout le temps nécessaire pour leur instruction; il les conduisit à Mayence, où un officier d'artillerie leur donna des leçons de géométrie-pratique, et leur enseigna à lever des plans.

Ils passèrent plusieurs jours chez un mécanicien, livrés à l'examen des modèles de machines dont l'effet, en grand, avait excité leur intérêt et leur curiosité.

Le ton d'aménité de Gotthold, et leur desir d'apprendre, les faisaient bien accueillir par les personnes de tous les états chez lesquelles ils se présentaient. Les fabricants, les artistes, les

laissaient avec confiance parcourir leurs ateliers, les initiaient même dans le secret de leur art, voyant bien qu'ils étaient destinés à être utiles à ceux qui en font leur profession, et aux besoins de l'humanité. A chaque procédé nouveau, à chaque genre d'industrie qui leur était enseigné, ces jeunes gens s'écriaient : Bon! nous transporterons cela dans notre Arcadie; nous y ouvrirons à l'indigent un port assuré contre la misère; ils trouveront chez nous le paradis.

Aux heures de récréation ils lisaient, avec leur sage tuteur, les poëtes qui ont honoré l'Allemagne. A Manheim, ils terminaient leur journée par le spectacle; à Mayence, ils assistaient à une cérémonie religieuse des catholiques, et leur ame semblait s'élever; à Francfort, en entendant les simples prières des protestants, un doux sentiment s'emparait de leur cœur; ils purent se convaincre dans ces deux villes de l'influence de la liberté sur le bonheur des hommes. Ils voulurent savoir comment on imposait les citadins et les campagnards; connaître le degré de protection accordé par le gouvernement et la justice, et s'assurer si la sage constitution de ce pays était également respectée par le souverain et par les sujets, ce qui devait

CABINET DE LECTURE
DE Mme BOUQUEROT

principalement entretenir entre eux la confiance. C'était à l'ombre de cette constitution protectrice que croissaient les arts, le commerce et l'industrie : voilà ce qui rendait le pays indépendant. Là le prince savait en même temps punir et récompenser.

Au printemps ils retournèrent à Steinichen, ensuite à Vieseleben. Nos jeunes gens auraient voulu aussitôt y mettre en pratique la théorie qu'ils avaient acquise dans leur voyage, car ils ne voyaient guère d'obstacle à ce que leur imagination avait créé.

Tout viendra avec le temps, dit le bon vieillard en contenant leur impatience : en effet, avec le temps tout prospéra au gré de leurs vœux ; Vieseleben et Steinichen devinrent une véritable Arcadie.

Eh bien ! ne sommes-nous pas heureux, répétait encore le bon grand-père ?

Marie et les sœurs se réjouissaient du retour des voyageurs : les jeunes gens leur racontaient ce qui avait fait le plus d'impression sur leur cœur et sur leur esprit. Annette et Rosaure, de leur côté, leur firent voir qu'elles n'étaient pas restées oisives dans l'année de leur absence. Rosaure, conduite par Louis, Annette par son

frère, allèrent voir les nouvelles plantations, les chaumières récemment construites; les champs, naguère incultes, et maintenant couverts de riches moissons.

Un jour les deux jeunes filles, assises sur l'herbe, lui dirent: Eh bien, M. de Drausen, parle-nous donc de ce que tu as vu, de ce que tu as entendu, de ce que tu as éprouvé dans ton beau château. Et il le leur raconta.

Ah! pauvre Louis! pauvre Louis! disait Rosaure, comme tu as dû être affligé quand tu as appris que papa Gotthold n'était plus ton père, et que nous n'étions plus tes sœurs.

Elle tâchait de retenir ses larmes.

Oh! oui, bien affligé; mais, croyez-moi, je vous aime encore davantage; demandez à Maurice, il vous dira que ce qui pouvait désunir des cœurs nés pour l'ingratitude nous a encore liés davantage.

Les deux jeunes filles lui tendirent la main, et lui sourirent en signe d'amitié.

Depuis deux mois qu'ils étaient à Vieseleben Gotthold s'apercevait que Louis était toujours sur les pas de Rosaure. — Cela ne peut rester ainsi, dit-il au grand-père, il y aurait trop de danger; il faut que Louis parte: quelque chagrin

que ce départ doive nous causer, il est indispensable. L'un et l'autre ignorent quel lien de la nature les unit; ce lien même rend leur sentiment plus tendre. Séparons-les.

Ah! mon fils, dit Hagemann, je veux que l'absence les rende étrangers l'un à l'autre; mais quand ils se reverront! Rosaure sera embellie, Louis sera un homme, et ce qui n'est peut-être à présent qu'un penchant naturel deviendra amour. Si nous leur révélions le secret de leur naissance?

— Mon père, j'ai fait serment à la mère expirante que ce secret serait enseveli avec elle dans la tombe.

Il faut donc séparer deux cœurs si bien faits pour s'aimer! Oui, j'en sens comme toi la nécessité; mais je crains l'avenir, je n'ose hasarder un avis sur un point aussi délicat.

Gotthold parla à la famille assemblée du projet d'un long voyage formé par Louis et Maurice.

Rosaure ne put cacher sa rougeur, et baissa les yeux; Maurice parut enchanté; Louis garda le silence; et le bon Gotthold disait en lui-même: Oh! oui, il est bien temps de les séparer.

Le lendemain Rosaure était pâle, abattue:

elle rencontra Louis au jardin, et lui parla du voyage projeté : il l'entretint du plan qu'ils en avaient conçu il y avait un an. Dans quelques endroits de son récit se trouvaient des peintures poétiques, telles qu'en inspire l'amour.

Ah! Louis, quand tu seras loin de nous, crois que nous ne prononcerons qu'en soupirant ce mot *loin* ; mais promets-moi que chaque jour, à la même heure, nous penserons l'un à l'autre.

— Nous n'aurons plus alors la même heure, dit Louis avec un long soupir.

— Pourquoi? demanda tristement Rosaure.

— Le soleil se lève sur les bords du Gange six heures plus tôt qu'il ne se lève ici.

— Que cela est affligeant, cher Louis! mais nous distinguerons ensemble une étoile.

— Hélas! Rosaure, il y a là-bas d'autres étoiles que celles qu'on voit ici.

— Oh! ne pars pas, ne va pas dans un pays où il y a d'autres étoiles que celles qui sont au-dessus de moi. Et elle se mit à pleurer.

— Mais ton nom, ton nom chéri, Rosaure, je le graverai sur la colonne de Memnon, et, au lever de l'aurore, je m'écrierai : Va de ma part saluer Rosaure : je regretterai de n'être pas près de toi quand tu la verras se lever.

— Ah ! Louis, Louis !

— Mais pensons au retour plutôt qu'au départ. Quand je reviendrai, et qu'entrant dans la maison j'appellerai Rosaure, que je lui tendrai les bras !...

Et voilà Rosaure qui s'y jette, comme si on était au moment du retour.

Gotthold parut; ils rougirent, cependant leurs cœurs étaient aussi purs qu'un ciel sans nuage.

Gotthold se fortifia dans la volonté d'éloigner Louis, et on fit les préparatifs du voyage.

Deux jours après il partit avec les deux jeunes gens.

Ils parcoururent la Suisse, et passèrent l'été à Genève, où ils commencèrent l'étude des langues mortes, non pour devenir des savants, ce n'était point le but de Gotthold, mais afin qu'ils pussent lire les vieux classiques. Ensuite ils suivirent le chemin tracé par Annibal, traversèrent le Mont-Cénis et l'Italie, en passant par Turin et Milan. Arrivés à Rome, quelle fut leur surprise lorsque au Capitole et au Champ de Mars ils virent, non des aigles romaines, mais de paisibles troupeaux : cela n'empêcha point leur enthousiasme. Ils étaient

dans Rome, cette reine du monde; c'est au Capitole même, vis-à-vis une auberge qui avait remplacé le temple de Jupiter, qu'ils se plurent à lire l'intéressante histoire de Tite-Live.

Ils revinrent en Allemagne : Gotthold les laissa à Francfort, dans un collège, sous la surveillance d'un jeune homme qu'il avait connu et secouru en Italie. Ce jeune homme, à qui il accorda un fort traitement, ne devait point quitter ses élèves. Cela fait, Gotthold revint à Vieseleben.

Les deux amis vécurent à Francfort aussi modestement que sous le toit paternel. Ils continuèrent de s'appliquer à l'étude : le dessin et la musique avaient beaucoup d'attraits pour eux.

Ils s'élevaient ainsi comme deux arbrisseaux voisins l'un de l'autre, et enlaçant leurs tendres rameaux.

Lorsqu'ils venaient passer les vacances à Vieseleben, ils n'y trouvaient pas Rosaure.

Mais, mon Dieu, pourquoi, lorsque nous arrivons, Rosaure est-elle toujours absente?

Ils virent bien aux réponses du grand-père qu'il y avait là du mystère.

— C'est bien singulier; ne le trouves-tu pas,

Maurice? — Oui, vraiment; pourquoi ne nous dit-on pas où elle est?

Comme Louis visitait les champs, il conversa avec un paysan, et lui parlait agriculture. Ah dame! monsieur, dit le paysan, cette terre a ben une autre mine depuis qu'elle appartient à M. Hagemann. Autrefois rien n'y v'nait; à présent tout pousse et donne abondamment. Je me souviens, comme de tout-à-l'heure, du jour où il en prit possession: il y a, de ça... seize ans, à-peu-près, quand M. Gotthold épousa la fille de M. Hagemann.

— Seize ans? Il faut qu'il y ait plus que cela; Maurice en a bientôt seize.

— Vous avez raison, et mademoiselle Annette en a quinze.

— Eh bien, et Rosaure?

— Dieu la bénisse, la chère enfant! Mais il l'a déja bénie, puisqu'il a fait tomber la pauvre orpheline dans les mains de M. Gotthold.

Louis fut bien étonné. — Orpheline, dites-vous? Comment cela?

Eh bien, monsieur votre tuteur n'a-t-il pas sauvé l'enfant de l'eau, comme nous voyons dans la bible que l'a été Moïse. V'là comme mademoiselle Rosaure est devenue sa fille.

Louis ne savait plus que penser.

Et quand cela arriva-t-il?

— Par ma fi, mon cher monsieur, vous et mademoiselle Rosaure avez été amenés ici le même jour.

— Le même jour!

L'étonnement de Louis augmenta; il lui serait alors venu en idée que Rosaure pouvait être sa sœur, si le vieil intendant ne lui avait dit que sa mère n'avait eu que lui d'enfant.

Il retourna à la maison, absorbé dans ses pensées, et dit à Gotthold: Rosaure aussi n'est donc pas ta fille, mon père?

— Tu sais cela? J'en suis fâché.

Et il lui fit le récit de la manière dont il l'avait sauvée des eaux, et apportée chez lui.

Le même jour que moi?

— Oui, parceque cet évènement arriva lorsque je venais de te recevoir des mains de ton père expirant, qui t'avait confié à mes soins.

— Et pourquoi Rosaure n'est-elle pas restée ici?

— Parcequ'elle doit s'accoutumer à se passer de nous.

— Se passer de nous, mon père; à ces mots puis-je vous reconnaître?

— Elle nous est étrangère, mon fils, et n'a rien que...

— Que toi; cela ne doit-il pas lui suffire? Tu la dis étrangère; l'est-elle pour moi? Non, jamais Rosaure ne peut nous être étrangère.

— Excellent garçon! Mais, Louis, si je t'avais tiré de l'eau, voudrais-tu entrer en partage de mes biens avec mes enfants?

— Mais, non, dit Louis en rougissant.

— Alors ne m'aurais-tu pas obligation si je voulais te mettre dans l'indépendance de mes enfants, au risque de paraître te moins aimer?

— Il me semble, mon père, que tu aurais pu te fier à la Providence et aux généreux sentiments de ta famille. Cette bonne Rosaure avait-elle besoin d'aller trouver l'indépendance chez des étrangers : il lui aurait été plus doux de l'obtenir de notre amour.

— Il lui aurait été plus doux... Mais, Louis, pense qu'il est des situations... Ton amitié, la nôtre, voilà ce qui ne lui manquera jamais.

— Oui, mon père, l'amitié la plus pure, la plus parfaite, s'écria-t-il avec feu; mais ce lien pouvait-il se resserrer davantage; je le pensais...

Gotthold vit au ton de Louis que son cœur venait de former une résolution.

Louis quitta son tuteur, chercha la solitude, y rêva à Rosaure, pensa aux jeux de leur enfance, à l'intimité qui régnait entre eux, et s'écria : L'indépendance ! je veux te la donner, chère Rosaure, en t'offrant mon cœur et ma main.

Sa résolution n'était que l'effet de l'enthousiasme d'un beau mouvement de générosité. Il alla aussitôt en faire part à Maurice et à Annette.

Et le grand voyage que nous devions faire ? je vois bien que je le ferai seul, ou pas du tout, s'écria Maurice. — Non, non, vous ne voyagerez plus, messieurs, dit Annette, et j'en suis bien contente. Si tu savais, Louis, comme j'étais triste quand vous étiez loin, bien loin d'ici ! je saluais tous les nuages qui venaient de l'est. Mon père me disait que les hirondelles qui faisaient leur nid à la croisée venaient d'Italie, et à leur retour je leur demandais : Avez vous vu mon Louis, chers petits oiseaux ? Je voudrais que ses desirs, d'accord avec mes vœux, le rappelassent dans notre demeure tran-

quille. Vous êtes fidèles, chaque printemps vous voit revenir à la croisée qui vous offre un asile; lui n'est là-bas qu'un étranger : ah! qu'il revienne bien vite près de ses amis, dans ces lieux où s'écoula son heureuse enfance.

Annette, en parlant ainsi, fixait ses regards tantôt sur Louis, tantôt à terre, et nullement sur Maurice, comme si elle n'eût voulu être entendue que de Louis. Elle approuvait son projet sur Rosaure, mais intérieurement elle la trouvait bien heureuse. Ce n'était pas par un sentiment de vile jalousie, car elle aimait tant la compagne de son enfance, qu'elle fit son éloge avec enthousiasme, et vanta toutes ses aimables qualités. Chaque trait de sa belle ame, de son noble caractère était raconté avec la chaleur d'une tendre amitié, et sa modestie ne lui faisait pas apercevoir que l'éloge qu'elle faisait de Rosaure était aussi le sien, car leur cœur était digne l'un de l'autre.

Les deux jeunes gens restèrent un été entier à Vieselchen; Maurice allait à la chasse, Louis aussi; mais il engageait toujours Annette à l'accompagner. Elle sauvait la vie à bien des petits oiseaux, en le détournant de sa chasse par une conversation attachante qui avait tou-

jours Rosaure pour sujet. Ils rentraient tard à la maison, et Annette était honteuse de voir que sa mère avait été obligée de faire tout l'ouvrage.

En vérité, maman, on a bien raison de dire que le temps a des ailes, car il me semble....; mais, se dit-elle en elle-même, je sais bien comment je ferai, je me lèverai une heure avant et me coucherai une heure après tout le monde, je ferai doucement et sans bruit l'ouvrage de la maison, et toute la journée sera destinée à Louis, car... il aime tant que je lui parle de Rosaure!

La tendre mère, qui voyait tout ce qui se passait, se disait : Nous avons élevé Louis, s'il pouvait aimer Annette, l'épouser, je la verrais donc maîtresse du beau château de Steinichen!

Cette bonne mère avait des projets, faisait des vœux pour le bonheur de sa fille; n'était-ce pas bien naturel?

C'était donc avec plaisir qu'elle voyait Louis suivre par-tout les pas d'Annette. Elle n'avait pas l'air de les favoriser, mais elle faisait secrètement l'ouvrage de sa fille, et lorsqu'elle était absente et que les pères la demandaient, elle répondait timidement : Je l'ai envoyée en

commission. Elle connaissait les principes sévères de son mari, et craignait qu'il ne donnât pas son consentement à ce que Louis épousât une paysanne; mais ils s'aiment, se disait-elle. Elle avait lu dans le cœur de sa fille dont elle possédait la confiance. Louis ne parlait plus de Rosaure, ne quittait presque pas Annette, mais ne s'était pas encore déclaré.

A quelques jours de là, les deux pères allèrent à un petit village éloigné de deux lieues, pour terminer une affaire avec un cultivateur, leur ami. Ils emmenèrent Maurice.

Louis se disposait à aller à la chasse; il entrait, sortait d'un air embarrassé. — Qu'as-tu donc, mon fils? lui dit la bonne Marie. — Ma mère, voulez-vous qu'Annette m'accompagne? Nous irons déjeûner là-bas sur la colline. — Sans doute, dit la mère en cachant sa joie. Allons, Annette, remplis ton petit panier; voilà du pain, du vin, des fruits; et Annette se dépêchait, se dépêchait, et mettait tout pêle-mêle, sans savoir ce qu'elle faisait.

— Mais prends donc garde, Annette, tu vas casser le verre; allons, allons, c'est bien comme ça.

Et les voilà partis.

Annette suivait Louis en silence, puis tout-à-coup elle lui parla de Rosaure. Penses-tu encore à voyager, mon ami? — Oh! non, ma chère Annette, lui dit-il en passant son bras sous le sien. N'en parlons plus, et ne pensons qu'au plaisir d'être ensemble. Tiens, maintenant je me sens une nouvelle existence; mon cœur est content et pourtant oppressé. Je ne sais ce que j'éprouve; il me semble qu'une jouissance inconnue s'empare de tout mon être, et puis une douce mélancolie pénètre dans mon ame. Enfin, tiens, c'est bien singulier, je suis heureux, bien heureux près de toi, et pourtant.... je ne puis expliquer tout cela. Annette écoutait Louis, ressentait la même chose, mais n'osait l'avouer. Ils marchèrent long-temps en silence, réfléchissant à ce qu'ils éprouvaient. Annette lui dit : C'est peut-être le desir de voir Rosaure qui te cause cela?

Il quitta son bras.

Laisse-moi te parler comme si j'étais Rosaure.

Il se tourna brusquement du côté opposé où elle était.

— Tu te fâches, Louis? oh! si j'étais Rosaure tu répondrais à ton amie.

Il se rapprocha vivement d'elle, et dit : — Crois bien, ma chère Annette... Il jeta sur elle un tendre regard, pressa sa main et se retourna encore.

— Je me flattais que cette journée serait si belle, Louis!

— Est-ce qu'elle ne l'est pas? s'écria-t-il. Mais pourquoi ta présence émeut-elle tant mon cœur? et tu me parles.... Viens, mon amie, et ne pensons qu'au plaisir d'être ensemble.

— Oui, mais tu ne veux pas penser pour un moment que je suis Rosaure.

— Annette, dit-il presque en colère, si tu étais Rosaure.... si tu l'étais; mais n'en parlons plus, je t'en conjure. L'avenir est dans le sein de Dieu; ne trouble pas une journée dont je me fais une fête depuis long-temps.

Qu'est-ce donc qui provoquait des larmes dans leurs yeux? des soupirs dans leur sein? C'était l'amour, l'amour le plus pur qui s'était emparé de leurs ames innocentes sous les traits de l'amitié.

Louis devait épouser Rosaure, il l'avait dit, et Louis lui-même pensait que le plaisir de parler de celle à qui il voulait s'unir était le

seul motif qui l'attirait vers Annette ; mais peu-à-peu ils furent des heures sans parler d'elle, puis n'en parlèrent plus du tout. Louis semblait éviter cette conversation; enfin Annette de jour en jour lui devenait plus chère ; il n'était heureux que près d'elle, la suivait dans tous les détails du ménage, prenait sa défense quand on la grondait, et même murmurait contre son tuteur quand il lui faisait des réprimandes qu'elle méritait.

Quand Louis était au jardin et qu'Annette était forcée de rester à la maison, elle était si préoccupée qu'elle répondait oui pour non, faisait une chose pour une autre, et quand Gotthold lui disait : Mais, mon Dieu, à quoi penses-tu donc? — Mon père je..., et elle rougissait sans pouvoir trouver de réponse.

— Qu'a-t-elle donc dans la tête cette jeune fille, qui cassera tout dans la maison si elle continue? ce matin encore, croyant poser un verre sur la table, elle le laisse tomber, et lorsqu'elle l'entendit se briser, elle dit : Ah Louis!...

— C'est étourderie : j'étais comme cela quand j'étais jeune, dit la bonne Marie.

Le vieillard reprit en souriant : Oui, c'est

vrai, justement à l'époque où nous arrivâmes ici.

— Ah! je ne parle pas de ce temps-là, dit Marie pour détourner l'attention des deux pères; mais ils ne devinaient rien, car Gotthold, qui avait craint pour Rosaure, était loin de penser qu'Annette avait pris sa place dans le cœur de Louis; et puis, quand les jeunes gens étaient sortis ensemble et qu'on les demandait, la mère répondait comme si l'un était au nord et l'autre au sud. Elle connaissait le cœur de sa fille, elle avait aimé comme elle; comme elle, cet amour avait été innocent, et voir Louis l'époux d'Annette était son vœu le plus ardent et le plus secret; et cette journée qu'ils allaient passer ensemble devait, selon elle, amener un aveu comme le jour où elle reçut celui de Gotthold dans le jardin de son père.

Cependant nos jeunes gens déjeûnèrent sur une haute colline, à l'ombre de deux rosiers sauvages qui avaient entrelacé leurs branches, comme eux leurs regards, leurs sentiments. Annette étala sur l'herbe son tablier blanc comme la neige, et mit leur petit couvert. Dieu, quel repas! ils ne pouvaient parler, de ten-

dres regards et des soupirs furent le langage muet de leurs sentiments. Ils répandirent quelques gouttes de vin en libation au génie de cette heure la plus heureuse de leur vie, et Louis ayant par malice cassé le verre, Annette but le vin qu'il lui présentait dans le creux de sa main, et elle le fit boire à son tour. Le mot *je t'aime* se présentait sans cesse sur leurs lévres; mais, n'osant le prononcer, ils disaient en se regardant : Quelle belle journée, et que nous sommes heureux!

Leur petit repas achevé, Annette émietta du pain sur le gazon qui leur avait servi de table.

Que fais-tu donc là, Annette?

— Je veux que les petits oiseaux qui viennent chercher asile sur ces rosiers qui nous ont servi d'ombrage trouvent cette nourriture qui les rendra heureux à la place où nous l'avons été.

— Bonne Annette! et voilà Louis qui l'aide, et entoure le buisson de petites miettes qu'il prenait dans les mains d'Annette. Comme ils seront contents ! Ils partageront avec leurs compagnes, et seront heureux. — Comme nous, Louis.

Il cueillit une rose, l'offrit à Annette qui la plaça sur son sein. Louis avait toujours les yeux fixés sur la rose; ne regardait-il que cela?

Ils descendirent vers le moulin, qui n'était éloigné que d'une demi-lieue de leur demeure. Le meunier les reçut avec une franche amitié. Sa jeune femme tenait sur son sein son dernier né, et un petit garçon de trois ans jouait à ses côtés. Elle conduisit le jeune couple près du lac qui donnait de l'eau au moulin; et ayant à faire à la maison, elle leur demanda excuse de ne pouvoir plus long-temps leur tenir compagnie. Annette la pria de lui confier son petit garçon qui était beau comme un ange. Elle y consentit.

Louis détacha une nacelle qui était à bord. Le petit demanda à y entrer, Annette le prit sur ses genoux, et s'abandonnant à la prudence de Louis, ils naviguèrent paisiblement. Louis, placé en face d'Annette, jetait des regards d'amour sur cette belle fille, sur le sein de laquelle l'enfant s'était endormi. Il voulut s'approcher d'elle. — Mon Dieu, mon Dieu! Louis reste donc tranquille, je ne crains rien pour moi; mais si une imprudence allait faire

chavirer notre frêle esquif, cet enfant qui m'est confié... ô mon Louis, prend bien garde! Elle avait appuyé doucement sa tête sur celle de l'enfant, dont les beaux cheveux blonds se mêlaient aux siens. Louis était ému à ce doux tableau. Seul, au milieu des eaux, il se voyait protecteur de l'innocence et de la beauté. Un doux zéphyr poussa la nacelle vers le rivage; elle s'arrêta près d'un saule, dont les branches, se peignant dans le lac, formaient un abri. Annette, se voyant au port, appuya doucement ses lèvres sur celles demi-closes du petit garçon. Louis, ne pouvant contenir son émotion, se mit aux pieds d'Annette, prit son bras pour le passer autour de son cou, pressa sa main blanche sur ses joues brûlantes, et Dieu lui-même dut sourire à ce tableau innocent du bonheur domestique.

Louis pour la première fois déposa un baiser sur cette main qui semblait caresser sa joue. Le cœur d'Annette palpita si fort qu'elle voulut pour un instant s'éloigner de Louis. Elle sortit de la nacelle, lui remit l'enfant endormi en le priant de le rendre à sa mère. Il le pressa sur son cœur, et reprit sur ses lèvres le baiser qu'Annette y avait déposé.

Tu ne viens pas, Annette?

— Je te suis, mais va promptement, car la mère est peut-être inquiète. Elle sentait une douce jouissance à être seule, car cette journée lui avait révélé le secret de son cœur. Qu'elle eût été heureuse si le souvenir de Rosaure!... Elle me haïra peut-être, disait-elle en versant des larmes; mais ô mon Dieu! aime-t-elle Louis autant que moi? et m'aime-t-il autant qu'elle? Ces tristes réflexions troublaient la fin d'un si beau jour. Elle gagnait doucement le moulin, son cœur la conduisait, son ami l'attendait.

Louis, ayant rendu l'enfant à la mère, entra dans le jardin attenant à la demeure du meunier. En attendant Annette, il se retraçait les moments de cette journée, à commencer du charmant déjeûner où il but à longs traits dans la main d'Annette, jusqu'au moment où il la vit tenant dans ses bras l'enfant endormi; et elle lui représentait tout ce qu'a de touchant l'amour maternel. Cependant il avait honte de sa légèreté envers Rosaure.

Je croyais l'aimer, se disait-il, mais Annette me fait sentir la différence du sentiment que j'éprouve pour l'une et pour l'autre.

Ah! s'il avait connu le lien sacré qui l'unissait à Rosaure!... il aurait compris que ce sentiment tendre qu'il avait pris pour l'amour était l'amitié fraternelle.

Je rendrai le sort de Rosaure indépendant des secours étrangers, s'écria-t-il. Ma fortune m'en donne les moyens, mais je serai l'amant, l'époux d'Annette.

Annette descendait lentement le sentier qui conduisait au moulin. Louis l'aperçut, l'appela; elle se retourna doucement, mais il ne vit plus la gaieté régner sur le visage de sa douce compagne. Sa joie vive avait disparu, sa figure n'exprimait qu'une tendre mélancolie, car le présent et l'avenir agitaient son ame. La même mélancolie s'empara de Louis; elle n'était point sans charme; il lui parla d'une voix plus basse qu'autrefois de ses parents, de Maurice, et même de Rosaure; mais il ne prononça ce nom que d'une voix tremblante, et Annette n'osait le répéter.

C'est ainsi qu'ils rentrèrent à la maison plus tôt que la mère ne les attendait. Elle comptait beaucoup sur cette journée; elle interrogeait le visage d'Annette, mais ce visage, sur lequel il était si facile de lire, était maintenant comme

un baromètre qu'un tremblement de terre a bouleversé. Elle ne pouvait plus rien conclure de son expression.

Sa fille était silencieuse, presque grave, et cependant tout en elle était si doux, qu'on pouvait dire: Cette tristesse n'est point de chagrin.

La bonne mère avait oublié sans doute qu'elle avait été de même lorsqu'elle reconnut qu'elle aimait Gotthold.

Annette, ordinairement si gaie, si folâtre, parlait aujourd'hui d'un air sérieux; elle se plaça tranquillement près de sa mère, lui parla de la fermière, de son joli enfant, demanda ensuite si son père reviendrait de bonne heure; elle ne dit pas un mot de Louis.

La bonne Marie, pensant qu'ils s'étaient querellés, et qu'ils boudaient, fut trouver Louis, mais n'en apprit pas plus de lui que de sa fille. Elle les prit tous deux sous le bras pour aller au-devant du père et du grand-père. Ils parleront peut-être en chemin, se dit-elle.

Mais Annette ne s'amusait plus comme autrefois à piquer doucement les mains de Louis avec de l'herbe, ne lui mettait plus de petites pierres dans ses poches, et passait près de chaque marguerite sans en cueillir, comme jadis,

pour dire en les effeuillant à ce même Louis : *Un peu*, *beaucoup*, *etc.*

Mon Dieu! dit la mère, que s'est-il donc passé? Seraient-ils fâchés?

Louis, de son côté, frappait machinalement de son bâton tous les petits buissons qui bordaient le chemin. Il avait la main levée pour frapper encore, lorsqu'il aperçut une large marguerite des champs; il la cueille, et dit d'un ton ému : Oh! je t'aime! Il laissa, sans rien dire, tomber la feuille *un peu*, pour dire à la troisième *beaucoup*, *passionnément*. Il fit ainsi le tour de la fleur, qui finit par *passionnément*; et ses regards brûlants s'arrêtèrent sur Annette, qui, tendant la main pour en cueillir une autre, rencontra celle de Louis. Ils restèrent ainsi; la mère n'osait respirer, quand tout d'un coup les deux pères, par un sentier qui traversait le chemin, se présentèrent à eux. Les mains se quittèrent, et... Allons, dit la mère, je ne saurai rien aujourd'hui; mais, je devine, et tout va bien. Ils reprirent le chemin de la maison.

Savez-vous, mon père, dit Gotthold au bout de quelques jours, ce qui a changé ainsi Annette et Louis? Une douce harmonie a rem-

placé leur gaieté bruyante ; de leur vie en est née une autre, comme du bouton la rose. Qu'est-ce, si ce n'est pas l'amour ?

Ici Marie jeta un regard dérobé sur son époux; elle le vit sourire, en tira un si heureux augure, qu'elle dit : Oh ! bientôt je parlerai. Nos enfants seront unis, et je serai heureuse mère.

Mais, avant qu'elle pût parler, Louis partit, car Gotthold avait secrètement fait faire les préparatifs de voyage. Il devait l'envoyer avec Maurice à Goettingue. Ce mot fut à peine prononcé que Louis se jeta sur le sein de Gotthold.

Mon père, s'écria-t-il ; il ne put achever.

— Que veux-tu, Louis ? qu'est-ce qui t'agite tant ?

— Annette ! mon père !... Annette !

— Et que veux-tu me dire d'Annette ?

Voilà Louis parlant très vite, racontant tout, comme il avait décidé de donner sa main à Rosaure, parcequ'il croyait l'aimer, qu'il en avait fait confidence à Annette.

—Voilà un beau début, Louis ; mais raconte-moi cela de manière que je puisse te comprendre.

Il raconta que tout cela s'était passé singulièrement, si singulièrement, dit-il en baissant

les yeux, qu'Annette prit la place de Rosaure, et qu'un hasard heureux...

— Je parie que ton hasard s'appelle Marie.

Il poursuivit, raconta les aventures de la journée qu'il devait au hasard, leur petit voyage au moulin, et que sur le lac, dans la nacelle, il avait été près de déclarer son amour, et n'avait pas osé.

— Comment! sur un élément si traître, et dans une frêle nacelle?

— Mon père, tout ce qui se passait dans mon cœur m'a été connu à ce moment, quelque chose de meilleur, de plus noble s'est empar de moi, et je n'ai pas encore osé le dire Annette.

— Ainsi ma fille ne sait que ce qu'elle a appris dans la nacelle?

— Tu te moques de moi, mon père, ce n pas bien.

— Par le ciel! je ne me moque pas de to , mon fils; je voudrais que tu pusses lire dans mon cœur; mais pourrais-tu bien me répondre maintenant quelques minutes, sans user d'interjection, sans monter dans les airs sur la flèche Dabaris? car je n'ai rien à faire avec le petit aveugle, qui ne connaît d'autres mots

que *hélas! oh!* qui emploie pour les moindres choses des comparaisons où le soleil, les étoiles, et le ciel trouvent place. Voyons, peux-tu m'entendre?

— Parlez, mon père.

— Crois-tu que ton oncle consente à ce que tu épouses la fille d'un paysan?

— Je crains qu'il n'y consente pas.

— Dis-moi, peut-il m'être indifférent qu'on croie que j'ai favorisé cette union?

— Toi, mon père, qui dépends si peu du jugement des hommes.

— Mais toi.

— Ah! mon père! j'aime, et je croyais que tu me chérissais davantage.

— Ah! voilà le Cupidon aveugle. T'ai-je refusé quelque chose? Tu as dix-neuf ans; dans quatre ans tu seras majeur; Annette alors en aura vingt. En attendant tu partiras pour Goettingue; à ton retour, si tu l'aimes, alors...

— Mon père, tu te moques de moi bien cruellement.

— Et si Annette t'aime encore, alors... tu pourras lui dire que tu as cru bien agir en lui cachant pendant quatre ans ton amour.

Le grand-père souriait.

Ah! mon père, vous abusez de ma pénible situation.

— Et pour adoucir, mon bon garçon, ce rigoureux silence, tu ne feras pas, comme tu l'avais projeté, un voyage dans l'Inde, mais en Angleterre, en Italie, et en France.

— Je ne la reverrai donc pas, mon père?

— Avant que tu ne partes pour l'Italie, nous irons le printemps prochain à Steinichen; nous y passerons un mois, mais que ce secret reste entre nous, car Marie... Je sais bien maintenant pourquoi le jour où tout vous devint clair, elle me pressait tant d'aller terminer notre affaire au village voisin. Dieu bénît sa bonne intention, mais je ne me fierai pas à sa discrétion.

— Mais, mon père; si Annette m'aime, pourquoi lui faire mystère de...

— Crois-tu donc, Louis, que l'amour maternel restera tranquille? Je parie que ma femme se doute de tout ce qui se passe ici, qu'elle n'est pas muette auprès de sa fille. Et si tout lui est devenu clair comme à toi dans la nacelle, alors tu pourras lui écrire souvent, mais ne rien lui dévoiler. Je verrai si tu garderas religieusement ta promesse, car tu sais que

tes lettres ici appartiennent à toute la famille.

Louis se jeta au cou de Gotthold, et s'écria : Mais si dans mon absence un jeune homme... car qui la verra l'aimera, mon père.

— Fi ! Tu n'as pas plus de confiance en son cœur ! Seule elle s'affligera, pensera à toi, gémira de ton absence, et, si tu le desires, je fermerai ma porte comme un Turc son harem.

— Oh ! mon père, toujours plaisanter !

— Mais je pense que tu n'aimerais pas trop que je la tinsse ouverte.

Louis rougit, et se tut. Le père ajouta : Prends congé d'elle en notre présence, car le moment d'adieux serait dangereux pour le secret que tu m'as promis.

Gotthold avait raison ; une femme, en tout ce qui la regarde, sait, ou devine une heure d'avance ce qu'un homme dira ou pensera. Marie avait pris le sourire de son mari pour un consentement ; elle avait deviné l'entretien secret avec Louis, en avait recueilli quelques mots, et, riant sous cape, était allée trouver Annette.

— Tiens, ma fille, les hommes sont comme si nous n'avions point d'yeux. Louis est obligé de voyager. On ne peut pas dire encore, par rap-

port à son oncle, ce qui en est... Mais moi, vois-tu, je sais bien ce qu'il pense. Sois tranquille, dans quatre ans il sera majeur, il pourra parler. Comme si notre cœur était un froid mathématicien qui compte les années. Viens sur mon sein, fille chérie, dis-moi ce qui s'est passé le jour où vous êtes allés ensemble au moulin, et moi je te dirai de quoi ces messieurs sont convenus.

Annette rougissait; mais sa mère, qui se rappelait son jeune âge, cacha les yeux de sa fille contre elle, car elle savait bien qu'un aveu est dix fois plus facile à faire dans l'obscurité qu'au jour. Annette dit tout à sa mère, qui lut dans les replis les plus cachés de ce cœur candide, et se dit: C'est ainsi que j'ai aimé! Elle apprit à sa fille tout ce qu'elle pensait de l'entretien de ces messieurs, et tout ce qu'elle dit se trouva être la vérité.

Pour faire tes adieux à Louis, dit la mère, qui aurait bien voulu avoir un aveu avant le départ, tu pourras descendre au jardin pendant que je travaillerai; je veillerai sur toi.

Mais l'incident qui survint dérangea tous les projets de la mère, sur-tout quand elle vit quatre chevaux amenés dans la cour; Gotthold

avait aperçu le sourire de Marie qui ressemblait assez à une victoire.

Courage, Louis, dit-il en le conduisant faire ses adieux à la mère et à la fille.

— Nous partons, chère Marie, faites vos adieux, mais dépêchez-vous, car vous savez que mon cheval isabelle n'aime pas à attendre.

— Un court adieu, un serrement de main, un regard, dit-il finement en fixant sa fille, voilà tout.

Les recommandations d'une mère pour un voyage sont, sur-tout pour la santé de ses fils, qu'ils fassent attention à leur linge; celles d'un père, qu'ils soient hommes, et tiennent à l'honneur.

— Allons, courage; nous irons au mois de mai à Steinichen. Et cet adieu ne fut qu'un bien simple adieu.

C'est ma faute, disait la mère avec dépit en voyant partir les cavaliers, j'aurais dû prévoir que la prudence de Gotthold renverserait tous mes plans.

Annette cachait ses larmes, et ranimait son courage en se disant mille fois par jour : Nous irons au mois de mai à Steinichen. Maurice et Louis allèrent droit à Goettingue. Pour con-

soler Annette de ces absences, Rosaure vint à Vieseleben, et le soir même de son arrivée Annette n'avait plus rien de caché pour elle.

Mais, dit un jour le vieillard à Gotthold, pourquoi éloignes-tu Louis? Cet amour est pur comme a été le tien; ils seront heureux ensemble, et l'oncle consentira.

Oui, mais il faudra que je me présente à lui sous mon véritable nom : cela me serait pénible; vous en savez la raison. D'ailleurs, avouez, mon père, qu'il est nécessaire que Louis et Maurice soient encore quelques années dans le tourbillon d'un monde qu'ils apprendront à connaître. Quatre ans seront bientôt passés; croyez-moi, ne favorisez pas ce que Marie a déja trop favorisé; mais elle est mère, et le bonheur de sa fille est son excuse.

Louis écrivait à Annette; elle était obligée de faire voir sa lettre à toute la famille. Elle le faisait en tremblant, car chaque ligne tracée contenait un aveu, non pas en termes clairs, mais cependant d'une manière si distincte pour elle, qu'elle était surprise que ses parents n'y comprissent rien.

Mes compliments à la meunière; embrasse pour moi le petit. Pouvait-il parler plus claire-

ment? Rappeler la journée qu'ils passèrent ensemble, n'était-ce pas parler amour? et Annette le comprenait si bien! Maurice fréquentait le cours de sténographie de Héeren, lisait des voyages, étudiait la botanique, la géologie, était l'écolier le plus assidu de Blumenbach, et tous les soirs donnait à l'amitié deux heures, qui étaient employées à entendre parler Louis de son amour pour Annette, et l'on sait que sur ce sujet les amants n'ont jamais tout dit.

C'est ainsi qu'ils employèrent leur temps jusqu'au mois d'avril, où Louis se rendit à Steinichen pour faire des préparatifs pour la réception d'Annette. Maurice resta, voulant faire des excursions dans les montagnes du Harz.

Le jeune Schauer (car c'était lui qui après le décès du vieux intendant était regisseur de Steinichen, comme son père l'était de Linsen, des terres de Gotthold), reçut, chaque courrier, des lettres de Louis contenant des détails pour l'embellissement de la demeure qu'Annette allait habiter pendant un mois.

Louis arriva dans ses terres, ne trouva rien de bien, quelque effort d'imagination que Schauer se fût donné pour exécuter ses idées

romantiques. Il blâma l'avarice du mois de mai qui ne produisait pas assez de fleurs pour son amante, pas assez d'ombrage pour ses bosquets, et enfin... enfin arriva le jour heureux où il devait revoir la bien-aimée.

La voiture entra dans la cour, et Louis, le cœur palpitant de joie, courut se jeter dans les bras de Gotthold et de Marie, qui examinait avec extase la magnificence extérieure du château, et se disait en elle-même : Voilà donc la résidence d'Annette.

Mais Annette ne voyait que l'ami chéri.

La mère prit le bras du mari, afin que Louis conduisît sa fille.

Voilà ton appartement, mon père, s'écria-t-il en ouvrant seulement la porte, et ici le tien, continua-t-il en attirant Annette vers celui qu'il lui avait destiné. Vois, tu es ici chez toi, et tout dans cette chambre laissait apercevoir que l'amant s'était chargé de l'embellir.

Annette rougissait de joie, et de douces larmes s'échappaient de ses yeux.

Et Louis, ce pauvre Louis, avait bien besoin de se rappeler ses promesses, pour ne point faire l'aveu de son amour; mais tout, autour d'Annette, ne parlait-il pas pour lui. Elle était

si surprise, si émue, qu'elle ne pouvait prononcer une parole.

En regardant les tableaux qui ornaient la chambre, elle fut frappée d'un sujet de Gessner, représentant le premier navigateur. C'était justement dans son attitude que la jeune fille était assise dans la nacelle que l'amour conduisait; c'était précisément dans la position de Louis, que le jeune homme était aux pieds de la jeune fille. Enfin ce tableau représentait d'une manière frappante la promenade qu'ils avaient faite sur l'eau. Que de doux souvenirs il retraçait à leurs ames! Le secret était sur les lévres de Louis, et Annette elle-même avait besoin de détourner ses yeux de ce tableau. Elle passa dans la piéce voisine qui devait lui servir de chambre à coucher. Elle ne put retenir un cri à la vue de l'élégance, de la richesse de cet appartement.

O Louis, cher Louis! c'est donc pour ton Annette que tu as embelli cette demeure.

— Oui, pour la compagne de mon enfance, qui, j'espère, deviendra celle de toute ma.... Il s'arrêta, car le secret allait échapper.

Mais jeune fille entend à demi-mot, et le cœur d'Annette acheva la phrase. Elle se dé-

tourna pour ne pas faire apercevoir qu'elle avait compris. Où conduit cette petite porte dérobée?

Louis rougit. Après un peu d'hésitation il dit, d'un air embarrassé : Cette porte conduit à une chambre qui sera la mienne quand... O ma chère Annette, ma chère Annette!

Cette petite porte secréte causa dans les deux cœurs un orage qui leur fit oublier entièrement le présent. Ils n'eurent qu'une pensée, qu'une ame; une force irrésistible les attirait de plus en plus. Un soupir répondait à un soupir; leurs lèvres se touchèrent; le premier baiser d'amour fut donné et reçu, et enfin leurs bras serrèrent le nœud d'un amour éternel!

A présent, dit Louis, je veux tout avouer; je voulais dire : quand... tu seras ma femme, cette chambre alors... Il la conduisit près de la porte, il ne l'ouvrit pas. Cependant, il faut l'avouer, Annette était curieuse, mais elle n'osait le témoigner à Louis, qui dans ce moment lui disait : Combien je t'aime, ô mon amie! avec quelle ardeur, quelle fidélité! rien ne peut expliquer cela que ton propre cœur, s'il répond au mien.

— En doutes-tu, cher ami?

Ils se racontèrent tout ce qu'ils avaient souffert et senti l'un pour l'autre. Ils se rappelèrent la nacelle où ils avaient fait la découverte de leurs sentiments. Annette raconta, en souriant, comment sa mère avait favorisé leur amour. Ses paroles firent penser Louis à son père. — Arrête, qu'ai-je fait? reste ici un moment, mon amie; et le voilà qui court vers Gotthold; il le trouva seul; Marie était allée visiter le jardin.

Mon père! mon père! s'écria Louis, il y a des moments plus dangereux que les adieux. J'ai manqué à ma parole, Annette sait tout. Ne prends pas un air sévère, écoute comment il m'est arrivé d'oublier mes promesses.

Une petite porte dérobée... et il raconta tout à son père. Ils passèrent ensemble dans la chambre où la pauvre enfant était occupée à ouvrir la porte. Lorsqu'elle entendit son père, elle se recula vivement.

Où est cette porte qui a causé tant de mal? s'écria Gotthold.

Annette, interdite, la montra du doigt.

— Ouvre-la, Louis; il l'ouvrit.

Il est temps, je le vois, il est temps que je vous fiance, et je vais le faire en cet instant.

Il prit leurs mains, les unit ; et l'heureux couple, se jetant à ses pieds, reçut avec un respect religieux la plus douce bénédiction d'un père.

Qui pourrait décrire le bonheur des deux fiancés? Je laisse aux cœurs aimants de s'en faire un tableau ; je craindrais de l'affaiblir.

Quelle fut la joie de la bienheureuse mère, quand Gotthold, accompagné de l'heureux couple, lui dit : Bonne Marie, je viens de les fiancer, embrasse tes enfants.

Pendant un mois dans le château ce n'était que plaisirs et réjouissances, car chaque jour Louis inventait une fête nouvelle; mais un mois passe si vite qu'ils arrivèrent sans y penser au moment da la séparation. Gotthold avait dit : Dans trois ans vous vous marierez, Louis; c'est la raison qui exige ce retard, mais alors il sera majeur.

Annette, lorsqu'elle était seule, desirait et n'osait ouvrir la porte dérobée, et pourtant voilà bien les femmes. Elle voulait à son aise examiner dans les moindres détails cette chambre qui dans trois ans devait la recevoir avec le bien-aimé. Elle l'ouvrit donc..., et avançant un pied, puis deux, enfin tout le corps, elle entra

dans cette chambre où tout respirait la volupté, même avant qu'elle en devînt l'asile, et notre petite curieuse, émue d'un sentiment qui jusqu'alors lui était inconnu, ferme vivement la porte, et court, sans regarder derrière elle, jusqu'à son père, près duquel elle espérait retrouver le calme que la vue de cette chambre lui avait fait perdre; mais son cœur innocent ne fut tout-à-fait tranquille qu'après avoir fait à son père l'aveu naïf de sa curiosité.

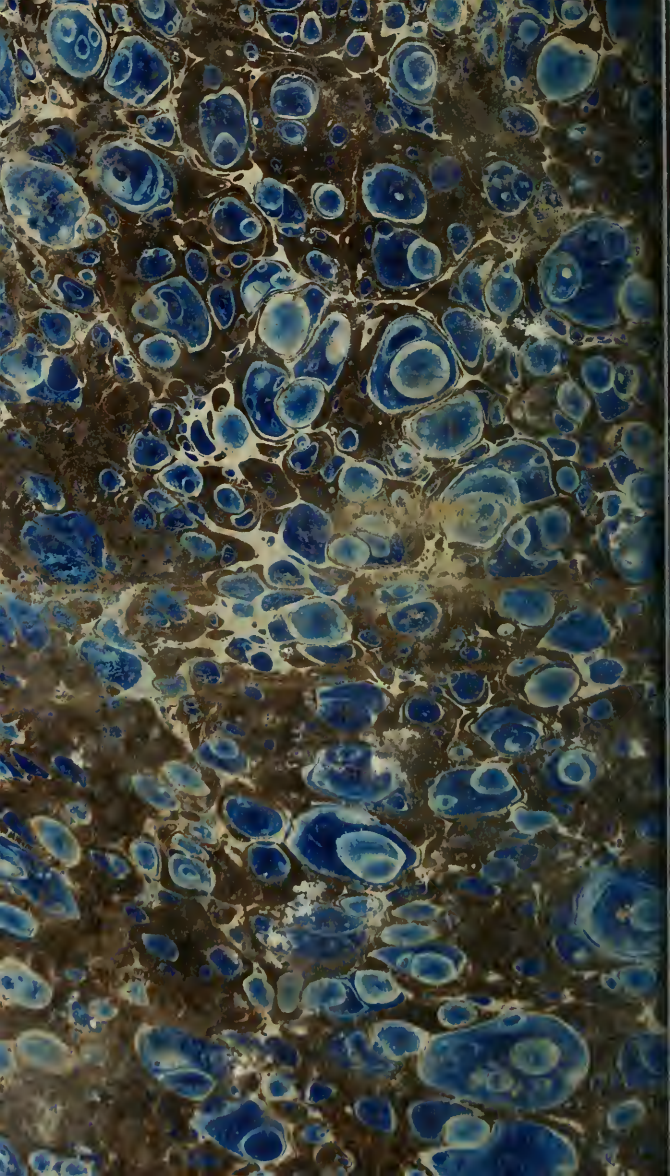
Gotthold sourit, mais prudemment alla fermer à double tour la dangereuse chambre, et mit la clef dans sa poche.

Ensuite il fallut penser au départ. Mes enfants, dit Marie, vous aurez cette fois le temps de faire vos adieux; et les jeunes gens prirent trois jours, le premier fut encore gai, on ne pensait qu'à l'avenir; le second fut mélancolique, car le passé et l'avenir pouvaient à peine adoucir le présent; et le troisième ils n'eurent que des larmes pour accompagner le mot *adieu*; ils se convainquirent qu'à leur dernière séparation, Gotthold, par un adieu précipité, leur avait évité bien du tourment.

—Adieu, chère Annette, aime-moi toujours.

— Adieu, cher Louis, sois fidèle.

— Adieu, un baiser... encore un... encore... — Allons, enfants, du courage! partons; vous vous écrirez.

Gotthold, Marie et leur fille, prirent le chemin de Vieleseben. Annette, tout en pleurant, réfléchissait aux lettres bien tendres qu'elle écrirait à l'amant adoré; et Louis ne se consolait qu'à l'espoir de celles qu'il recevrait de son Annette. Il partit pour voyager, et ce fut dans un de ces voyages que, par une bizarrerie de sa destinée, le ciel voulut qu'il rencontrât le baron Georges de Walser, et ensuite sa sœur Rosaure.

FIN DU PREMIER VOLUME.